

Hg. 163.

LA SOURCE, LA FORCE
E T
LE VÉRITABLE
E S P R I T
D E S L O I X,
E S S A I S

DU COMTE J. DE CATANEO.

On y joint aussi

Un Essai sur l'origine naturelle des
Gouvernemens Politiques dans la
Société humaine.

P A R

LE MÊME AUTEUR.

A Berlin & Potsdam,
CHEZ CHRÉTIEN FREDER. VOSS.

1752.

LA SOURCE LA FORCE
LE VERTUE
DES
F. S. L. O. K.
A. S. S. A. S.

UNIVERSITÄT
ZÜRICH

Universitäts- und Landesbibliothek
Sachsen-Anhalt



A SA MAJESTE'
LE ROI DE PRUSSE.

S I R E,

Les rapports sont si grands & si
manifestes entre l'objet de cet
Ouvrage, & les soins paternels que
Votre Majesté a pour son peuple,
qu'on comprend aussitôt, qu'il ne sau-

A 2

roit

roit appartenir qu'à Elle dans le siècle où nous sommes.

Ce que Votre Majesté vient d'entreprendre, & de faire exécuter pour la réforme, & l'exécution des Loix dans ses vastes états, nous dit hautement qu'Elle a puisé à la source, & qu'Elle est saisie par la force, & par le véritable esprit des Loix.

C'est V. M. qui a goûté le plaisir, & compris le devoir de faire le bonheur de ses peuples, par la justice, par l'équité, & par la droiture du cœur & de l'esprit, d'où découlent la bonne foi du commerce, & l'abondance: ainsi que tout le monde l'avoue, & qu'il élève par là le Règne heureux de Votre Majesté au plus haut degré de la gloire.

Elle

Elle-même va au de là de tout ce qu'on pourroit imaginer; car ayant enchainé la Victoire à ses pieds, par des Armées les plus formidables, & par une conduite dont V. M. toute seule est la source; Elle n'en a été satisfaite, qu'après avoir relevé tout ce brillant éclat, par les rayons les plus purs du soleil éternel de justice.

La rareté des exemples semblables dans les histoires, la préciosité qui en dérive, & la modération par laquelle V. M. en goûte les fruits divins, mettent le dernier comble, au véritable bonheur de ses peuples, & fixent une fois pour toutes, l'admiration, & l'applaudissement de toute la Terre.

Si je la contenois toute dans mon
cœur, je ne saurois être plus pénétré
que je le suis, par tous ces sentimens-
là, & par tous les respects, & les sou-
missions imaginables, par lesquelles
je serai toute ma vie

DE VOTRE MAJESTE'

A Venise,
ce 1 de Juillet 1750.

Le très-humble très-obéissant
& très-fidèle Serviteur

De Cataneo:



A V I S
A U L E C T E U R .

C'est trop hazarder pour un Italien d'écrire en François, je l'avoue: mais qu'est-ce qu'on n'hazarde pas, pour le bien public? Le langage de la France est le plus commun en Europe, & le moins gêné, ce qui est fort honorable pour cette Nation docte & polie.

Il y a vint ans que j'ai un commerce continuel de lettres en François, dont je me suis tiré passablement

A 4 ment

ment: mais c'est tout autre chose d'écrire des lettres, & d'imprimer un Livre. Cependant il a bien fallû passer par-là, si j'ai voulu publier cet Ouvrage. Peut-être aussi que les Auteurs sur lesquels j'ai fait la plûpart de mes réflexions, n'en auroient eu connoissance que sur des rapports peu fidèles, si j'avois continué d'écrire en Italien, comme d'autres ouvrages que j'ai publiés: & j'aurois même passé pour indiscret, de les attaquer par un langage qui leur est peut-être inconnu.

On dira sans doute, que je n'ai pas un stile, ni la pureté du langage, ni l'Ortographe moderne. Eh bien, je l'avoue: mais je pourrai bien dire à mon tour, que si je ne me suis pas bien expliqué, c'est la faute d'un langage, qui ne m'est pas naturel.

Quand

Quand on ne me passeroit pas les excuses que je viens de donner; je n'en serois pas moins justifié par l'empressement que je dois avoir de parler à mon Roi, un langage qu'il aime, & dans lequel il excelle: Car je ne saurois travailler, que je ne me propose son Royal service, & sa suprême approbation.

Je passe d'avance toutes les critiques qu'on me pourroit faire sur la phrase, qui sentira sans doute quelques fois l'Italien; sur le stile qui ne se soutient pas également, & sur les mots qui pourroient avoir vieilli: car les langages vivans sont toujours comme les hommes des Platoniciens, *idem & alterum*. Quand on s'explique suffisamment, c'est assez pour un étranger.

Je n'aurai pas une semblable indifférence pour la critique sur les sentiments;

timens; & comme je tacherai de mettre à profit les lumières & les réflexions des savans, qui persuadent; je ne saurois que faire de tous ceux qui ne savent pas bien s'expliquer eux-mêmes, & qui affomment par un amas indiscret d'autorités pédantesques, ou de raisonnemens frivoles.

Comme j'étois prévenu depuis fort longtems par le mérite de l'Auteur de *l'Esprit des Loix*; sur d'autres ouvrages de sa façon; je ne tardai pas un moment de m'attacher à ce dernier, dont l'objet me parût éblouissant. J'en trouvai l'entreprise magnifique, & digne du grand génie de l'Auteur: Grand nombre de pensées, & de raisonnemens justes, ingénieux, savans, & nobles: quoique dans une si grande carrière son esprit se délasse quelques fois; & bien
sou-

souvent il n'ose secouer un certain joug qui le gêne.

Comme je ne m'attendois pas, qu'il soutînt le rôle d'un rigide Théologien, je n'ai pas été frappé de certaines propositions, qui ont choqué un scrupuleux Critique, faute d'avoir bien pris le sens des paroles, & l'intention de l'Auteur. Je serois bien fâché qu'il me fût arrivé rien de semblable, dans quelques remarques, que j'ai faites en passant, sur certaines propositions qui n'étoient pas de mon goût: Mais j'espère de l'avoir fait avec tous les égards qu'on doit à un savant d'une naissance, d'un emploi, & d'un mérite aussi distingué, que le sien.

Du reste, quand nous ne serions pas même d'accord, sur l'Article essentiel de la Religion révélée, à laquelle je m'attache inviolablement: qu'im-

qu'importe? N'est-il pas permis de raisonner sur le Droit, sur la Politique, sur la Phisique, & sur la Morale aussi, avec des Philosophes payens, avec des Rabbins, des Muftis, des Gimnosophistes, & avec tous les savans de la Chine, & du Japon?

Ajoutons, que ce seroit commettre une injustice criante, d'imputer d'irreligion, l'Auteur de *l'Esprit des Loix* après tout ce qu'il en a dit lui-même dans son grand ouvrage, & dans sa prudente Apologie, que je ne cesse d'admirer, par l'incomparable tranquillité, qu'il y soutient. Il faut être bien sûr de son fait, pour se battre d'un si grand sang froid. Voilà tout.



LA SOURCE, LA FORCE
ET
LE VÉRITABLE
E S P R I T
DES LOIX.
E S S A I S
DIVISÉ EN TROIS PARTIES.

LA SOURCE, LA FORCE

LE VÉRITABLE

E S P R I T

DES LOIX

E S P R I T

DIRIGÉ EN TROIS PARTIES



LA
SOURCE DES LOIX.
PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I.



Il est de la dernière évidence, que la Nature humaine porte avec elle du moment de son existence, certaines dispositions & inclinations nécessaires, qui se développent peu à peu, à proportion que la machine du corps humain, prend une consistance convenable. C'est ainsi que l'Esprit, & l'idée du machiniste ne sauroit se manifester qu'à mesure, que les parties de la machine, qu'il forme, se perfectionnent, & s'emboîtent de la façon, qu'il s'est proposée: quoique l'idée toute spirituelle, & le dessein précède la construction de l'ouvrage, qui en dépend, en même tems que l'exécution & l'effât dépendent réciproquement de la parfaite organisation du corps.

Les

Les sentimens, dont nous parlons, soit qu'on les appelle des idées innées avec les Platoniciens, ou des idées acquises par l'éducation avec les Lockistes, (car ce n'est qu'une dispute de mots); ne sont pas moins sensibles & naturels à tous les hommes bien organisés, du moment qu'ils sont capables de réfléchir sur leur penchant naturel. Tous les raisonnemens dont Mr. Lock s'est servi dans son premier livre de l'entendement humain, n'attaquent qu'un fantôme, auquel Platon n'a peut-être pas même pensé; puisqu'il s'oppose directement à son système de la préexistence des ames humaines. Un Philosophe, qui bâtit sur ce fondement-là, & peut-être sur la Metempsychose Pythagoricienne, n'avoit pas tort de dire, que les connoissances que les Ames paroissent acquérir dans leurs corps mortels, ne sont que des réminiscences des précédentes qu'elles devoient avoir acquises préalablement. Mr. Lock devoit prouver que Platon soutint qu'originellement, & du moment de leur première existence, toutes les Ames humaines étoient pourvues des idées qu'on n'appelle innées, que par rapport à l'application & jonction réitérée, que l'Auteur de la Nature fait des ames aux corps, par la génération matérielle.

Peut-être auroit-il agi plus conséquemment, en attaquant la préexistence des Ames, & la Metempsychose; ou bien la contradiction de certaines écoles, qui joignent les idées innées avec
la

doctrine d'Aristote. C'est là qu'il pouvoit établir la force de son génie supérieur qui a si fort brillé en Angleterre, où on s'imagina, que sa manière de penser, & ses principes tout à fait matériels serviroient à renverser de fond en comble, tout ce que le Monde a cultivé de spirituel, depuis tous les siècles. Cependant Mr. Look a fait assez comprendre, que ce n'étoit pas là son intention, quoique l'effet n'y répondit pas mal: & il a hautement, & peut-être très sincèrement, désavoué toutes les pernicieuses conséquences, qu'on a tiré arbitrairement de ses principes. Son grand *Essai sur l'entendement humain*, est sans contredit, le plus foible de ses ouvrages. Il ne bâta plus que d'une aile parmi les sçavans, & peut-être à l'abris du grand nom, que Mr. Look s'est acquis par d'autres ouvrages très sentés, dont il a honoré notre siècle.

La Préexistence des Ames, & la Metempsychose, sont certains systèmes, qui ont de tout tems logé chez les hommes; & qui ne cessent point de revenir, malgré qu'on les chasse; à moins qu'une autorité supérieure, & une lumière toute céleste n'en efface les traces mêmes. S. Augustin tout bon chrétien qu'il étoit, & bon Philosophe, ne paroît pas avoir reconnu ni cette autorité ni cette lumière imposante sur ces questions-là.

Il n'a pas osé décider là-dessus, & tout homme raisonnable avouera toujours, que ces que-

ffions font hors de la sphère de l'activité humaine; & qu'on se bât en l'air en les admettant, comme en ne les admettant pas. Ce qui est évident c'est, que ni l'une ni l'autre, font nécessaires pour établir la piété, la justice, & la tempérance, qui peuvent uniquement nous rendre heureux. Ceux qui ne demandent que le libertinage, n'en font pas mieux avec la Préexistence des Ames, & leur Metempsychose, qu'avec le système généralement adopté par les scholastiques. Aussi-bien depuis quelque tems, se sont-ils adonnés à la Pnevmachie, & se retranchent-ils avec la dernière obstination, au Système désespéré de l'Automatie, & du pur Machinisme.

Mr. de la Me. a donné l'effort à son imagination, par les deux ouvrages dont il est malheureusement l'Auteur, pour machinaliser tout à fait l'esprit humain, sur les traces du fameux Des Cartes qui matérialisa tout à fait l'esprit des Bêtes. Son *Homme Machine* contient des absurdités, & des paralogismes, qu'il ne désavoueroit pas lui-même: car malgré toutes ses préventions, il ne manque pas d'esprit, & de sincérité. Ses *réflexions sur la vie heureuse de Senèque*, ne font qu'une suite de son premier ouvrage, qu'on a condamné au feu à Paris, ainsi que certains ouvrages parallèles, qui ont paru dans ces derniers tems.

La liberté de penser, & de produire les sentimens les plus extraordinaires, pour attaquer tout

tout le monde par les endroits les plus sensibles & les plus honorables, fait une planche pour tous ceux qui n'ont pas la lâcheté de se laisser brutaliser, & enlever la douce espérance d'une éternité heureuse. Ce seroit passer pour traître, que de rester spectateur indifférent des attentats, qui ébranlent les bases sacrées du Trône: qui tarissent la source des Loix; qui en détruisent la force: qui en matérialisent l'esprit: & qui s'ils pouvoient se répandre une fois dans le monde, renverseroient tout d'un coup la société humaine.

CHAPITRE II.

Il ne faut pas beaucoup pour abattre le Système de Mr. de la M^e. qui ne lui appartient, que par la hardiesse de le publier, & par les ornemens dont il a taché d'en remplir le vuide, & d'en couvrir la foiblesse. L'aspect affreux qu'il présente d'abord, est seul capable de révolter le plus indifférent. Qui pourroit sans frémir conclure avec cet auteur, qu'un Néron, un Caligula, un Domitien, un Commode, ne valent ni plus ni moins, qu'un Tite, qu'un Trajan, & qu'un Marc Aurele, puisque chaque un étoit une machine montée tout exprès pour faire ce qu'il a fait, sans pouvoir se passer de le faire. Les jardins délicieux de Versailles ne sont pas plus responsables de leurs

délices au genre humain; que les roues & les échafauts de la Place de Greve, de leurs tourmens. Plus les premiers Tirans ont éclaté par leurs cruautés, & par leurs débordemens détestables; plus ils méritent l'applaudissement général, ayant mieux répondu à leur mécanisme. Plus les seconds se font-ils contraints dans leurs passions particulières, & se font de voués au bien public, moins ont-ils lassé agir librement leur machine, & méritent par là le mépris, & la haine des hommes montés sur le ton de Mr. de la M^e. En faut-il davantage, pour comprendre jusqu'à quel point son système est abominable?

N'est-ce pas se moquer du Monde, que de mêler à toutes ces vilaines drogues, une dose de Société, pour en affoiblir l'atrocité? Sans avoir vieilli dans la Philosophie, on comprend aisément, que si toutes les machines particulières sont montées relativement les unes envers les autres, pour former un Tout complet, c'est à dire une Machine générale, dont chaque particulière n'est qu'un membre & une partie; cela renverse de fond en comble tout le Système. Chaque partie doit avoir nécessairement une liaison, & un emboîtement avec ses prochaines; aussi bien qu'une relation essentielle avec la totalité des parties, & la forme universelle, qui met chacune en place, & fait agir le ressort principal, d'où le mouvement, & la direction se communiquent, & se réciproquent incessamment.

ment. Pour lors chaque machine particulière, n'est plus montée pour elle-même: mais pour tout le reste ensemble, qui compose la forme totale, & qui manifeste aussitôt un dessein, & une Loi supérieure, à laquelle toute la Machine doit correspondre & obéir, pour se conserver & produire son effet, par une admirable harmonie. Sans cela elle se détruiroit elle-même, & chaque partie qui n'y répondroit pas exactement, en troubleroit, & en arrêteroit le mouvement, qui porte toutes les parties à remplir leur fonction, & leur ministère: & cela la rendroit coupable à l'égard des autres, & du Tout général.

Plus la Machine est parfaite dans son invention, moins il y doit avoir de parties inutiles, & pas une sans une telle nécessité, & une telle activité, qui la rende en même tems suffisante à elle-même, & à la totalité tout ensemble. Mais cette suffisance ne doit se prendre qu'en commun, & par la réaction réciproque de toutes les parties, même les plus éloignées: aucune ne se suffisant par soi-même, mais par le concours, & l'influence des autres, ainsi qu'on le remarque si évidemment dans le corps humain, & dans la Société.

C'est bien, pourquoi on ne sauroit s'étonner assez, qu'un Medecin moderne, qui ne sauroit raisonner du corps humain, sur d'autres principes que sur ceux-ci, les ait ignorés ou abandonnés tout d'un coup, lors même qu'il ne

veut reconnoître que le corps aux hommes. Peut-être que Mr. de la Mé. n'ignoroit pas, qu'en avouant une idée, un dessein & une loi générale pour la Machine entière, cela imposoit à toutes les autres parties qui la composent, & à chaque une en particulier, un office, & un devoir indispensable, qui la rendoit criminelle en le négligeant. Il devoit bien se garder de supposer jamais, qu'aucune partie pût quelquefois agir d'une façon opposée, à l'objet général de la Machine totale; & employer toute la force, & l'activité qu'elle en reçoit, pour renverser l'ordre qui la fait subsister, & se détruire avec elle.

Il n'ignoroit pas non plus, que cette loi générale, autant que le dessein, & le projet admirable de la vaste Machine de l'Univers, ne fauroit être la Machine même, qui est toujours telle qu'elle est. Que sans tomber en contradiction, on ne pouvoit se dispenser de la reconnoître antérieure & d'une tout autre nature que la corporelle, & machinale qui obéit toujours; que cette loi ne décidoit, & ne gouvernoit pas moins la totalité de la Machine, que chaque une des moindres parties qui la composent, par une supériorité nécessaire. Il n'y a point de Machine au Monde, qui ne démontre tout cela, avec la dernière évidence: & il ne faut pas moins que renoncer à toute sorte de Mathématique, & de Physique, pour imaginer une Machine universelle, composée d'une infinité

nité de Machines toutes également libres, indépendantes, & détachées. Que si on leur attribue quelque harmonie, quelque liaison, les voilà d'abord dépendantes, & soumises à une loi générale, qui leur impose un devoir, duquel elles ne sauroient se dispenser, sans tomber en faute, & s'attirer un dommage inévitable. Enfin cet Auteur ingénieux pouvoit-il ignorer, que si toute la Machine universelle, n'est que le seul assemblage de toutes les particulières; il ne sauroit y avoir de dessein antérieur, ni de loi imposante aux parties, pour les assembler, les placer & les retenir dans leur poste, & les faire agir de concert?

Un système aussi extraordinaire, & insoutenable, que celui de Mr. de la Mé. se détruit assez de soi-même, sans se donner la peine de le combattre, & de le renverser. Ce seroit insulter le genre humain, de le subçonner capable de l'adopter en quelque manière. Que si par hazard quelqu'un osoit s'y arrêter: ce ne seroit toujours qu'un nouvel argument, pour le détruire: car une opposition si manifeste au sens commun, & au témoignage des sçavans les plus illustres & renommés de toute la terre, ne formeroit-elle point une démonstration évidente, que l'homme n'est donc pas une simple machine à l'égard de son Entendement, comme il l'est l'égard de son corps?

CHAPITRE III.

Tout le monde convient de l'égalité de la structure du corps humain, dans tous les individus, qui ne sont pas monstrueux. C'est-là la base de la Medecine, selon le témoignage sensible de la Chirurgie, & de l'Anatomie. Aussi n'y a-t-il point de personne de bon sens, qui ne s'aperçoive de l'égalité des mouvemens, des sentimens, & des opérations organiques du corps autant dans le total, que dans le partial du genre humain. Voilà où le machinisme éclate manifestement. Mais en même tems comment combiner avec cette uniformité de structure interne & externe du corps, & de mécanisme sensible, la diversité infinie de tout ce qui appartient à la raison humaine; & qu'on ne sauroit remarquer parmi les brutes, qui vivent dans leur liberté naturelle à la campagne? Tout est fixe parmi les bêtes qui ne sont point genées par les hommes. Tout est égal & uniforme dans chaque espèce. Point de goûts différens, point de choix & point d'égards dans leurs besoins, & dans tout ce que la Nature exige d'eux. Tous marchent, courent, bondissent, & s'expriment de la même manière. Toujours la même nourriture, & la même boisson. Point d'application à se garantir, ou à prévenir les dommages qui peuvent leur arriyer. Point de

con-

convenances, point de loix, point de dépendance naturelle. Voilà un mécanisme, qui n'a rien de semblable parmi les hommes, même les plus barbares.

Rien n'est plus fréquent que de voir l'homme animal, & l'homme spirituel; l'homme vicieux, & l'homme vertueux, si bien marqués, qu'on ne s'y tromperoit pas pour longtems. Ce qui est même plus extraordinaire encore, & qui n'est pas absolument compatible avec le mécanisme, c'est que le même individu passe bien souvent de contraire à contraire, & paroît devenir contradictoire en soi-même. Pourquoi la machine du corps humain, ne change-t-elle pas de figure, comme l'Esprit humain change de raisonnement, d'inclination, & de forme? D'où vient qu'un homme vivant ne sauroit renoncer pour longtems à la nourriture sans mourir? qu'il lui est presque impossible de s'empêcher de rire quelquefois, de pleurer, de suer, & de cent autres actions naturelles, conséquentes au machinisme du corps humain? Au contraire rien n'est plus fréquent que de raisonner de travers, de diversifier les goûts à l'infini, & de s'attacher à ceux qui paroissent les moins naturels. Est-il si rare de voir le même homme devenir raisonnable, & déraisonnable; scavant, ou ignorant; lâche ou magnanime; sage ou sot; modeste, ou impudent; doux ou brutal? Est-ce qu'une chandelle pourroit éclairer pendant la nuit, & répandre les ténèbres pendant le

le jour? Un moulin à vent seriroit-il de vaisseau pour aller aux Indes?

On chicaneroit bien mal-à-propos là-dessus, si on se retranchoit sur le délire, & sur la folie, qu'on a tâché d'expliquer mécaniquement. Tout le monde convient que ce sont des maladies, en conséquence d'un véritable dérangement d'organes: ce qui n'accommode en aucune manière, ces prétendus esprits forts, qui souffrent les mêmes accès de maladie, lorsqu'ils prétendent raisonner aussi juste, que durant la plus parfaite santé. Tombons d'accord avec eux, que leur système de l'homme machine est un véritable dérangement d'esprit, & de cervelle, qu'il faut traiter & guérir, tout comme le délire, & la manie.

Cependant l'Article principal subsiste toujours; puisqu'il n'y a rien de plus évident, que le dérangement de la machine interrompt bien souvent, & renverse l'objet & l'action qui lui convient: & ne répond nullement pour lors au dessein tout à fait immatériel, de celui qui l'a inventée & construite. Un homme qui raisonne à rebours ne dit que trop, qu'il est hors de lui, & qu'il faut raisonner tout autrement qu'il ne fait. Il est presque impossible qu'il n'en convienne quelquefois lui-même, après le témoignage de tous ceux qui l'environnent. Aussi-bien voyons-nous que certains raisonneurs malheureux, tâchent toujours de se joindre à leurs semblables, pour n'être pas contraints de récu-

reconnoître, & d'avouer le renversement de leur cervelle.

C'est un fardeau insupportable pour eux, le gros de la Société humaine; & c'est un champ hérissé de chardon & d'épines, toute assemblée de personnes qui raisonnent conséquemment. Ils ne s'en tirent jamais, sans leur abandonner quelque lambeau de leurs haillons, & sans dissimuler la plûpart de leurs sentimens intérieurs, pour ne pas révolter contr'eux, la Société, & l'humanité même. Car pourroit-il y avoir parmi ces gens-là, quelqu'un qui s'aperçût sincèrement des attraits d'une vertu qui les incommode; & qui se rebutât des horreurs d'un vice qui flatte leurs passions? Ils mentent bien serré lorsqu'ils disent le contraire. L'Auteur de la fable des Abeilles, celui des Mœurs, & celui du parfait bonheur de Seneque, n'en disent tous seuls que trop, pour démontrer ma proposition. Cependant je ne me dispenserai d'entrer dans le petit détail qui suit.

CHAPITRE IV.

Quod tibi non vis alteri ne feceris, & quod tibi vis alteri feceris: C'est le grand principe où toute la Société humaine, toutes les loix, la justice, l'équité, & la jurisprudence se fondent. Nous reconnoissons aussi une autorité suprême qui déclare hautement: *Prouz*
vul-

vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis similiter. On n'a pas encore trouvé personne qui ait osé nier ce principe général; & les plus détestables auteurs de tous les siècles en sont convenus, & en conviennent encore, comme du fondement unique, & du lien indissoluble de la Société. Le fameux Mr. Baile dans sa Comète, pose cet unique principe comme incontestable, & tout autant qu'un Axiome, tel qu'il est en effect. Aussi-bien en fait-il un usage le plus extraordinaire du monde: car il prétend prouver par là que des Athées formeroient une Société parfaite. Il est suivi aveuglement par tous les prétendus Esprits forts, qui se retranchent là-dessus, pour combattre la nécessité de la Religion révélée, & diminuer l'horreur qu'on a naturellement pour les irreligionaires.

Mais ce qui est bien difficile à comprendre, c'est que Puffendorf, Cumberland, Gravina, & d'autres, qui ont fait les premiers postes parmi les grands jurisconsultes, s'en soyent laissé imposer sur cet important Article, & n'ayent pas tâché de le tirer des ténèbres qui l'enveloppent. Ils ont posé des fondemens peu solides, & pressés de secouer un certain joug, dont ils s'embarassoient mal-à-propos; & c'est par là que leurs Systèmes quoique composés avec un art admirable, & soutenus de raisonnemens fort bons, clochent, & plient toujours comme des roseaux au gré de tous les vents. Le jeune Télémaque, se croyoit ainsi quelques fois gené
par

par son Mentor. Il auroit même souhaité de s'en défaire, quoiqu'enfin il lui fût redévable de son heureuse délivrance de l'esclavage de la séduisante Calipso.

Pourroit-on imaginer rien de plus foible, & de plus chancelant, que le Droit des Gens, que ces Messieurs ont expliqué, & qu'ils débitent, comme fondé sur le consentement des Nations policées? Grand Dieu! Où ce consentement s'est-il fait? Qui en a jamais parlé dans l'histoire? Comment s'est-il pû faire dans la suite des Siècles? D'où vient que les Barbares y paroissent compris; car on tire d'eux-mêmes les exemples, & les documens les plus forts, & les plus évidens, pour le faire valoir? L'auteur ingénieux de *l'Esprit des Loix*, n'a pas non plus osé sortir de cette carrière, quoiqu'un tel Droit des Gens soit incombinable, avec sa prétendue dépendance des loix, du climat, & de la nature du país. Cependant l'homicide, l'adultère, le vol, la fraude, la violence, & l'irreligion, ne sont pas moins proscrites par tout, où il se trouve une Société humaine, dans quelque climat, & dans quelque país qu'on la cherche.

Tous ces graves Auteurs ont tremblé d'avouer, que tous les hommes originellement, ne formoient qu'une famille, & descendoient d'un seul couple: car c'est, dit-on, une seule histoire ancienne qui en parle, & qui s'attribue une autorité suprême & divine. Non-obstant c'est la source unique & véritable, d'où découle avec
la

la dernière évidence, le Droit des Gens, que tout homme est contraint d'avouer, & de s'y soumettre aussitôt qu'il comprend de vivre en société. Il n'y a ni Grec ni Barbare, qui puisse s'en dispenser, ni le revoquer en doute, sans avoir recours à un consentement imaginaire, & qui n'auroit jamais existé. Mais une fois posé & reconnu un fait aussi essentiel, on comprend d'abord qu'il en dérive d'autres conséquences qui choquent le libertinage intérieur, auquel les sçavans du siècle ont bien de la peine à renoncer.

Aussi a-t-on vû dernièrement quantité de malheureuses brochures sortir dans le monde, sans aucun égard pour le nom illustre de ces Auteurs respectables, & les attaquer vivement sur leurs principes, avec tant d'apparence, que beaucoup d'idiots se sont laissés séduire, faute de connoître d'autres garants, que l'esprit humain, toujours sujet à s'égarer. C'est bien aussi par là, que la Politique machiavellise hardiment dans le cabinet, sans se faire le moindre scrupule, de violer & renverser les préceptes les plus formels de tous ces Oracles de jurisprudence. On prétend que celui de Delphes ne donnoit que des réponses susceptibles de divers sens souvent contraires, pour sauver toujours l'honneur d'Apollon. N'en pourroit-il pas arriver de même à présent aux Pufendorfs, Cumberlands, Gravines, & Montesquioux? Pour le moins est-il évident, que bien de fois ils n'ont pas

pas raisonné conséquemment, ou que certains égards les ont empêchés de le faire; comme il n'est pas difficile de s'en apercevoir, dès qu'on donne quelque attention à leurs ouvrages.

Il est impossible qu'à des personnes aussi éclairées & pénétrantes que ces Auteurs renommés, il puisse leur être échappé ce qu'on va remarquer dans le chapitre suivant. Mais comme cela les auroit menés tout droit à la nécessité de la Révélation, dont ils appréhendent les suites: ainsi ils n'ont pas osé fouiller plus à fond, pour découvrir à nud les bases de la Société, ni d'écarter en même tems les nuages, qui leurs cachent le soleil de la justice éternelle

CHAPITRE V.

L'Axiome dont nous avons fait mention dans le Chapitre précédent: *Quod tibi non vis alteri ne feceris; & quod tibi vis alteri feceris*, méritoit bien les considérations suivantes.

I. Chaque'un y apprend à faire de soi-même la règle de tous les autres: puisque c'est sur ce que chaque'un veut ou ne veut pas lui-même, qu'il en doit conclure ce qui plaît, ou ne plaît pas aux autres, pour en agir avec eux sur ce ton-là. Rien n'est plus positif. *Quod tibi vis*, ou bien *Quod tibi non vis*. L'Amour propre doit être fort content d'un Axiome semblable. Cependant rien n'est plus juste que cet Axiome-là.

là; & en même tems, rien n'est plus dangereux, si on l'abandonne sans tuteur, entre les mains de chaque particulier, pour en faire un usage arbitraire. Il y faut une règle; sans cela, rien de plus pernicieux pour la Société humaine.

La grande diversité, & contrariété même des Loix parmi les différentes Nations du monde, & principalement des moins connues, dont Mr. de Mev. parle, presque à l'abri des contradictions, qu'on pourroit lui faire sur les Loix des Grecs, des Romains, & de leurs successeurs, prouve suffisamment, que ce qui plaît aux uns, ne sauroit souvent plaire aux autres: & qu'on abuseroit fort de l'Axiome dans la société, si on le suivoit crûment tout comme il est proposé. A la vérité tout ce qu'il rapporte là-dessus est fort incertain: mais quand il n'y auroit que la moitié qui fût véritable, il y en auroit d'avance, pour prouver que ce qui accommode les uns, n'accommoderoit pas les autres; & peut-être même les choqueroit furieusement.

Particularisons un peu, & cette importante vérité en éclatera davantage. Sans parler d'un enfant qui aime les poupées, & les babioles, qui fatiguent les hommes faits; il est manifeste que tout homme pendant sa jeunesse, feroit grand tort aux autres plus âgés, de les traiter comme il se plaît lui-même. Un homme sérieux dans les affaires, se rébuteroit furieusement d'une vie de plaisirs & de divertissemens
con-

continuels, qu'il ne goûteroit point, qui lui abattroit la santé, & lui rendroit ennuyeuse la vie, après l'avoir ruiné dans son domestique. Celui-ci tout de même se tromperoit fort de prétendre, que la jeunesse se réglât selon son bon plaisir. Il auroit beau produire l'Axiome, *quod tibi vis alteri feceris*; j'aime, diroit-il, à me régler de cette façon-là; il ne m'en faut pas d'avantage, pour prétendre que tous les autres en fassent de même. On se moqueroit de lui, & de son Axiome; & on n'auroit pas grand tort à le faire.

N'allez pas m'objecter, que cette diversité ne regarde que la manière de vivre, & qu'elle n'entre point dans les mœurs, dans les vertus, & dans les vices. Non non, c'est presque la même chose. Un homme qui n'aime pas sa femme, & qui soupire après celle d'un autre, aimeroit bien un troc, qui passe pour un double adultère. Un autre qui aime la sienne, & qui peut-être n'y suffit pas, auroit en horreur le premier. Comment mettre d'accord ces deux personnes dans la Société? chaqu'un d'eux se récrie sur le droit que lui donneroit l'Axiome en question. Nous avons mille exemples d'hommes poussés à bout par la fortune, & aveuglés par la colère, & par le désespoir, qui se trouvent leur propre vie à charge, & s'en défont à l'Angloise. Leur bon plaisir alors serviroit-il à les justifier, s'ils contribuoiert à la mort des autres? Y a-t-il rien de plus fréquent

quent au monde, que d'entendre, des personnes, qui se plaisent beaucoup à médire, & qui consentent volontiers qu'on fasse de même avec eux? Sont-ils justifiés pour cela? Point du tout. Cependant tous ces gens-là, ne feroient-ils pas aux autres, ce qu'ils aiment qu'on leur fasse?

Suivons encore Mr. de M^{ou}. Son stile courant, vif, & naturel, est un torrent de lait, détrempé d'excellent vin de Champagne, qui n'entraîne, lors-même que je ne saurois être d'accord avec lui. Le grand principe, dit-il, qui agit dans les Republiques, c'est la vertu: Celui de la Monarchie, c'est le point d'honneur, & celui du Despotisme est la force. Il croit même presque incompatible la vertu avec la Monarchie, & le point d'honneur avec le Despotisme. Voilà qui est tout à fait ingénieux, quoique peu ou point solide. Mais en le supposant un moment avec cet admirable Auteur, l'Axiôme en question embarrasseroit fort les hommes, dans ces trois différentes formes de Gouvernement. Les Royalistes se croiroient en droit de demander, que les Republiquains en agissent avec eux par le point d'honneur: & ceux-ci ne manqueroient pas de répondre, que leur point d'honneur est un fantôme creux, qu'on tâche de réalliser en vain. Qu'il n'y a rien de solide que la vertu. Le Despotique se moqueroit de tous les deux. A quoi serviroit donc l'Axiôme; & comment oseroit-on soutenir
que,

que, *quod tibi vis, alteri feceris*, soit le fondement & le lien de la société ? Ne seroit-ce pas le contraire ? Tous les défauts qu'on attribue à l'Amour propre, parmi les hommes, & qu'on regarde comme la source de tous les malheurs du Monde, ne conviendroient-ils pas à l'Axiome ci-dessus, s'il étoit pris tout crû, *prout verba sonant* ? Cependant rien n'est plus véritable, rien n'est plus solide, ni plus évident que cet Axiome, pourvu que ce soit dans les règles, & dans les justes bornes. Mais à qui appartiendra-t-il de les imposer ?

CHAPITRE IV.

De quel droit un homme seroit-il obligé de faire aux autres, ce qu'il veut qu'on lui fasse ? Qui a imposé un tel droit ? qui le protège ? qui le venge ? Je ne crois pas qu'on s'avise de dire, que ce droit soit imposé par le concours & la combinaison de toutes les parties : car on demanderoit aussitôt, quelle est la main qui pousse & qui dispose toutes les parties à concourir, & à combiner ensemble, de la façon unique, qui constitue la totalité. De toute autre manière que la disposition se fasse, ce ne seroit plus la même machine, & l'action & l'objet n'en sauroit plus subsister. Il n'y a point de Matématicien, ni de tête raisonnable, qui

ne soit contrainte d'avouer, que c'est le dessein, l'idée du Machiniste, qui impose un droit absolu sur son ouvrage, & sur toutes les parties qui le composent; pourvu qu'il ait les égards convenables à la matière qu'il choisit, pour le composer. On se tromperoit fort de former les roues d'une Montre de cire, ou de craie: il faut du métal, ou du bois très dur. On a beau chercher le mouvement perpétuel. Il ne sauroit subsister faute de matière, qui ne s'usât & déperît enfin.

On mettoit aux petites maisons, tout homme qui ne se proposeroit pas un tel principe, en composant, ou en raisonnant d'une Machine; quoiqu'on écoute tranquillement ceux qui l'abandonnent en parlant de l'Univers, & de la Société humaine. L'Auteur des hommes, dans le dessein & projet formé pour les faire, a pu seul imposer le devoir, qu'un chacun traitât les autres, comme il vouloit être traité lui-même, car cela étoit convenable & nécessaire aux hommes pour former la société, de laquelle dépend principalement leur bien être. C'est par là que le ressort communique à toutes les différentes parties, le mouvement, & le refrain nécessaire pour l'action de toute la machine. Chaque partie en recevant l'impulsion, la doit communiquer aussi, & vaincre le degré de résistance indispensable au corps: ce qui se manifeste par le frottement des parties, qui s'usent par là réciproquement, & s'affoiblissent petit-à-petit,

à petit, de façon que devenues tout à fait inutiles, il faut les remplacer par d'autres, ou réfondre les premières pour faire subsister la machine; *mais on ne peut en faire un plus grand nombre*

Pourquoi direz-vous, doit-il y avoir un tel frottement, dont les conséquences sont si funestes? que n'a-t-on pas choisi quelque chose où un tel frottement n'entrât point? C'est qu'il n'y en avoit pas dans la Nature, & qu'il n'y en sauroit avoir, où il y a une matière corporelle; car on ne fait pas des Machines spirituelles, qu'en idée, en projet, & en supposition des corps, qui les doivent former. Le mouvement ne sauroit se communiquer, que par le touchement, & celui-ci se fait par l'adhésion des parties superficielles des deux corps qui se joignent; lesquels ne restans pas tranquilles, & se mouvans tout de suite, il arrive que les unes emportent les autres. C'est pourquoi le frottement use & consume également le fort & le foible, plus ou moins que la résistance, & la célérité augmentent.

Mais pourquoi, direz-vous, le Corps doit-il avoir des parties, qu'on peut lui enlever par le frottement? C'est que sans cela, on n'auroit jamais pû rien faire de lui, ni en rien composer au monde. Sans cette divisibilité, pourroit-on former des roues, des pefnes, des fuseaux, des dents, & autres instrumens semblables? Tout ce qui se forme, ne se fait que par ce prétendu défaut de la matière corporelle.

Ne vaut-il pas mieux encore, que le corps s'use & se consume, pourvû qu'on en fasse quelque chose, que de n'en pouvoir rien faire du tout, & qu'il ne s'usât, & ne deperît jamais?

Voilà ce qui doit nous faire bien comprendre la nécessité indispensable de faire aux autres ce que nous aimons qu'on nous fasse, pour se communiquer reciproquement le mouvement & le refrain convenable à la subsistance de la Société humaine; quoi qu'il paroisse en coûter aux parties; puisque c'est par là-même, qu'elles reçoivent autant qu'elles donnent, & qu'elles ne sauroient avoir d'activité que par là. A quoi bon, qu'il y eut des Etres immobiles, & immuables? Quand on feroit un marbre, il faudroit avouer, qu'il vaut mieux souffrir, & jouir successivement, que de n'être jamais susceptible de l'un & de l'autre.

Vous voudriez que le mouvement se communiquât sans frottement, & vous tombez en contradiction. C'est une imagination creuse, & un souhait autant impossible, que déraisonnable. Un corps qui enlevât les parties à tous les autres, sans perdre aucune des siennes, est un absurde, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ne seroit-ce pas un souhait qui démentiroit la nature même du corps? Tout ce qui est corps, doit avoir la même corporéité, & la même nature. Ce qui ne l'auroit pas, que seroit-il? Il n'y a point d'enfant imbecile, ni de vieillard radoteur, qui ne doive comprendre l'extravagance

gance de cette chimère. Vous n'avez qu'à lui proposer, d'être lui-même le corps foible qui déperit toujours, pendant que l'autre reste toujours immuable. Il vous demandera, pour quoi ? & n'aura pas tort.

CHAPITRE VII.

Il y auroit bien d'autres considérations à faire là-dessus, pour prouver, que cette égalité est nécessaire & indispensable : mais comme je ne parle ici qu'à des personnes sensées, je ne doute pas que tout le reste ne leur saute aux yeux. Je ne saurois cependant me dispenser de faire une remarque très essentielle : & c'est que les mêmes parties qui s'usent & déperissent, par l'attouchement & le frottement indispensable au corps, pourroient bien se rétablir à mesure qu'elles se perdent, & s'évanouissent : si les corps se les reciproquoient en même tems qu'ils se les enlevent les uns aux autres. Pour lors la machine subsisteroit toujours dans une parfaite totalité : & c'est sans doute ce qui devoit arriver à la société humaine, par le parfait accomplissement du devoir, de faire aux autres ce que nous aimons qu'ils nous fassent. Mais il faut pour cela que la nature soit par tout également parfaite ; que la force magnétique soit également distribuée, & vive ; & qu'il n'y ait

pas la moindre partie corrompue, dont le poison soit communicable, & la corruption contagieuse. Il faut qu'aucune ne puisse manquer ou redoubler son choc, hors de tems, & de mesure.

Voilà ce qui ne sauroit arriver autrement, que par une longue expérience, & par le hazard de toute sorte de dangers, propres à instruire des individus qui sont fournis de discernement, & dont le fond de la nature active est capable d'un convenable rétablissement. On a beau prêcher aux hommes & les convaincre par les raisonnemens les plus forts : ce n'est que l'expérience formelle, aidée de la réflexion, qui peut nous apprendre à aimer qu'on nous traite, ainsi qu'il nous convient par raison, & non pas par caprice ; & pour lors traiter les autres sur ce même pied-là. Mais tout apprendre par l'expérience, c'est trop hazarder, ainsi que nous en sommes bien instruits, par les malheurs que nous nous attirons, du moment que nous voulons secouer le joug de la loi préceptive. Ce n'est ni fourberie, ni hazard, que tout le genre humain s'y soit soumis depuis tous les siècles, & s'y soumette bien volontiers encore. C'est que tout le monde comprend aisément, que pour goûter les plaisirs dont l'humanité est susceptible, & pour s'épargner les plus grands chagrins, autant qu'il est possible, il faut avoir une loi qui prévienne, & qui redresse les expériences pernicieuses.

Quel-

Quelques talens qu'ait un nouvel machiniste, il hazardera toujours infiniment, & aura bien de la peine à se tirer de mille embarras, qui se présenteront à lui, dans la construction de sa Machine; s'il n'a recours aux loix de la Mécanique, qui lui viennent par tradition. Quand même ses prédécesseurs ne les auroient apprises & proposées, que par les différentes expériences, qu'ils furent contraints de faire; tous ceux qui viennent après, ne sauroient s'en passer; soit pour abrégér le chemin, soit pour écarter le grand nombre de casualités, auxquelles ils seroient sujets. C'est ainsi que tout homme de bon sens doit être ravi, qu'on lui propose des règles; & qu'on lui impose des loix, pour cribler les desirs qui s'élevent en foule dans son cœur; & pour aider l'accomplissement des souhaits qui sont les plus convenables, & proportionnés à la situation où il se trouve.

Mais pourquoi, demanderez-vous, tout homme n'a-t-il pas dans soi-même cette règle; & cette loi, & se doit-il contraindre dans les souhaits que la nature même produit? Ah! n'attribuons pas à la Nature tous les souhaits qui se forment parmi les hommes. On se tromperoit fort de lui attribuer ceux qui se forment par les malades, & les frénétiques. Il faut bien distinguer, ce que la nature demande en bonne santé, de ce que la maladie produit. Un homme libre forme des souhaits tous

différens d'un misérable esclave qui languit dans les fers: & celui qui est livré à la plus violente passion, auroit grand tort de dire, que c'est la Nature qui demande à se satisfaire. Peut-être auroit-on de la peine à reconnoître la Nature, pendant une maladie mortelle, un rude esclavage, & une violente passion, qui nous aveugle. Si l'état d'un malade, d'un esclave, & d'un passionné, n'est pas bien marqué & distingué, on hazarderoit de périr mille fois, lors qu'on voudroit se guérir, se mettre en liberté, & se tranquiliser.

Toute Jurisprudence, toute Morale, & toute Politique, qui n'a pas commencé par cette distinction principale, n'a jamais rien produit qui vaille: & Aristote même, faute de cela, a donné tous ses préceptes en vain. Platon a mieux rencontré, car il a reconnu une espèce de faute originelle qui a mis de travers l'esprit humain: mais ce n'est pas tout encore. Il falloit bien davantage, & c'est ce que l'Evangile uniquement a pû faire. Je ne doute pas qu'à nommer seulement l'Evangile, la plupart des prétendus Esprits forts, ne se révoltent contre ce petit ouvrage, & n'en tronquent aussitôt la lecture. Voilà une prévention mortelle, qui ajoute un nouvel argument à ma These.

Un homme qui languit dans les ardeurs d'une fièvre chaude, & qui brûle de soif, ne manquera pas de se plaindre du tort qu'on lui fait, si on lui refuse de l'eau fraîche. Il vous dira que l'amerc-

Pamertume du spécifique, & que la douleur de la saignée, sont contraires à la Nature; & ne dit pas mal, car la Nature en santé, ne demande pas cela. C'est à la maladie, que le spécifique & la saignée sont convenables, & non pas à la nature: mais la plus grande disgrâce du malade, c'est qu'il manque du discernement nécessaire, pour se reconnoître dans l'état où il se trouve, & des remèdes dont il a desoin. Si on abandonne un pauvre malade à son raisonnement il est perdu tout à fait. On ne permet pas aux Medecins mêmes de se traiter tous seuls pendant leurs propres maladies. Il faut des personnes en santé, & de sçavans Medecins, pour traiter les malades, & les conduire à un rétablissement convenable; & c'est ce qui est bien difficile d'obtenir, particulièrement dans les maladies contagieuses. Cet exemple n'expliqueroit-il pas les abus qu'on fait si souvent de l'Axiome en question, parmi les mortels, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus? Que si le genre humain étoit généralement corrompû, & sujet à toute sorte d'illusions & d'égaremens: comment pourroit-on se fier à lui, pour régler les connoissances & les souhaits, qui se diversifient si fort, parmi les individus qui le composent?



 CHAPITRE VIII.

Pour peu de réflexion qu'on fasse sur ce qui arrive au corps humain, par la folie, & les maladies héréditaires dans les familles, & par les mauvaises habitudes qui en dérivent, on n'aura aucune peine à comprendre, comment les hommes sont tombés dans la dernière barbarie, par le défaut de la société, dont la guerre, les inondations, & cent autres accidens les auront séparés. Non, il n'est pas nécessaire de recourir au choc de quelque Comète avec notre Globe, pour expliquer la différence des couleurs, des inclinations, & des coutumes des différens peuples, comme des arbres, & des animaux des différens climats. Les Nations les plus civilisées de nos jours, n'étoient-elles pas barbares autrefois; & les barbares d'aujourd'hui ne vivent-ils pas dans les climats des Nations autrefois policées, & qui cultivoient admirablement bien les sciences, & les arts? Je ne m'étonne point que les Maures trouvent de la beauté à leurs femmes, aussi-bien que ceux du Malabar à leurs grosses jambes, & tant d'autres peuples à leurs extravagantes parures. Peu à peu les Européens s'y accoutument aussi, & y trouvent enfin quelque espèce de goût. Les François autrefois ne pouvoient souffrir la Musique Italienne, & trouvoient ridicules tous nos Théâtres. Petit à petit ils commen-

ent

cent à la goûter, comme les Anglois, les Alle-
mans, & les Espagnols, quoiqu'ils n'enten-
dent presque point l'Italien. Nous-mêmes qui
trouvions autrefois insupportable la Musique
des Orientaux, nous venons d'en inserer une
partie dans la nôtre, ainsi que des autres Na-
tions de l'Europe. On en a d'abord été surpris
par la nouveauté, & nous y avons trouvé du
goût, aussitôt que quelque bon maître de Mu-
sique y a travaillé, & nous l'a proposée. C'est
ainsi du reste.

Les grandes chaleurs & les frimats des diffé-
rentes Zones, peuvent bien insuer plus ou
moins dans les modes, dans les façons de s'ha-
biller, de coucher, & de servir la table: &
peut-être même pour ralentir, ou exciter la
sensualité: mais dans quelques climats du mon-
de, que se trouve une société humaine, elle ne
sauroit subsister, sans proscrire l'irreligion, l'ho-
micide, l'adultère, le larcin, la fraude, & la
violence. C'est l'humanité qui est par tout la
même, & qui s'arme contre tout ce qui dissout
& détruit la société. Les remedes, si vous
voulez, seront plus rudes ou plus doux chez
les uns, que chez les autres à proportion de la
résistance physique des corps, & de la culture
des esprits: mais cultivez les uns, & barbarisez
les autres, vous y trouverez aussitôt l'égalité,
qu'on recherche, non pas faite de la voir,
mais faite de la vouloir.

Je

Je demande pardon à M. de M^{ou}, si je ne faurois le suivre dans tous ses raisonnemens phisiques, pour prouver que la différence du climat doit influencer sur les loix des différens païs, & métamorphoser leurs Esprits, tout comme chez les anciens Poëtes: Nymphes & Faunes ou Satirs sur Terre; Tritons, Nereïdes, ou Sirenes sur Mer. Pour moi je sçai bien qu'un Ministre Espagnol, va resider plusieurs années à Stokolm, ou à Petersburg, & n'en revient pas moins avec toutes ses inclinations Espagnoles. Un autre va de Stokolm ou de Petersbourg à Madrit, & y reste trente ans, sans perdre son tempérament, & tous les penchans Russes & Suedois. J'en reviens toujours là. Un culte de la Divinité, une pureté de mariage, & une sùreté de la vie, des biens, & de l'honneur, ne fauroient manquer, quelque coin des plus reculés de l'Univers qu'on aille fouiller. Le grand principe de traiter son voisin, comme nous aimons qu'il nous traite, se trouve par tout, quelque mauvaise application qu'on en fasse. Par tout où il y a des hommes, il y a des égaremens, & des extravagances, qui grossissent encore par leur nombre: mais donnez-leur le tems & la force de se reconnoître, il y en aura toujours plusieurs de guéris. S'il étoit possible de rétablir en santé tous les malades des petites maisons, vous auriez presque aussitôt tellement concilié leurs besoins, & leurs souhaits, que vous en feriez un seul cœur & un seul esprit, pour

pour ce qui regarde les nécessités de la vie, qui est la même en tous.

Mais comment persuaderiez-vous un nombre infini de fols, qui, non obstant leur folie, sentent fort bien leur égalité, & ne fauroient convenir que fort rarement sur les avis de leurs semblables, pourvû même qu'ils ne paroissent pas vouloir leur en imposer? Comme ils ne perdent pas la faculté de raisonner, & que le dérangement des organes les conduit toujours de travers, sans qu'ils s'en aperçoivent: ils se persuadent toujours eux-mêmes, sans persuader les autres. Rien n'est plus commun que de les voir s'obstiner furieusement, & ne démordre jamais coûte qui coûte. Vous ne viendriez jamais à bout de leur faire avouer, que le noir est noir. Ils vous diront qu'il est amer, ou obtus: mais pas un mot qui s'appartienne aux couleurs. Le point d'honneur n'est jamais porté à si haut point, que parmi ces malheureux. Ils sont prêts à se sacrifier eux-mêmes, & tout le reste du monde, pour n'en avoir pas le démenti. Ils ne savent ce que c'est que céder qu'à la force, & fort rarement à la douceur; aussi bien faut-il employer la faim, les fers, & les coups, pour les tranquiliser un peu; car pour leur guérison parfaite, il ne faut pas moins que rétablir, & refondre les organes.



CHAPITRE IX.

Ne vous offencez pas, si je vous propose un exemple semblable, pour remonter à la source des contradictions, qui se font remarquer dans le genre humain, & que nos Auteurs modernes ont pris à tâche d'augmenter le plus qu'il est possible, & même au delà. Ce n'est pas moi qui manque au respect & à la tendresse qu'on doit à l'humanité. Je voudrois bien l'épargner & la rapeller de tous ses égaremens: mais on les a fait résonner si haut aujourd'hui, qu'il n'y a presque plus d'Echo dans le monde, qui n'en fasse une repetition incessante. Ecoutons-le pour un moment, sans en faire de triste usage. A quoi sert-il, dit-on, que tous les peuples de la Terre, & les plus barbares mêmes détestent l'irreligion, l'homicide, l'adultère, le larcin, le mensonge, la fraude, & tant d'autres crimes semblables, si l'on n'en trouve pas deux parfaitement d'accord sur ces Articles?

Le culte que tout le monde avoue qu'on doit à la Divinité, est généralement tout extérieur: mais la plupart le demandent intérieur aussi. Ceux qui n'en veulent point du tout, prétendent qu'il ne doit être qu'intérieur. D'autres soutiennent, que c'est uniquement par la vertu, qu'on honore les Dieux. Le peuple se retranche sur les ceremonies. Mais ce n'est pas

pas tout. Les uns abhorrent tout autre objet de culte, que le spirituel. D'autres n'en connoissent que de corporel; & d'autres enfin joignent l'un à l'autre. Chez les uns on déteste la pluralité des Dieux. Chez d'autres on adore tout ce qui peut symboliser la Divinité. Grand nombre aussi adore toute sa vie, sans avoir qu'une idée vague & changeante. Les récompenses & les peines éternelles, que toute Religion établit, n'ont jamais persuadé les malheureux Saducéens, & les novateurs du Siècle. Enfin l'Esprit des loix au Liv. XXIV. Chap. XIV, n'a pas hésité de prononcer, que des hommes qui croient des récompenses sûres dans l'autre vie, échapperont au Législateur. Ils auront trop de mépris pour la mort. Quel moyen de contenir par les loix, un homme qui croit être sûr, que la plus grande peine que les magistrats lui pourront infliger, finira dans un moment, pour commencer son bonheur éternel? A-t-on jamais prononcé un démenti semblable à tous les Législateurs de la Terre, sans en excepter un seul? On n'a jamais connu d'autre moyen pour fixer l'observation des loix, que les récompenses, & les peines éternelles. Qui est-ce qui n'aura pas l'esprit de retorquer le prétendu argument, pour dire: Quel moyen de contenir par les loix un homme qui croit être sûr d'échapper & de se mettre à couvert des peines que les magistrats lui pourroient infliger? Non seulement on peut aisément s'en persuader: mais le plus grand nombre n'emploieroit-ils

pas le vert & le sec pour y réussir, & ne se joindroient-ils pas ensemble pour éluder la peine de leurs forfaits, si généralement ils n'étoient retenus par la crainte des maux, & l'espérance des biens, & du pardon éternel? Ce n'est ni le tems ni le lieu d'en dire davantage. Il suffit seulement de reconnoître ici, que l'esprit humain abandonné à lui-même, tombe incessamment dans les dernières extravagances & contradictions, sur ce principal Article. Passons plus légèrement sur le reste.

L'homicide généralement reprouvé & puni, ne laisse pas d'être un sujet de louanges & d'honneur à la guerre, dans la Gimnastique, dans les combats singuliers: & de s'attribuer mille excuses dans une infinité de cas, qui le font échapper de la juste punition, qu'on lui doit.

Le larcin a ses partisans aussi, jusque parmi les Législateurs. La guerre, la politique, & la nécessité semblent le justifier en plusieurs occasions: & il faut bien convenir que celui qui a l'adresse de dérober le plus, & à un plus grand nombre, en est moins puni; & que si on parvient à l'effronterie & à la violence de dérober à tous, c'est quelques fois un objet d'admiration, & un sujet de gloire.

Rien n'est plus malaisé à fixer que l'adultère, que tout le monde déteste & punit. Quelques peuples n'en vouloient point connoître du tout, pour les femmes, & moins encore pour les maris. D'autres ne regardoient comme adul-
tères

tères que les femmes qui abandonnoient tout à fait leur mari & leur famille, pour se livrer à d'autres. Les uns soutiennent que toute couche arbitraire de la femme, sans la permission du mari est un véritable adultère; pendant que d'autres fixoient des tems, & des circonstances, où tout libertinage étoit permis, & même consacré chez les Idolâtres. Enfin prêter sa femme à d'autres n'étoit pas contraire à la Loi Catonienne: pendant que d'autres condamnoient d'adultère, non seulement toute action lubrique, mais jusques aux souhaits, & aux pensées impudiques, pour les femmes mariées. Les maris furent fort épargnés là-dessus; à la réserve de certains raffineurs qui poussèrent le scrupule à l'infini.

Pour la fraude & le mensonge qui sont condamnés par tout en général, c'est fort rare qu'ils le soient, en particularisant les personnes, les intentions, & les conséquences. Il ne faut qu'interroger les Politiques, les Relâchés, & les Rigoristes, pour voir jusqu'à quel point la contradiction est poussée. Trêve du reste.

Oseroit-on dire après cela, que le genre humain ait le sens bien raffiné, & qu'on puisse s'attendre de lui, quelque secours important pour décider toutes ces questions, & cent d'autres qui n'intéressent pas moins l'humanité? Je me croirois le plus sot des mortels, si après cela je cherchois encore parmi les hommes la source des loix. Ce n'est pas qu'elle n'y dût être essentiellement, ainsi que la source de la santé:

mais c'est que la foiblesse & la folie humaine, l'ont tellement enveloppée, & confondue, qu'il n'y a plus moyen de la connoître ni de la saisir, pour la proposer dans le délabrement où nous sommes. Il faut bien que cette source féconde y soit, puisque toute l'humanité tombe d'accord des crimes qu'on doit proscrire : mais les avenues en sont si fort remplies de broussailles, & d'entraves, qu'il est absolument impossible de pénétrer bien avant, sans y mettre le feu, pour tout reduire en cendres.

Toute espérance n'est pas perdue pour cela. Qui a donné le droit, le protège, & le vange. Il a la bonté, & la force pour y réussir.

CHAPITRE X.

Ne dites pas que la force du raisonnement humain peut toute seule défricher ce chemin-là, & pénétrer jusques aux sources des loix, sans guide & sans secours : car cela est absolument démenti depuis tous les siècles, & par les efforts les plus sérieux & les plus obstinés du nôtre, qui n'a rien avancé sur cela, même après les plus excellens maîtres de l'art, tels que Cicéron & Plutarque. Ce n'est pas qu'on n'ait reconnu de loin, qu'il y doit avoir cette source lumineuse & forte, à laquelle il n'est pas moins utile que nécessaire de se soumettre : mais ceux qui se bornèrent à la rechercher parmi les hommes, s'égarèrent toujours dans un vaste Labyrinthe.

rinte. Ils ne proposèrent que l'Axiome fameux, de traiter les autres comme nous aimons qu'ils nous traitent; ce qui est fort bon en général, mais autant dangereux qu'arbitraire dans le particulier, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus; à moins qu'une loi supérieure ne lui impose des bornes, & une telle circonférence qu'on n'ose point franchir. Or s'il faut cette loi supérieure, pour le régler, ce n'est plus l'Axiome qui soit la source; mais ce sera cette même loi qui le gouverne, & qui le barre par-ci par-là, sans quoi rien n'offenseroit davantage la société, & les bonnes mœurs qui la peuvent rendre heureuse. On diroit encore moins que cette Loi supérieure, émane de la société même, car il n'y eut jamais dans le monde, & il n'y sauroit avoir une assemblée générale du genre humain; & les plus nombreuses sont toujours le moins d'accord entr'elles. Le sexe, l'âge, le climat, les coutumes, & les intérêts de chaque particulier, sont trop opposés les uns aux autres. Dire qu'il émane du petit nombre, & de quelque société particulière, qui en impose aux autres, par l'éclat de ses lumières, & par la force; cela n'est pas moins absurde: car point de brillant, & de violent qui dure; & tout homme ne manque pas de se demander à soi-même, pourquoi étant de la même nature, n'auroit-il pas les mêmes droits que tout autre qui veut lui en imposer.

Direz-vous, qu'on impose au grand nombre, en lui proposant des biens, & des avantages,



qui lui arrachent son consentement, & sa fourniture : mais qui oseroit soutenir, que chaque particulier trouva son bonheur, & son avantage dans toutes les loix qu'un Legislateur, ou une société lui impose ? Si cela pouvoit arriver, elles ne changeroient jamais ; & leur accomplissement exact ne sauroit s'affoiblir, ainsi que cela ne manque pas d'arriver dans toutes les sociétés imaginables. Que si vous vous retranchez sur l'étude & le savoir des Jurisconsultes, vous abandonnez d'abord l'humanité toute simple ; & vous proposez un vuide, & un nom sans réalité ; ou bien quelque chose de supérieur aux hommes, qui leur manifeste le rapport des choses, tout comme la lumière du Soleil, qui nous est tout à fait extérieure, nous manifeste les objets visibles. Ce qui fait voir aux hommes, ne leur sauroit pas plus appartenir, que ce qui les fait raisonner, & réfléchir. A la vérité l'organisation des sens est bien dans nous-mêmes, & l'action & l'effet en dépend, si vous voulez, comme de la parfaite organisation de l'œil. Mais ce n'est pas tout. L'œil ne verra jamais rien si la lumière n'agit réflexivement sur lui. Il n'y aura d'autre différence entre celui qui manque des yeux, & celui qui manque de lumière, si non que le premier ne sauroit jamais voir, quand même la lumière le frapperait : & le second verroit aussitôt qu'il ouvreroit les yeux. Il faut s'aveugler soi-même, pour ne pas avouer cette vérité, qu'il faut pour bien raisonner, être un homme parfaitement orga.

organisé dans le cerveau, & dans les sens principaux: mais qu'avec toute la plus parfaite organisation du monde, l'homme ne raisonnera jamais, s'il n'est fourni de principes convenables aux sujets, d'une infinité de connoissances particulières, & d'une force suffisante pour rapprocher les unes, & séparer les autres. Encore tout cela ne serviroit-il pas beaucoup, si les objets sur lesquels on raisonne, ne sont pas compris clairement & distinctement par l'entendement humain, à peu près comme la lumière peint les objets dans la retine de l'œil.

Ajoutons encore, que tout ce qu'on appelle sçavant parmi nous, c'est celui qui a plus conféré, lu, réfléchi, & mûrement examiné ce qui a été dit par les autres; de sorte qu'il ne sauroit avoir de science à présent, qui ne vienne par tradition. On y ajoute, on retranche, on reforme, on propose des nouveaux systèmes, ébauchés toujours par d'autres, & combinés selon le goût, les préventions, & la mode: mais dans le fond tout est origine par les anciens, & n'a d'autre source que les traditions humaines. Or en remontant jusqu'à leur source, il faut une fois abandonner la tradition, pour faire place ou à une révélation immédiate, ou à une suite d'expériences particulières, qui ont fixés les réflexions des premiers inventeurs des Arts & des Sciences. Mais d'où vient que la Nature auroit attribué le droit d'invention à ces premiers hommes, & ne l'auroit pas continué aux successeurs? Car rien n'est plus évident, que depuis ce tems-là,

il n'y a plus de science nouvelle, n'y d'art nouveau parmi les hommes. Je n'ignore pas que plusieurs modernes auroient de la peine à me passer cette proposition: mais elle n'en fera pas moins véritable, pour tous ceux, qui ne sont pas prévenus pour la Bussole, & pour l'Aimant.

Ce que plusieurs critiques ont dit de la Médecine, comme si c'étoit le fruit d'une infinité d'expériences, dans la suite de plusieurs siècles, d'où le fameux Hipocrate a tiré ses Aphorismes, est fort sujet à caution. Les preuves qu'on en donne sont fort équivoques. Les Grecs de l'Asie Mineure ont puisé la Médecine des Orientaux & Méridionaux, ainsi que le même Hipocrate en fait le rapport dans ses ouvrages. Il peut bien passer pour Pere de la Médecine chez les Grecs, & même chez les Romains, qui ont presque tout adopté ce qui donna quelque lustre à la Grece: mais qu'est-ce que cela en comparaison du reste du monde? On pourroit m'opposer que nous n'avons aucun reste qui témoigne assez favorablement pour la Médecine des Chaldéens, des Egyptiens, des Assiriens, des Medes, des Persans, des Indiens, des Scythes, & des Chinois: mais cet argument ne prouveroit rien; car l'ancienne Médecine des Européens, ne fut-elle pas aussi renversée de fond en comble, & tout à fait enlevée, par les barbares? C'est un bonheur qu'il nous soit resté encore quelques livres anciens, échap-

échappés à la barbarie des Gots, & à l'ignorance & à la superstition monacale.

Si les Asiatiques & les Afriquains ne nous ont pas transmis leurs anciens auteurs de Médecine; ils ne nous en ont point transmis d'autres non plus: ainsi l'argument ne prouve rien. Au contraire toutes les traces qui nous restent de l'antiquité, marquent bien positivement, que l'expérience seroit de base, & le raisonnement suivoit toujours, & decidoit de l'application. A la vérité on raisoïnoit sur des principes qui n'étoient pas si mécaniques, que ceux de nos jours: mais nous serions fort embarrassés de prouver que dans ce siècle ici on guérissè plus de maladies, que du tems passé: si vous en exceptez les spécifiques du Quinquina, de l'Hipécacouana, & du Mercure, qui n'ont triomphé de leurs antagonistes, que depuis fort peu d'années.

On n'auroit pas moins de peine à persuader les hommes sensés, que la connoissance de tous les Végétaux, & des Minéraux, aussi bien que de leurs vertus, & de leurs prodigieux effets se doive originellement à la seule expérience. Je veux bien dissimuler, ce que les Gentils eux-mêmes nous ont rapporté de certaines vertus des herbes, révélées par les Dieux, & ce que les Juifs à bon droit soutiennent de Salomon: mais je ne saurois m'empêcher de rire de tous ceux qui nous donnent pour exemplaires des Acoucheurs les Crapauts; des Lavemens les Cigognes, & de la Saignée d'autres animaux.

Il faut bien avoir une basse opinion de l'espèce humaine, pour lui donner des bêtes pour précepteurs; plutôt que de leur accorder, une instruction divine. Je me garderai bien d'adopter des sentimens semblables, non seulement pour l'honneur du genre humain; mais parce que l'on doit se convaincre de leur fausseté. Quand même les hommes auroient appris quelque chose des animaux, cela ne pourroit être arrivé, que par le raisonnement, qu'on auroit fait sur leur exemple: & c'est justement ce qu'on refuse à l'ancienne Medecine.

CHAPITRE XI.

Cette petite digression n'est pas hors d'œuvre. La Medecine a une analogie particulière avec la Jurisprudence. L'une & l'autre suppose une foiblesse ou une infirmité dans les hommes; & en même tems un foud de santé, capable de se rétablir, & de se repristiner. S'il n'y avoit point de maladie, & point d'injustice parmi nous, il n'y auroit ni Medecine, ni Jurisprudence. A quoi bon la Medecine pour l'homme qui jouit toujours d'une parfaite santé, & qui ne sauroit devenir malade? Ainsi à quoi serviroit la loi pour le juste, qui ne sauroit tomber dans l'injustice? Car non seulement la loi suppose toujours le crime: mais elle l'apprend & l'occasionne en le défendant, se-
lon

lon l'ancien proverbe *Nititur in vetitum*. Cependant il faut bien se garder de l'équivoque, auquel on s'expose en parlant de la loi, qui a un double sens parmi les hommes.

L'idée que le vulgaire se forme des loix, n'est proprement que d'une volonté, & d'un pouvoir suprême, déclaré par une voix sonante, ou écrite; pour régler les actions des hommes, leurs droits, & leurs dépendances: Mais ce même vulgaire, remonte aussitôt à quelque chose de supérieur aux loix, lorsqu'il demande, si elles sont justes ou non. Cela marque bien positivement que la justice est généralement reconnue pour la loi suprême, & pour la source des loix; quoiqu'à leur tour les loix qui en découlent, rendent quelquefois juste, c'est à dire permis, ce qui ne l'étoit pas autrefois, dans des circonstances différentes. Il est juste, par exemple, que tout bon citoyen travaille à la défense d'une place, pendant son siège: mais si un tel citoyen devient malade, & qu'à son âge il puisse risquer la santé, il doit être dispensé du travail proposé. Cela vous fait remonter encore à une loi supérieure à la justice même, qui est l'équité; c'est à dire une justice proportionnée aux forces, & aux convenances singulières de chaque partie, qui compose le Tout. Ainsi peu à peu on remonte jusqu'à une certaine loi générale, que nous tâcherons de dé mêler; & qui pourroit bien se faire connoître l'unique & véritable source des Loix.

La

La Loi se prend généralement aussi parmi les Scavans, pour cette nécessité naturelle, qui comprend l'Etre & le Bien-être de toutes les choses, qui ne sauroient exister ni subsister dans un état suffisant & parfait, sans posséder ni plus ni moins de ce que leur propre nature demande. C'est pourquoi elle embrasse tout ce qu'il lui faut, sans aucun vuide à remplir; car le surplus ne serviroit, qu'à la surcharger, à l'embarasser, & à la faire méconnoître. Voilà pourquoi on appelle Loi de la vue, la parfaite organisation de l'oeil, la proportion & la juste distribution de la lumière sur les objets, d'où elle réfléchit sur la rétine, moyennant la pureté constante des fluides transparans & diaphanes. Le plus ou le moins de tout cela, est le défaut que la nature exclut de la vuë, sans cependant l'annoncer préalablement, ni en donner aucune idée, ni aucun penchant pour s'y abandonner, ainsi qu'on l'attribue aux loix positives. C'est par là aussi qu'on appelle Loi de la ligne droite, sa propre nature, qui subsiste parfaitement de soi-même, indépendamment de toutes les courbes imaginables. La Loi de la ligne circulaire, toute courbe qu'elle est, n'est pas non plus moins originelle de sa nature, sans aucun rapport, ni aucune dépendance de la ligne droite. Tous les Phisico-Mathématiciens ne disconvientront pas que la nature parfaite de chaque substance phisique, & de toute figure mathématique, est sa propre loi invariable, trop souvent ignorée, & trop souvent supposée,

ſſée, parmi les ſçavans. Point de raifonnement au Monde ſans la connoître ou la ſuppoſer: & point de diſcoirs ſuivi, qu'on puiſſe comprendre, ſans convenir ſur cette connoiſſance.

Cette Loi n'eſt donc que la Nature telle, que ſon premier Auteur a bien voulu l'imaginer en ſoi-même, & la produire extérieurement par ces créatures, qu'on appelle des eſprits, & des corps, dont tout ce vaſte Univers ſe formé & s'anime. Ce n'eſt pas le moment encore de s'arrêter au deſſein de l'Auteur ſuprême, & à l'idée intérieure qu'il ſe forma de l'Univers, & qui à notre égard eſt ſans doute éternelle. Je m'arrête uniquement à conſiderer, que la Nature telle qu'elle ſortit de ſa main toute-puiſſante; dans un état d'intégrité, devoit manifefter la ſource que nous recherchons, & cette Loi primordiale dont toutes les autres pouvoient émaner dans la ſuite. Mais hélas! cette intégrité primitive a bientôt diſparu ſur la Terre. Auſſi-bien ne faut-il, qu'un inſtant, pour endommager & renverſer la vue la plus parfaite, auſſitôt que la moindre impureté ſe mêle dans l'humeur criſtalline de l'oeil. Il n'en faut peut-être pas davantage, pour alterer la reſſexion de la lumière, & le rapport qu'elle fait des objets à la retine. Voilà les uns renverſés, d'autres redoublés, quelques uns ne ſ'y tracer que fort languiſſans, & d'autres enfin n'y parvenir plus tout à fait, puiſque le mal augmente à grands pas, & le total aveuglement ne ſauroit manquer de ſuivre. Plus la machine

machine est délicatement travaillée, plus elle est sujette au dérangement, & le moindre dérangement est plus fatal pour elle. C'est une suite indispensable de la délicatesse des parties; tout comme cette même délicatesse est indispensable, pour les machines d'un travail exquis, qui doivent agir avec une vitesse & légèreté extrême: car il y a toujours moins de résistance à vaincre où les parties sont minces, & déliées.

Or aussitôt que la Machine a souffert quelque dérangement d'importance, on a beau s'adresser à elle, pour apprendre la loi par laquelle elle existe, & par laquelle elle doit agir. C'est ce qui arrive à la Nature humaine, au rapport de laquelle on n'oseroit plus se fier. Aussi bien voyons nous, que tous ceux qui s'arrêtent aux apparences qu'elle présente, s'égarerent incessamment, & tombent dans les contradictions, & dans les fautes les plus lourdes, & les moins pardonnables, pour n'avoir pas fondé auparavant le terrain, & examiné l'état d'intégrité ou de corruption où la Nature se trouve. Elle ne nous en avertit que trop en nous-mêmes, & dans tous les objets qui nous environnent. On n'a qu'à fixer un moment sur un fol, & sur un cadavre, & se demander après à soi-même, si cela convient, & combine avec tout ce qu'on remarque dans tout homme de bon sens, & dans toute la beauté & la gracieuseté du Sexe. Ces extrémités qui sont si bien marquées dans la Nature, doivent bien occasionner toutes ces loix, si dissonantes de la droite

droite raison, que nos Auteurs modernes ont ramassé avec si grand soin, pour faire honte au Genre humain, & le rabaisser au dessous des Brûtes mêmes. Ce n'est pas moins de là, que les Jurisconsultes de nos jours, se contredisent incessamment entr'eux, à moins qu'ils ne conviennent pour faire place au Pyrronisme, & au bout fatal où il mene infailliblement. O l'admirable Machine, dont l'action seroit de se contredire incessamment, & se détruire enfin! Cependant, n'est-ce pas là la Nature même, telle qu'elle se présente à nos yeux?

CHAPITRE XII.

Non obstant cette Nature toute enrôlée qu'elle est, elle n'a pas tout à fait perdu sa voix: mais elle est trop foible & obscure, pour rétentir aux oreilles distraites par le bruyant fracas du Monde, & des écoles modernes. Un Cumberland, un Gravina, un S. Hyacinthe, un Montesquiou, & tant d'autres, n'y fauroient faire une juste attention. Ce n'est pas, dis-je, qu'elle ne parle encore, sans qu'on puisse s'y tromper: car, par exemple, dans les deux sexes, dans tous les âges, dans tous les climats, & dans toutes les circonstances, où des hommes se trouvent, on y remarque toujours quelque chose de fixe, qui ne varie point, & qui est la même en tout tems, en tout lieu,

&

& dans chaque individu. C'est là où on ne fauroit méconnoître la Nature humaine, sans s'arrêter à tout ce qui change & varie parmi les hommes. Toute la différence des langages, des coûtumes, & des loix, ne prouve-t-elle pas, que l'humanité parle; qu'elle connoît, & consent à une honnêteté, & à une justice? N'en fait-on pas de même lorsque l'on recherche la Loi de la vue, & de tous les autres sens? On s'arrête uniquement à ce que tous les yeux ont de fixe & de commun entr'eux, sans faire attention à toutes les variations, particularités & différences qui pourroient se faire remarquer, & singulariser tout oeil en particulier, selon l'âge, le climat, la saison, & les circonstances, où il se trouve. Cela est bon pour prouver, que l'oeil est sujet à des inconveniens par mille casualités, & qu'il n'est pas dans un état de perfection invariable, de sorte qu'il lui faut mille précautions pour se garder de tout ce qui peut lui nuire, & pour attraper tout ce qui peut le répristiner, toutes fois qu'il tombe malade.

Il ne faut pas beaucoup d'étude & de savoir, pour se convaincre de cette vérité palpable. Après ce que j'ai remarqué dans le Chapitre IX des différens sentimens des hommes sur les principaux Articles de la justice & des mœurs, il me faut peu à peu revenir sur mes pas, pour y faire les considérations suivantes.

I. Un homme abimé dans les douleurs & les frayeurs extrêmes, à charge à soi-même & à tous les autres, las de gémir & de craindre,
sans

sans entrevoir de secours & de soulagement, souhaite la mort. Je le veux bien. Peut-être même son total annéantissement, dont il n'a d'autre idée, que d'une insensibilité parfaite. Mais au contraire tout homme en bonne santé, dans la vigueur de son âge, au milieu des plaisirs qu'il goûte à longs traits, toujours à son aise, & sans aucun sujet d'appréhender aucun fatal revers, pourroit-il s'empêcher de souhaiter une vie toute éternelle? Tout de même, un homme content de lui, & qui n'a peu ou point à se reprocher de ses actions, qu'il trouve bonnes, justes, & louables, demande de tout son cœur qu'il y ait un Dieu pour en être aimé & récompensé éternellement: qu'il y ait une Société qui l'approuve, qui l'admire, & qui lui rende l'honneur qu'il croit avoir mérité. Un scelerat au contraire dont les remords de la conscience sont le bourreau impitoyable, comme il ne s'attend qu'à l'infamie, & aux supplices les plus cruels; je comprend bien qu'il ne voudroit ni Dieu, ni Société, ni Prince. Mais peu à peu tachez de soulager le malheureux, de corriger tendrement le scelerat, & de reconduire l'un à la jouissance de la bonne santé & des plaisirs, & l'autre à la justice, & à réparer tout le mal qu'il a fait, sans hésiter sur un pardon général: vous verrez nécessairement pour lors changer les souhaits de l'un & de l'autre, aussi-bien que de l'heureux & du juste, aussitôt qu'ils tombent dans les extrémités contraires.

E

A quelle

A quelle de ces deux extrémités si opposées vous arrêterez-vous, pour connoître l'humanité? Si vous interrogez les hommes en général, le jugement est porté depuis le commencement du Monde. A moins que de tomber dans la dernière folie, aucun n'osera dire, que l'humanité se reconnoît dans la foiblesse, & dans l'infirmité, qui la déguisent. Pour savoir ce que c'est que l'homme, ses qualités, ses forces, ses droits, & son activité, il faut le considérer en bonne santé, en reputation, en honneur, & dans une convenable disposition de corps & d'esprit; hors du trouble, & de l'inquiétude des passions, & sans l'aveuglement qui en est la suite ordinaire. Il n'y a peut-être point d'homme au monde, qui ne se trouve quelquefois, pour quelque tems, & à quelques égards dans cette situation heureuse: Du moins il en auroit-il fort peu dont on pût prouver le contraire. Ce sont les traces de la Nature primitive. Mais hélas! des traces qui se confondent aisément, & qui s'effacent quelquefois tout à fait, à peu près comme la vue, parmi le vivans.

II. Un homme dans la vigueur de l'âge, dans la ferveur de sa jeunesse, pendant qu'il donne l'effort à toutes ses passions, & à tous ses caprices, se croit gêné par la Religion, & tache d'en secouer le joug, en y renonçant tout à fait: mais soit avant de s'abandonner à cette licence, & franchir le pas, sans avoir rien à se reprocher; ou après avoir dissipé ses forces, évaporé son feu, & ralenti par là ses passions,

pour.

pourquoi auroit-il le même éloignement pour la Religion, & seroit-il gêné par le culte d'un Etre suprême ? Ce seroit peut-être, s'il désespéroit tout pardon de ses fautes passées : mais quoi qu'en dise Mr. de M^{ou}, y a-t-il quelque Religion au Monde, qui n'établisse pas le dogme, qu'on apaise la Divinité, par les sacrifices, par les prières, & par les œuvres de piété, se convertissant sincèrement, & rachétant le tems perdu ? Ainsi à la reserve de quelques malheureux, tous les hommes ont des tems bien marqués, pour avouer que la Religion est non seulement bonne ; mais l'asile le plus consolant pour tous les mortels.

III. Je tombe d'accord qu'un homme emporté par la colère, & possédé d'un esprit de vengeance, n'épargnera pas la vie de son ennemi, & ne comprendra nullement, que n'aimant pas d'être tué lui-même, il ne doit pas tuer son semblable ; mais cet homme pense-t-il toujours de même ? Quand il est tranquille, ou qu'il a le malheur d'offenser un autre, o pour lors il n'a aucune peine d'avouer que l'Axiome est juste & nécessaire à la société. Il n'y a peut-être pas un au Monde, qui n'en convienne sur les injures, sur les fraudes, sur les vols, & les brigandages qu'on lui fait, ou qu'on fait aux personnes pour lesquelles il s'intéresse. Les traitres, les brigands, & les plus grands scelerats, tout abominables qu'ils sont, aussitôt qu'ils ont quelque société, en conviennent à tout moment. Et vous oserez deman-

der après si la Nature humaine décide sur ces Articles-là?

IV. Je l'avoue qu'un homme qui trouve sa femme à charge, & qui aime passionnement celle de son voisin, consent sincèrement au troc ci-dessus mentionné, & ne demande pas mieux qu'un libertinage complet. Mais le troc soit fait, & accordez lui la femme qu'il adore, le trouverez-vous plus de même? consentiroit-il aussitôt au même troc avec un autre mari, qui se trouveroit dans le cas semblable au sien? Trouveroit-il bon, qu'un libertinage général mît sa belle aux abois, du troisième jour qu'il la possède? Qu'est donc devenu ce premier homme? Ce n'est plus le même. Auquel des deux vous rapporterez-vous, pour entendre la voix de la Nature?

Oui je consens encore, qu'un jeune homme bien fabriqué de son corps, ne veut point de réserve, pour s'abandonner à la sensualité: mais peu à peu, il faut bien qu'il s'épuise, & qu'il tombe en défaillance. Pour lors peut-il se passer de comprendre, qu'il a sacrifié une infinité de plaisirs, & de biens, à un seul, qui ne sauroit jamais valoir les autres ensemble. Pense-t-il alors comme il pensoit pendant sa lubricité? Que s'il ne pense pas de même, serez-vous fort embarrassé du tems & de la situation à laquelle vous devez lui ajoûter foi?

EFF * 159

CHA.

CHAPITRE XIII.

Il faut avoir renoncé au sens commun pour dire que c'est la constitution de la Nature humaine, d'être tantôt en santé, & tantôt malade: tantôt sage, & tantôt folle: tantôt dans le plaisir, & tantôt dans le chagrin: & que tout cela lui convient à sa place. C'est là le dernier des égaremens & des mensonges, que quelques Auteurs modernes ont déguisé par des ouvrages ingénieux, & d'un stile aussi flatteur qu'impie. Y a-t-il quelqu'un au monde qui voulût quelques fois être dans la douleur, dans la folie, & dans le chagrin, si ce n'est pour s'en épargner un plus grand? Un tel paradoxe ne mérite pas une plus grande réponse: car si personne au monde, en aucun tems, dans quelque climat que ce soit, ne consent ni à la douleur, ni à la folie, ni au chagrin; c'est donc la Nature humaine qui y repugne toujours, & qui ne fait place jamais volontiers à tous ces malheurs-là.

Il est donc manifeste qu'à travers de toutes les contradictions, que nous avons remarquées ci-dessus, on decouvre dans la Nature un fond solide, uniforme, & constant, qui marque suffisamment ce qu'elle demande, & ce qui lui faut, & qui sont les traces infaillibles pour remonter à la source de ses droits, & de ses loix. Mais à qui se fiera-t-on, pour la fouiller si

adroitement, pour la développer des brouillards qui l'environnent, & pour la suivre sur les traces qu'elle nous présente? Tout homme qui entreprend cette recherche n'a-t-il pas un sexe, un âge, & des préventions, dont il ne sauroit jamais se défaire tout à fait? Aussi voyons nous que les plus clairvoyans, & les Auteurs les plus brillans de lumières, & d'honneurs, comme un Puffendorff, un Grotius, un Barbeyrac, & tant d'autres pas moins illustres qu'eux, ont été sujets, comme le grand Homere a sommeiller quelques fois, & à s'égarer, se donnant toutes les peines du monde, pour sauver les apparences, sur des Articles très importants.

Tout le monde n'a pas la force de commencer par soi-même à combattre l'erreur, & le vice. Cela est si rare qu'on auroit grand'peine, de reconnoître quelqu'un, qui peut entrepris sincèrement, pour résister au penchant principal, qui l'entraîne. On fait aisément le vigoureux sur tous les autres Articles? On s'accuse, on se combat, on se vaine quelques fois sur plusieurs: mais on s'en dédommage toujours sur l'Article qui nous touche le plus. Le raisonnement qui triomphe par tout ailleurs, est sans cesse esclave dans cet endroit-là. Tout est bon pour donner des couleurs, & de l'apparence, à ce qui nous cause le plus grand plaisir. On excuse, on justifie tout; & comme il n'y a rien de tel pour cela, que d'établir une nécessité invincible, un penchant, & un exemple général, aussi-bien que certaines conséquences
beni-

benignes, en comparaison des autres excès, qui ruinent & déshonorent l'humanité; le plus scavant est toujours le premier à s'illuder lui-même, & les autres après.

Un génie supérieur, joint à un tempérament amoureux, & à un âge robuste, pénétrera bravement dans la Nature, pour développer la justice sur tout ce que la colère, l'avarice, la mauvaise foi, & tant d'autres vices causent de malheurs aux hommes: mais ce n'est plus la même force de raisonnement, la même supériorité, & la même vigueur, tout aussitôt qu'il tombe sur l'article de l'amour. Il devient lâche, rampant, & pitoyable. Or comme le penchant est fort général là-dessus, tous ceux qui l'écoutent ne s'empressent guères d'approfondir son discours. On se dispense aisément de tout examen, sur le credit, que l'Auteur s'est justement concilié, sur tous les autres Articles, qui ne l'intéressoient guères. Ainsi l'erreur déguisée persiste; & le consentement général qu'on y suppose, l'établit, & le confirme peu à peu, lui donnant même un poids d'autorité, qui passe pour loi, de sorte qu'on n'ose plus y toucher. Il en arrive de même presque à tous les autres vices, par leurs Auteurs favoris: & je ne doute pas que s'il y avoit quelque Jurisconsulte Algerien ou Tunefin, il ne trouvât quelque honnêteté, & quelque droit, dans la Piraterie, & dans le Brigandage.

Il est très difficile de se défendre encore contre un équivoque, & un paralogisme très fré-

quent parmi les hommes. Il y a un mal qu'on préfère toujours à un plus grand. Il y a un autre qu'on fait, faute de pouvoir faire le bien qui devrait être à sa place. La société souffre d'un crime plus que d'un autre : & tout homme n'a pas la force & les moyens de faire tout le bien qui lui conviendrait. On tue un homme défendant sa propre vie, parce que le sang-froid, le discernement, & l'adresse manquent, pour sauver l'un & l'autre ensemble. On consent aux Courtisannes, pour s'épargner des plus grandes infamies. Les Archers, les Bourreaux, & l'horreur des supplices ne sont bons, que pour prévenir & arrêter le torrent abominable des vices, & des cruautés, auxquelles les hommes corrompus s'abandonneroient sans cela. Là-dessus on se forme un préjugé fatal, car on envisage pour un bien réel, ce qui n'est qu'un moindre mal, qui en prévient un plus grand, faute des moyens de le remplacer par un bien convenable. Il n'a guères de sçavans mêmes qui ne prennent le change sur cela; sans compter les Auteurs devoués au pais, au gouvernement, aux intérêts des Princes, & quelquefois aux engagements pris dans leurs précédens Ouvrages. Comment ceux-ci attaqueroient-ils, & renverseroient-ils des préventions dont peut-être ils ne s'aperçoivent pas, ou qui leur fuient & disparaissent aussitôt qu'on les leur fait envisager?

CHA.

CHAPITRE XIV.

Après ce petit échantillon, je ne fai si on oseroit soutenir, qu'on puisse se fier à quelque particulier, quand même il seroit le plus sçavant du monde, pour connoître & décider solidement du juste, & de l'honnête. Ainsi quoique le fond ne manque pas dans la Nature, le bon guide en seroit toujours incertain; & tout homme en particulier, seroit le plus orgueilleux & le plus téméraire du monde, de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui, dans cette importante recherche. Chaqu'un n'est-il pas sujet aux mêmes préventions, & à tous les égaremens qui en dépendent? Quelle conséquence en doit-il donc dériver, de toutes ces connoissances aussi évidentes qu'elles sont? C'est que l'Auteur de la Nature, ne devoit pas l'abandonner dans la confusion, & dans l'aveuglement déplorable, où elle s'est plongée: & qu'il devoit l'éclairer, & la conduire lui-même dans l'importante recherche du bien & du mal, du juste, & de la souveraine équité. Que les Jurisconsultes qui se sont le moins écartés de la Révélation divine, y sont mieux réussis, que les autres, tels que l'illustre Grotius, & le docte Barbeyrac, non obstant certaines préventions, dont ils n'ont pas osé tout à fait se défaire, faute de courage, ou d'attention. Au contraire les erreurs les plus massifs, & les plus dangereux, sont

le partage de tous les Auteurs qui ont abandonné ou dissimulé la Révélation, pour y substituer, sans s'en apercevoir, les traditions humaines.

Car par exemple Mr. de Mon. a-t-il rien fait de plus dans son grand Ouvrage, que donner l'effort à son génie, & déployer ses talens singuliers, pour raisonner sur un amas de loix, de coûtumes, & de textes, choisis artistement pour les combiner avec son système? Système qu'il n'a pas osé publier ouvertement, pour ne pas choquer ses compatriotes, & la plupart du monde, sans même avoir obligé les Républiquains. C'est déjà beaucoup d'avoir donné la préférence à tous les rapporteurs des coûtumes de l'Orient le plus réculé, si fort sujets à caution; & d'avoir ramassé les débris des loix Grecques, Romaines, & des peuples la plupart idolâtres, dont il ne garantiroit pas toutes les interprétations, & les conséquences, qu'il en a déduites. Il parle de Genes, & de Venise, où je suis né, & où il a passé lui-même autrefois: & cependant à l'occasion de réimprimer son ouvrage, je ne doute pas qu'il en reformera la plupart des Articles, s'il aime la vérité. Quel fond reste-t-il donc à faire sur le reste, qu'on regarde à peu près, comme une supposition perpétuelle? Ah! si cet admirable génie avoit travaillé sur un fond plus solide, & sans les préventions cultivées par ses gracieuses lettres Persannes; quel ouvrage précieux n'aurions-nous pas de sa main?

Voilà

Voilà ce que nous attendrons toujours en vain, tandis qu'on n'ira pas fouiller respectueusement dans la Révélation divine, qu'on doit considérer comme une base sacrée. Il faut s'élever au-dessus de la sombre atmosphère d'une corporéité impure, & peut-être même d'un Protée, qu'on ne saisit jamais bien, par le continuel changement de figures qu'il fait entre nos mains. Vous croyez d'embrasser un marbre, & ce n'est que de la glace qui se fond aussitôt, ou du feu qui vous brûle. Il en faut venir une fois, ou à nier absolument qu'il y ait à notre égard une source, une force, & un véritable esprit des loix; ou bien qu'on ne doit la chercher que dans la Révélation.

Vous direz peut-être avec les prétendus esprits forts, qu'elle n'est pas assez authentique, qu'il le faudroit, pour la suivre aussi religieusement qu'on le demande pour en profiter. Mais avez-vous recherché soigneusement son authenticité, sans vous obstiner à la combattre de gayeté de cœur, & à vous couvrir d'épaisses ténèbres, pour ne la pas distinguer? Par bonheur, tout honnête homme qui a bien voulu s'attacher à cette recherche, avec un cœur droit & sincère, en a rapporté des satisfactions si consolantes, qu'il en a été content par toute sa vie; & les preuves qu'il en a publiées, subsistent toujours avec une solidité inébranlable. Ce qu'on a imprimé là-dessus pour & contre, m'est bien passé par les mains; & je doute fort qu'on pût rien ajouter à ce qu'on a osé débiter dans ce
dernier

dernier siècle, pour infirmer la Révélation : Mais un souffle tout seul est capable de renverser, de fond en comble toute la machine de l'impiété. On se feroit mettre aux petites maisons, si on rejettoit généralement la Tradition humaine; & cependant ou il faut bien la rejeter tout à fait, ou reconnoître sur son témoignage même la Révélation.

Cependant il y a des gens qui ont une figure, & qui portent un nom, lesquels avalent ces chameaux-là, comme des petites mouches. N'y a-t-il pas des Auteurs modernes, qui ont employé tous leurs soins, & fait les derniers efforts, pour persuader que les vices & les crimes, ne sont pas moins utiles & convenables à la Société humaine, que les vertus, & que c'est assez que de separer du commerce les scelerats; comme si on appréhendoit pour soi-même, les supplices les plus flétrissans, & le plus cruels? A la vérité les coupables ne sont pas pour cela tout à fait hors de la sphère de compassion: mais les innocens qui en souffrent, & la Société qu'ils détruisent, n'en mérite-t-elle pas davantage? N'est-ce pas être pitoyable envers des malheureux criminels, de les délivrer le plutôt qu'il est possible des cuisans remords de leurs consciences cauterisées, & de l'affreuse situation d'une prison, d'une galère, & d'un gêne misérable? Que si vous supposez un criminel capable, de se mettre une fois au-dessus de tous les remords de la conscience, ne deviendrait-il pas aussitôt un monstre indigne de vivre?

Voilà

Voilà cependant où quelques Jurisconsultes modernes en sont venus : & malgré la dissimulation la plus fine, & l'adresse la plus recherchée, ils n'ont pas réussi à cacher tout à fait leurs sentimens dangereux, sur les Articles les plus importans du Droit, & de la justice. En suivant leurs principes, on en voit sapper tous les fondemens. S'ils n'en déduisent pas tout net la conséquence eux-mêmes, c'est pour ne pas choquer, & rebûter aussitôt leurs Lecteurs. Ce n'est que petit à petit qu'ils leur en veulent, & c'est là-dessus qu'ils agissent conséquemment. *Si quod tibi vis alteri feceris*; ils sentent bien ce qu'ils veulent eux-mêmes, point de gêne, & paroissent de n'en point faire aux autres. Voilà comme on abuse de l'Axiome fameux, & comme tout le monde en abusera, à moins qu'un autre principe, ne le règle, & ne le borne, en prescrivant par avance, ce que chaque un doit vouloir lui-même.

CHAPITRE XV.

On m'objectera que la Révélation n'est pas moins obscure, & sujette à des contradictions, que la Nature même, & l'humanité. On se retranche sur les mystères, sur les variantes, sur les hebraïsmes, sur les traductions & les interprètes. On prétend que dans les Livres saints, on trouve toujours le pour & le con-

contre: & qu'enfin leurs plus religieux observateurs n'en font pas pour cela, ni meilleurs hommes, ni meilleurs citoyens. Mr. Baile a poussé la témérité à l'excès sur cela, en parlant de David, & d'autres illustres champions de la vérité révélée. Ce bouillant critique s'est fabriqué lui-même un modèle de sa façon, pour y confronter tous les honnêtes gens, & les personnes les plus pieuses de la terre. Il n'est pas étonnant si elles ne lui ressemblent pas. L'honnêt-homme de Mr. Baile, est celui dont l'imagination est toujours souillée, par les objets les plus sales, & les moins charitables envers son prochain. Il se récrie à tort de ses ennemis, puisqu'il leur apprend lui-même à subçonner de mauvaise foi tout le monde: Et comme la Religion n'est pas son fort assurément; il ne sauroit se persuader que d'autres en puissent avoir plus qu'il n'en a lui-même. Son unique objet religieux, c'est qu'on lui laisse tout dire, & tout faire, sans reproche, & sans châtement; car il n'accorde pas le même droit à ses adversaires; & ce n'est pas en vain qu'il le leur conteste. Sur ce modèle-là, on auroit bien de la peine à former l'éloge de David, & de tout autre honnêt-homme. Mais ce n'est pas Mr. Baile tout seul qui cloche de ce côté-là.

Cependant un sçavant honnêt-homme qui va tout droit à la source des loix, qui en examine la force, & qui en pénètre le véritable esprit, conviendra qu'il n'y a rien qui l'arrête pour la décou-

découvrir dans la Révélation qui nous est connue. Rien n'est plus manifeste pour lui, que ce même esprit des loix, tout unique, & constamment uniforme qu'il est, doit lui-même produire des changemens considérables dans les loix particulières, qui paroissent se contredire dans la suite; car les circonstances où les hommes se trouvent, ne sauroient manquer de changer aussi. Le régime qui convient à une parfaite santé, ne convient plus dès qu'on tombe malade; & le remède qui vous guérit dans une maladie, vous tuë dans l'autre. On ne sauroit traiter de la même façon un homme à Batavia, comme à Stokolm. On vit sur la montagne d'une manière, qui ne convient pas dans la plaine, & sur les bords de la mer. Une jument a besoin d'un éguillon bien plus fort, qu'un cheval d'un cœur noble & généreux.

Un Esprit qui aime & chérit les hommes par tout où ils sont, & dans quelqu'état qu'ils se trouvent, ne sauroit se dispenser de proportionner ses loix, aux besoins & aux convenances qui leur sont propres, pour les rendre heureux par tout. Mais malgré toutes ces différences apparentes, on y découvre nécessairement une uniformité, & une constance invincible dans le fond, pour le bonheur de l'humanité également partagée à tous les individus. Bonheur qui ne sauroit arriver que par la sagesse, & par la vertu. On a beau y substituer l'étude Pyrronien ou systématique, & les grimaces du fanatisme, quel qu'il soit; ce n'est pas là la sagesse

gesse & la vertu, d'où découle le bonheur des hommes, unique objet de l'esprit des loix.

Un Etre suprême : Un Pere des hommes : Un dérangement physique communiqué par la génération à tous les descendans du premier unique couple : L'identité de la même Nature, & de la même famille dans tous les hommes sans exception : L'immediate disposition d'une Providence absolue, à qui on ne sauroit résister, mais qui aime à se laisser fléchir, & à remplir les souhaits sincères & utiles de ses créatures : Un Medecin, un Propitiateur, c'est à dire un Entremetteur tout-puissant, qui réunit la Divinité à l'humanité, pour les rapprocher autant qu'il est possible, fournissant les moyens nécessaires pour effectuer dans son tems la répristinatio proposée : ce sont des Articles où il n'y a point d'obscurité ni de contradiction naturelle. Point de pour & de contre ; point d'hebraïsmes ; point de variantes ; & point de traducteurs & d'interprètes qui ne soient pas d'accord. Il n'en faut pas davantage pour remonter à la source des loix, sans broncher, & sans crainte de s'égarer. C'est là où vous trouverez la base immobile & sacrée du véritable droit des Princes souverains, qui seroient bientôt ébranlés s'ils ne tenoient qu'à la force populaire, au chimérique point d'honneur de la Noblesse, & à la vertu republicaine. C'est de cette divine source, que peut émaner cette loi suprême qui règle l'Axiome, *Quod tibi vis alteri feceris*, sans quoi ce seroit un véritable poi-

poison pour l'humanité corrompue comme elle est. Appliquez cet Axiome à un homme malade & vous verrez d'abord les fatales conséquences qui en dérivent. Il est juste que je traite les autres, comme je voudrois en être traité, si le traitement que je prétends d'eux est juste & convenable. L'ignorance, la foiblesse, & les passions, qui enveloppent l'humanité, ne sauroient laisser chaque individu en liberté de décider là-dessus. Il n'y a que la Divinité toute seule au-dessus de cet horrible brouillard: ainsi il n'appartient qu'à elle, de juger en dernier ressort de tout cela: & de faire couler de son sein, l'agréable liqueur qui flatte, & qui nourrit les tendres fruits de son amour.

Je n'ignore pas qu'un grand nombre de sçavantissimes personnes se scandaliseront, de ce que je propose la Révélation comme l'unique source des loix. J'aurois bien voulu leur épargner ce petit chagrin: mais comme ils n'ont jamais rien montré de solide à cet effet, & qu'il a été toujours libre de les contredire; il m'a bien fallu en revenir là, & courrir le hazard de leur déplaire, pour ne pas dissimuler le vrai dont je suis pénétré. Je ne viens qu'après les plus grandes lumières d'excellens Auteurs, dont j'ai profité, & dont je profiterai toute ma vie: Aussi bien est-ce d'eux-mêmes que j'apprend cette route unique, puisque ils n'ont que trop fait connoître, que tout autre chemin étoit barré par des obstacles insurmontables. C'est en vain qu'on a voulu les dissi-

muler. On en est frappé aussitôt qu'on se présente pour pousser jusqu'au bout: & ceux-mêmes qui veulent bien s'aveugler de gayeté de cœur, pour ne les pas avouer, ont dû infailliblement en revenir la tête cassée.

Les objections ci-dessus mentionnées, ne m'arrêtent point: & j'ai lieu de les croire parfaitement confondues, par tout ce que j'ai ramassé dans mes précédens ouvrages italiens, d'après tout ce que les meilleurs auteurs ont publié sur cet important Article. J'ai donné, je l'avoue, la préférence à ceux qui ont le plus témoigné leur grand sçavoir, par des mœurs bien réglées, & par des services importans rendus à l'humanité. Hélas! Nous ne sommes que trop corrompus de nous-mêmes, sans que les interprètes des loix, nous aident par leurs doctrines, & par leurs exemples, à nous abîmer davantage. Conservons, autant qu'il dépend de nous, un frein raisonnable, pour nous brider, dans les sentimens les plus intimes de notre Ame: car sans cela, la société, les Princes, & les mœurs, ne tiennent qu'à des simples grimaces, qui font l'horreur & la ruine du Monde.

Je passe à la force des Loix.



LA



LA

FORCE DES LOIX.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Pour parvenir à connoître ce que c'est que la force des Loix; c'est à dire ce qui porte les hommes à les rechercher, à les aimer, & à les accomplir: ou bien ce qui les contraint à s'y soumettre, s'ils osoient y résister: & ce qui les reméneroit à ce devoir-là; il faut se rapeller toujours, ce que c'est que la loi, ainsi que nous l'avons marqué ci-dessus. Je vais à en donner une idée en abrégé.

Il y a une Loi naturelle, qui consiste dans la nécessité de l'être, & du bien-être de toute chose: de sorte que sans cela, elle ne pourroit subsister, ni parvenir à sa perfection convenable. C'est cette Loi commune à toute la Nature, qui place tous les êtres dans leur juste situation

tuation dans le Tout, pour se donner la main, & se reciproquer l'activité, & les secours indispensables, pour qu'il ne manque rien aux uns, & que les autres n'ayent pas plus de ce qu'il leur faut: de sorte que tout soit distribué par une proportion réglée, qui subsiste toujours, ou qui puisse se repristiner, si la foiblesse, ou la faute de la matière, ne répondoit pas exactement, à l'intention du Créateur suprême.

C'est la souveraine Intelligence, qui a tout produit, & qui agit incessamment dans la Nature, pour la conserver, la corriger, & la repristiner, qui est donc la source unique de cette Loi universelle, par le dessein, qu'elle s'est formé, & par l'objet qu'elle s'est proposé, en la produisant. À moins que de pénétrer dans ce premier dessein, & dans ce grand objet qui a précédé tous les siècles: tout ce qu'on en déduiroit, sur ce qui paroît aujourd'hui à nos sens, seroit fort sujet à caution. Je demande à tout homme raisonnable s'il ose se promettre de pénétrer si loin, sans que la même Intelligence suprême, s'en soit expliquée elle-même, par une immediate révélation? Que si cela n'étoit pas, à quoi aboutiroient tous nos efforts, pour s'assurer de la véritable source des Loix, de leur force, & de leur esprit, c'est à dire, de leur intention? Aussi-bien est-il manifeste, par le bel ouvrage de Mr. de *Mou.*, qu'on ne sauroit attraper aucune signification fixe au titre éblouissant de *l'Esprit des Loix.* Après l'avoir lu d'un bout à l'autre, & y avoir

avoir appris mille connoissances fort bonnes, & quelques réflexions fort sensées; vous n'êtes pas plus avancé, que tous ceux qui n'en ont jamais entendu parler, & qui ont vécu de tout tems avant cet illustre Auteur.

Il y a une loi aussi qui est particulière au genre humain, sans qu'elle oblige aucun de tous les autres animaux de l'air, de la terre, & de la mer. C'est une loi de famille & de société, dont tout ce qui n'est pas de l'espèce humaine, reste manifestement exclu, car il n'en est pas susceptible, & n'en seroit ni plus ni moins subsistant & parfait, en ne s'y soumettant pas. Ne vous arrêtez pas aux Castors, aux Abeilles de l'incomparable Mr. de Saumur; aux nids, aux tanières des animaux, à la fidélité poétique des tourterelles, aux amours des rossignols, aux enveloppes des petites chenilles, aussi bien qu'à cent autres mécanismes découverts par les Naturalistes les plus exacts, & les plus fidèles; car tout cela ne sauroit pas plus signifier de rapport avec l'humanité, que la métamorphose des vermisses en papillons.

Un sentiment conjugal, paternel, filial, fraternel, de seigneur, & de sujet, n'a rien de commun avec les bêtes: tout autant que la compréhension des commodités de la vie, des avantages de la société, des précautions nécessaires contre les injures de l'air, de l'eau, du feu, des insectes, des bêtes, & des hommes mêmes, n'ont jamais paru, que parmi le genre humain, & ne sauroient convenir qu'à lui.

F 3 point

point d'arts parmi les animaux: car si les arts qu'on leur attribue, étoient en quelque manière réelles, elles ne ressembleroient aucunement aux nôtres, & paroîtroient incomparablement plus parfaites, tout comme l'action de nos machines. La seule Mécanique décide en faveur des hommes, sans parler des Mathématiques, de la Politique, & de la Morale.

A la vérité cette Loi particulière à l'humanité, découle nécessairement de la Loi générale & universelle de la Nature, & n'en est qu'une suite, car les hommes en sont bien aussi une partie, & même la principale, ainsi qu'on le démontre aisément: à moins qu'on ne leur refuse toute sorte d'entendement, ou bien qu'on ne le partage également à tous les êtres qui composent la nature: ce qui est insoutenable. C'est ainsi que dans le corps humain il y a une Loi générale, qui le gouverne tout ensemble; & qu'il dérive de cette même Loi, une Loi particulière qui gouverne la tête, & qui ne convient pas à tous les autres membres qui en dépendent. La loi de l'œil, n'a presque rien de commun avec la loi de l'ouïe, de l'odorat, & du goût. Il en est de même dans la Nature universelle.



CHAPITRE II.

Quoique la génération soit commune aux animaux de toute espèce, les sentimens ci-dessus marqués du mariage, des peres, des enfans, des parens, des alliés, & d'autres qui en dérivent parmi les hommes, ne paroissent en aucune manière parmi les bêtes. S'il y en a quelques traces; elles ne sont que fort rares, & passagères; & peut-être sont-elles uniquement interprêtées ainsi, par le rapport qu'elles ont avec les effets, que ces sentimens-là produisent parmi nous. On se fieroit mal à propos, à l'extérieur d'une petite machine, qui représenteroit un carosse qui court au grand trot, avec ses chevaux, pour s'imaginer, qu'il seroit tiré véritablement par des petits animaux. C'est une image mouvante, qui nous trompe, & qui par son ressort interne, induit nos sens dans une équivoque manifeste. On se môqueroit de tout homme qui raisonneroit sur cette représentation, pour en déduire l'animalité de ces petites poupées.

En effet le mâle parmi les bêtes, se joint à la femelle, & la fait concevoir, mais sans aucun objet de postérité, ni de se rendre heureux, & plus commodes pendant leur vie. La différence du sexe ne paroît pas même bien marquée dans toutes les espèces, & si l'on s'en raporte aux Naturalistes, il y a grand nombre

d'hermaphrodites parmi les bêtes, & principalement parmi les poissons, & les insectes: du moins une pluralité infinie de femelles, en comparaison des mâles. Du moment que leurs petits sont parvenus à une certaine suffisance, ils ne se reconnoissent plus. Les peres & meres chassent à grands coups leurs enfans de leurs nids, & de leurs tanières: & ceux-ci bien loin d'avoir aucun respect, aucun attachement, & aucune reconnoissance, pour ceux qui les ont mis au monde, & nouris jusques-là; sont toujours prêts à se battre cont'eux, pour la moindre nourriture, tout autant que contre leurs freres, qu'ils craignent moins encore.

L'instinct qu'on remarque à plusieurs espèces, pour nourrir d'abord leurs petits, n'est pas encore assez clair, pour assurer que ce ne soit pas quelque chose d'analogue à la communication du suc nourricier dans les plantes. Que les produits soyent attachés intérieurement, ou détachés comme les œufs, c'est à peu près comme les fruits des arbres. Dès qu'ils sont meurs, ils se détachent, & ils tombent d'eux-mêmes. Tout cela est si mécanique parmi les bêtes, qu'il n'y a pas d'exemple, qu'un animal prenne soin d'en nourrir un autre de sa même espèce, qui auroit eu le malheur de gâter les organes nécessaires, pour se procurer la nourriture. Il ne sauroit se donner la peine de le traiter pour le guérir: & le laisse mourir sans secours, sans larmes, & sans funeraïlles. Il faut donc avouer, que l'instinct de nourrir ses petits

parmi

parmi les bêtes, ne dépend d'aucun principe de raisonnement intérieur.

Je n'ignore pas qu'il y a des Auteurs mêmes, qui rêvent mal à propos, pour insinuer, que tous les sentimens de mariage, de paternité, d'amitié, & enfin de société, ne sont que des effets & des suites de l'éducation, sans quoi les hommes ne seroient pas plus sociables, que les bêtes; & prétendent en donner des preuves par quelques sauvages, dont ils font des rapports imaginaires. C'est tout comme si ils tiroient une semblable conséquence de quelque fol, qui passeroit les nuits à la belle étoile, enfoncé dans les bois; & qui ayant trouvé sa compagne, auroit communiqué sa folie à toute sa postérité, comme cela n'arrive que trop. Ce n'est pas de quelques particuliers qu'il faut déduire ce qui appartient à toute l'espèce. On se tromperoit fort d'attribuer aux chiens, aux singes, & aux éléphans mêmes, ce qu'on voit faire à quelqu'uns d'eux, qui sont dressés à certains jeux, & à rendre des services aux hommes. C'est sur le général qu'il faut raisonner, & c'est là-dessus, que le tort de ces Auteurs éclate aussitôt. Sur cette planche générale, on y découvre d'abord la foiblesse de leurs principes, & la malice des raisonnemens dont ils font usage.

Si l'éducation qui porte les hommes à la société, à la tendresse d'un véritable amour envers sa femme, ses enfans, ses parens, & ses amis, est la même par tout; elle y est donc déterminée & produite par la Nature, qui est la même

en tous. Que si cela n'est pas, & que malgré la différence totale de l'éducation, les mêmes sentimens éclatent par tout où l'humanité se répand: il faut donc de toute nécessité, que la Nature même influe, & protège les mêmes sentimens dans tous les hommes, dont les organes ne sont point sujets à quelque dérangement. Choisissez lequel des deux vous voudrez, il n'en sera pas moins démontré & véritable, que le penchant naturel de l'humanité vous porte à la société, à la tendresse, à la compassion, & à tout ce qui en dépend.

✧ Quand même on trouveroit quelque exception parmi les individus innombrables qui ont composé, & composent le genre humain: tout le reste des hommes, se joindroient ensemble pour désapprouver tout sentiment contraire; pour le déclarer inhumain; pour le corriger s'il étoit possible; & si cela ne se peut pas, pour en punir les auteurs; & les séparer tout à fait de la Société. Oseroit-on démentir un fait si constant, parmi le genre humain?

S'il y a donc une Loi générale pour la Nature; il y en a une spéciale aussi pour le genre humain; & c'est cette dernière qui fait le Droit des Gens, & qui indépendamment de toute préalable convention, lie & oblige toutes les Nations, & tous les peuples, à se réciproquer les mêmes avantages, & les mêmes honneurs, comme entre les freres d'une même famille. C'est en conséquence de ce droit général & souverain, que toutes les Sociétés sont autorisées de se join-

dre

être ensemble, pour forcer les rebelles, & les punir par la guerre, l'esclavage, & la désolation, qui en dépendent, toutes les fois qu'ils oseroient fouler aux pieds ces droits sacrés de l'humanité.

CHAPITRE III.

Ces deux Loix originelles & supérieures, ont dû de tout tems faire émaner de leur sein des Loix particulières, plus ou moins étendues, & durables, selon que la Nature, & l'humanité l'exigeoient: car l'une & l'autre est sujette à des changemens considérables, par la foiblesse, & la faute de la matière. Le sombre de l'Atmosphère qui s'exhaloit de leur fond corrompu, auroit enfin éclipsé les deux loix dont nous parlons, si l'Auteur & le Protecteur de la Nature, qui n'est pas moins le Pere & le Gardien des hommes, n'eut pris soin de tirer ces deux Loix Architectoniques, des nuages qui les enveloppoient & les cachoit aux yeux des mortels. Voilà l'occasion & la nécessité de la loi divinement révélée, & la source unique & principale de toutes les loix humaines, qui ne sauroient reconnoître d'autre fondement, que la Loi de Nature, & d'humanité, proportionnées au tems, au lieu, à la foiblesse, aux coûtumes & aux convenances des hommes.

Dans

Dans la première partie de cet ouvrage, j'espère d'avoir assez fait connoître les contradictions, & les obscurités dont les hommes ont enveloppé la source des Loix : & comme ils se sont caché à eux-mêmes les vérités les plus essentielles, malgré les efforts de la Nature & de l'humanité, pour en préserver dans leur sein intime, le fond, & la substance. Je me flatte même d'avoir prouvé, qu'il ne sauroit être permis à qui que ce soit, de se fier à son propre discernement, ni à celui des autres particuliers, pour pénétrer, & développer les Loix de la Nature & de l'humanité, & les tirer du brouillard qui les environne, en conséquence de la corruption humaine. Ainsi à moins que la Divinité suprême n'intervienne elle-même par ses soins paternels, à nous éclairer & fortifier dans ce pénible travail, nous ne saurions venir à bout de rien. Toutes nos peines pour cela seroient inutiles, & probablement pernicieuses, ainsi que cela paroît par le grand nombre d'ouvrages publiés depuis une trentaine d'années, sur la Nature & l'humanité, par les prétendus Franc-raisonneurs.

Enfin je ne doute pas qu'en considérant la multiplicité, & la variété des Loix humaines, dont nous nous trouvons comme hérissés de toutes parts ; on sera contraint d'avouer, 1) Que l'homme est bien malade, puisqu'il lui faut tant de différentes medecines, & des régimes si extraordinaires pour se conserver. 2) Que tout cela ne produit point l'effet proposé, puisqu'il

qu'il en faut toujours de nouvelles, pour repa-
rer le défaut des autres qui ont précédés) Que nous ne nous promettons pas mieux, de toutes celles que nous pourrions inventer : & 4) qu'en les abolissant tout à fait, le Monde tomberoit d'abord dans un chaos le plus déplorable & fatal, qu'on puisse imaginer, & se perdroit sans ressource en moins d'une seule génération.

Voilà ce que tous les plus sages Législateurs, & les Jurisconsultes les plus éclairés, ont avoué de concert, dans leur doctes ouvrages, & ce qu'on ne sauroit leur contester, sans tomber en démence. D'où vient cela ? Cependant on ne sauroit nier, que toutes les Loix humaines, sont, du moins pour la plûpart, une émanation de la Loi de Nature & d'humanité : mais si confuse & incertaine, que bien souvent on a pris la corruption pour la Nature, & la prévention pour l'humanité. C'est delà qu'il n'est pas rare de trouver des loix parmi les peuples, qui favorisent les vices, & qui justifient les crimes; de sorte que le mal augmente à l'infini à moins que le dommage extrême qui en revient, ne reveille les hommes, & les porte à secouer ce joug tyrannique & cruel, pour se soumettre à un autre, qui quelquefois ne vaut pas la peine du troc.

Mais quand même l'émanation seroit bonne, & le fond d'où la Loi humaine est tirée, seroit la pureté même de la Nature, on ne sauroit s'en

s'en promettre beaucoup; car en passant par des mains aussi corrompues, que celles des mortels, elle ne sauroit manquer de contracter des taches, & des impuretés dans l'exécution. C'est pourquoi on ne sauroit se passer de tems en tems de la corriger, de la purifier, & de lui donner un nouveau degré d'activité & de force, pour qu'elle produisît son effect. C'est delà, que la Loi même révélée a été sujette à des reformes, & a dû se refondre quelquefois, pour se proportionner à la foiblesse, & aux infirmités humaines; tout comme la nourriture la plus parfaite, & le vêtement le plus précieux, a besoin de reforme, & de purification, à cause des souillures, que la digestion interne, & les exhalations externes lui communiquent indispensablement. Voilà d'où proviennent uniquement les obscurités, & les difficultés d'interprétation, qu'on obiecte à la Parole divine. C'est que des hommes y ont mêlé leurs préventions & leurs foibleses. Respectez-la comme il faut: & la voilà d'abord aussi claire, vive, coulante, forte, & salutaire, qu'on la pourroit souhaiter: mais tandis que vous la barbouillez d'exhalations bourbeuses, c'est en vain que vous y recherchez cette pureté parfaite, qui répond à la source sacrée d'où elle émane.



CHAPITRE IV.

Ce n'est pas tout. C'est la force qui manque aux Loix, & c'est par leur foiblesse, qu'elles ne sauroient subsister à la longue, & produire inmanquablement leur effet. Je ne parle ici que de la Loi entant qu'humaine, puisque toute Loi quelle qu'elle soit, devient humaine aussitôt, qu'il appartient aux hommes à la comprendre, à l'embrasser, & à l'exécuter. La loi peut être robuste, & forte en elle-même, au suprême degré, & s'affoiblir aussitôt qu'elle tombe entre nos mains, tout comme Samson entre les genoux de Dalila, & l'acier le plus dur dans la fournaise.

Mais ne vous imaginez pas, que je veuille parler de la force extérieure, des supplices, de l'infamie, & de la mort. Ah! Non. Tout cela n'est que le plus foible des loix, ainsi qu'on le verra dans la suite. Toute force qui est entre les mains des hommes, participe à leur foiblesse & à leur lassitude. Plus la menace est rigoureuse, moins elle obtient son effet. Chez les peuples les plus barbares, où on a moins d'égards pour l'humanité, les hommes parviennent à l'excès de s'y accoutumer peu à peu, & de s'appriivoiser avec les peines les plus ignominieuses, & les plus rudes. On va jusqu'à les braver. La mort n'est que trop souvent un bien pour des scelerats désespérés;

&

& en Angleterre pour des personnes tant soit peu lassés de vivre. Au contraire les peuples civilisés & polis, ne sauroient que faire un usage fort rare des tourmens, & des supplices les plus cruels, car on n'y reconnoît gueres de proportion avec le crime; ainsi on se flatte aisément d'échapper, & on n'échappe que trop à la peine.

Bien des Legislatateurs se trompent fort en supposant tous les hommes parfaitement égaux. Point du tout. Un barbare est barbare dans ses plaisirs & dans ses tourmens, car il est barbare. Un homme poli & cultivé est poli & cultivé dans ses plaisirs & dans ses chagrins, à proportion de sa politesse, & de sa culture. Il faut raisonner des hommes tels qu'ils sont, & non pas tels qu'ils devroient être, ou tels qu'on les voudroit; à moins que par une longue éducation on ne soit parvenu, comme un Minos & un Licurgue, à donner à son peuple des sentimens proportionnés au grand objet du Legislatateur. C'est ainsi que toute la force extérieure, devient foiblesse à l'égard de la loi, aussitôt que l'intérieur des hommes n'est pas préparé pour l'effet, qu'on se propose.

A la vérité la mort & les tourmens effrayent tout homme d'abord: mais n'y fixez pas longtems; car leur aspect hideux & horrible, s'évanouit peu à peu, & on en vient jusqu'à les embrasser, & à les souhaiter, aussitôt que l'homme se fait à l'honneur, à la gloire, à l'amour de la Patrie, à une forte tendresse pour sa

sa femme, pour ses enfans, & quelquefois pour son ami; sans compter ce qui regarde la Religion, & la défense de sa propre vie. Ah! qu'il y auroit de belles réflexions à faire sur tous ces Articles-là: et demander après à Mr. de *Mou*, si c'est uniquement les espérances éternelles de la Religion, qui font échapper les hommes au *Legislateur*? Je ne sai s'il oseroit nier que l'amour de la Patrie, chez le Grecs & les Romains; qu'une Maitresse tendrement aimée par toute la Terre; que le point d'honneur des François à la guerre, & l'entêtement tout seul en Angleterre, n'en feroit pas de même? Pourquoi n'a-t-il parlé que de la Religion toute seule?

Je ne saurois m'empêcher non plus de remarquer, que les maux les plus aigus, ne durent guères, & que leur fin qu'on envisage fort proche, diminue beaucoup de leur tourment: de sorte que la mort même n'est que trop souvent considérée comme un bien, par les hommes qui languissent dans les douleurs, & plus encore par ceux, qui sont surpris tout d'un coup, par une terreur violente. Ils se jettent pour lors d'eux-mêmes, entre les bras de la mort, comme dans un asile: & le seul aspect d'une ignominie publique entraîne les hommes jusques-là, & les femmes aussi; du moins chez les Insulaires du Ceilan, puisqu'elles n'hésitoient pas de se jeter toutes vives entre les flammes du boucher de leurs maris défuncts.

Je n'ai garde de toucher à présent à la trompeuse espérance de la plupart des coupables, d'éviter le châtement, & d'échapper à la peine que la Loi impose: car cela est si généralement connu, que tout le monde avoue, que trois quarts des criminels de toute la Terre, ne sont devenus scelerats, que par cette illusion. Ce n'est pas qu'il n'y ait une infinité de cas, où les coupables ont si bien pris leurs mesures, qu'ils ont effectivement frustré les poursuites de la justice, & échappé au supplice. Sans cela tant de monde n'en seroit pas la dupe. Mais ces malheureux devenus téméraires par leurs premières réussites, sont retombés après avec si peu de circonspection dans leurs crimes que la plupart n'a pas manqué de se faire attraper, & de porter enfin la juste punition de leurs forfaits.

Il ne faut pas s'imaginer, que cela dépende d'une espèce de relâchement dans les magistrats: car c'est toujours une question, si la fréquence des supplices publics soit plus avantageuse que leur rareté. Ce qui est parfaitement décidé par une suite constante d'événemens rapportés par l'histoire; que toutes les fois qu'un Prince souverain a voulu se roidir, & se rendre inflexible, contre les crimes, donnant tout l'effort imaginable aux forces dont il peut disposer; c'est alors que sa propre foiblesse a paru, par la résistance des peuples, allarmés, soulevés, & poussés jusqu'aux dernières extrémités. Il fallut toujours en venir à reformer le gouvernement, & à radoucir les loix. Le meilleur
sujet

sujet d'un Prince ressent parfaitement sa propre foiblesse, & craint toujours de tomber dans quelque faute. D'abord qu'il voit une rigoureuse vengeance qui veille sur le moindre crime, il prend part aussitôt avec les coupables, quoiqu'il soit innocent, & qu'il déteste le crime; & pour lors la foiblesse du gouvernement éclate.

Ainsi la force des Loix ne sauroit consister uniquement dans les peines que l'on menace, & qu'on inflige aux criminels. On y échappe souvent. On les brave quelquefois; & on ne s'y arrête jamais, à moins qu'on ne les craigne sincèrement, sans imaginer des sauve-gardes, pour s'en mettre à couvert. Pour craindre, il faut aimer le bien qu'on menace de nous enlever par la punition: & pour aimer, il faut que l'objet de notre amour soit bien connu, & nous persuade du parfait bonheur que nous aurons à le posséder, & à le conserver. Un homme qui traîne une vie misérable, dans un pauvre & méchant Bourg, où il a peu ou point de parens, & où il n'est guères à son aise; ne s'embarassera guères du bannissement, qu'on lui menace. Un autre qui a franchi les bornes de l'honneur & de la honte, par des mœurs tout à fait dérèglées, ne s'inquiète point du pilori. Ce n'est pas rare pour des misérables, de se vendre forçats sur les Galères.

CHAPITRE V.

Mais ce qui rend plus foibles encore toutes les Loix humaines, c'est la branche des recompenses, que tous les Legislatateurs ont presque oublié; ou bien qu'il ne leur fut pas permis de toucher, faute de moyens. Ce n'est que le seul admirable Moyse qui la fait marcher du pair avec les peines, & ce n'est peut-être qu'à lui qu'il étoit permis de le faire; vû la Toute-puissance divine, qui garantissoit les promesses & les menaces, qu'elle faisoit elle-même, par sa bouche.

Tous les autres Legislatateurs ont cloché de ce côté-là & paroissent regarder les hommes comme des créatures, à qui la plus grande grace qu'on leur peut faire, c'est de ne les pas tourmenter, & de ne pas leur ôter la vie. Y a-t-il rien de plus choquant, pour le genre humain? De leur côté les Legislatateurs vous diront, qu'ils n'en pouvoient faire autrement, ayant supposé toujours mille personnes de bien, contre un méchant. Comment donc récompenser les mille? Ajoutez, que les personnes de bien, ne sont que ce qu'elles doivent être, pour porter avec elles leur récompense, en jouissant des biens de la société, qui ne sauroient manquer, aussitôt qu'un chacun fait son devoir, & que les méchans sont séparés & punis.

Cela

Cela est bientôt dit: mais 1) il n'y a pas peut-être un seul entre mille, qui fasse exactement son devoir dans la société, & le moindre défaut porte des conséquences très pernicieuses, qui vont quelquefois à l'infini. Ce sont les petits défauts, qui sapent les bases de la société; & non pas les grands, qui sont bientôt connus, & corrigés. 2) Ce n'est pas tout qu'on ne fasse aucun mal aux autres: c'est qu'il leur faut rendre autant de bien qu'ils nous en font; & même prévenir par nos bienfaits, les plus languissans & tardifs à nous en faire: ainsi que cela est démontré par les Loix du mécanisme. 3) Point de peuple au monde se croit heureux, pour avoir seulement ce qui suffit pour soutenir sa vie & sa famille, ce qui n'arrive presque jamais parmi le menû peuple, qui fait toujours le plus grand nombre dans toutes les Nations.

Le sentiment général de l'humanité est bien expliqué dans ces paroles: *Beatus populus qui seit jubilationem.* C'est la joie, qui provient des plaisirs, & des divertissemens, qui fait qu'un peuple se croit heureux, & qu'il n'hésite point à tout sacrifier, pour soutenir la forme du Gouvernement, qui le rend heureux, & lui accorde des spectacles & des divertissemens fréquens. Cela le revanche d'une infinité de peines, & de fatigues, qu'il lui faut pour gagner de quoi vivre. L'homme est tellement fait pour le plaisir, qu'à son premier abord, il oublie presque aussitôt tous les chagrins qui le précédent: d'autant plus qu'il ne sauroit arriver de spectacle & di-

vertiffement public, fans répandre beaucoup d'argent parmi le peuple, & fournir des moyens importans pour se procurer de quoi vivre, & produire une abondance presque générale. Tout homme aime mieux souffrir, & se divertir, que ne se divertir jamais, fans jamais souffrir. La privation de toute sorte de foulagement, est un martire continuel.

Toutes les Nations les plus civilisées & polies, ont bien compris cela; & les Grecs & les Romains en avoient assez appris des Orientaux, qu'il falloit aux peuples, des fêtes, des spectacles, & des divertiffemens publics, de tems en tems. Les Barbares mêmes en ont à leur manière, & je ne connois point de peuple en société, qui n'ait des tems marqués d'assemblées publiques, pour fêter leurs Dieux, leurs victoires, leurs mariages, & leurs funeraillles. Si l'on peut se fier aux rapports des voyageurs, il en a dans l'Orient le plus réculé, d'assez lubriques, pour divertir tout le peuple, deux ou trois fois par an. C'est pousser la chose fort loin, & le grand admirateur des Orientaux seroit bien embarrassé de les excuser sur cela. Le grand Moyse a très sagement joint la Religion à la Politique dans tout cela: aussi-bien ces deux règles principales de l'humanité, doivent-elles marcher d'accord en tout; autrement la politique ne sauroit se soutenir longtems.

Les Loix militaires prouvent bien, qu'il faut joindre les recompenses aux peines, pour contenir les soldats dans l'obéissance. En effet elles

elles sont les plus respectées, quoique le nombre dans une Armée, soit en proportion, avec les peuples d'un gouvernement politique. Aussitôt que des soldats n'auront plus que des supplices à craindre, & point de récompense à espérer, l'armée désertera bientôt, & la crainte ne fera que des lâches, & soufflera jusqu'à la moindre étincelle de générosité & d'héroïsme. Sans contredit les Loix militaires sont les plus en vigueur, parce qu'elles joignent la récompense à la peine. Cependant elles ne sont pas aussi fortes qu'il le faudroit, pour s'en promettre un effet infallible & général. Elles valent mieux que les autres, mais ne valent pas autant qu'il leur faut. D'où vient cela? C'est que tous les Soldats ne sont pas également persuadés des maux qu'on leur menace, & des biens qu'on leur promet. Cette persuasion intérieure est la grande clef du jeu.

Les Républiques qui ont le plus réussi parmi les hommes, sont celles qui ont fixé des récompenses d'honneur pour leurs concitoyens, qui auroient éclaté non seulement par les armes, mais par les lettres encore, par l'éloquence, & par des exemples mêmes de toute sorte de vertus. Or ces récompenses n'auroient pû flatter que des personnes qui goûtoient l'honneur, & qui adoroient l'idole de la liberté politique; après que les peuples avoient été dressés à cela, par une éducation constante; & confirmée par les fêtes & les spectacles publics. En effet les récompenses aussi-bien que les pei-

nes, n'ont de force mouvante parmi les hommes, qu'autant que ceux-ci en sont persuadés intérieurement; & qu'ils s'attachent aux biens qu'on leur propose, & dont ils appréhendent la perte si fort, que la vie même leur devient à charge aussitôt qu'ils désespèrent de les posséder. Enfin cette persuasion est toujours la clef du jeu, ainsi qu'on l'apprend admirablement bien par la Medecine.

Vous ne voyez guères d'hommes approcher de sang froid à la bouche, un poison mortel; car la persuasion est générale, qu'on se donne infailliblement une mort douloureuse, & qu'on n'a aucun plaisir à goûter. Au contraire il n'est pas rare qu'on mange des champignons, & qu'on s'attache à des filles perdues, entraîné par le goût & le plaisir qu'on se propose; car on se flatte de n'avoir aucun mal à craindre, ou bien qu'on aura toujours le tems d'y apporter des remedes. Mais aussitôt que nous sommes persuadés sincèrement, qu'il n'y a pas grand plaisir à goûter, & que le risque est inévitable de se perdre; personne ne hazarde plus; & si quelqu'un osoit le faire, tout le monde le condamne, & n'a pas même compassion de lui. On prétend que tout homme qui n'est pas tombé en délire, s'en doit rapporter aussi à la persuasion générale dans les affaires de conséquence.

Ce n'est pas tout encore. La Medecine nous apprend que *l'Aprensione fà il caso*, comme porte le proverbe italien. Toutes les fois que

que l'imagination forte réalise quelque objet qui ne subsiste pas; il en dérive phisiquement le même effet, comme si l'objet étoit réel hors de nous: On a vû quelquefois des Domquistotes faire des actions aussi brillantes, que les héros de l'antiquité, pour leur patrie, & pour la gloire. La force de l'imagination ôte quelques fois la réalité aux objets, & quelques fois réalise des chimères. C'est donc la persuasion interne qui est le ressort principal des actions humaines, & des passions qui nous entraînent: & c'est que tout sage Legislatteur doit tacher de produire, pour donner quelque force à ses Loix.

CHAPITRE VI.

A moins que les hommes ne soient bien persuadés, qu'ils ne pourront jouir des biens qu'ils se proposent, & éviter les maux qu'ils appréhendent le plus, que par le seul accomplissement des Loix: toute Loi est foible & languissante & ne promet généralement aucun effet. Il suffit pour l'énerver, qu'on puisse se flatter de jouir des plaisirs, & d'éviter les douleurs, sans l'accomplir, ce qui n'arrive que trop parmi les hommes.

Mais ce n'est pas tout, qu'on soit persuadé, que l'un est un Bien, & l'autre un Mal, pour courir au premier, & fuir le second: il faut



se persuader que le bien est d'une nécessité absolue, & le mal d'une sensibilité insupportable. Tout le monde n'est pas généralement d'accord sur le Bien est le Mal, faute de réflexion: mais aussitôt qu'on porte les hommes à y réfléchir meûrement, ils ne sauroient s'empêcher de tomber d'accord au moins en gros; car la sensation délicieuse est presque générale, & la douloureuse l'est encor plus. On convient aisément qu'il faut préférer le durable au passager, le solide au creux, & le réel à l'imaginaire. Cependant comme en détail il y a des plaisirs incompatibles entr'eux, & qu'il faut choisir: il n'arrive que trop que le choix libre se fait différemment par les hommes, selon les dispositions différentes dans lesquelles ils se trouvent. Quant aux maux, & aux douleurs, on les rejette absolument toutes, par une repugnance naturelle: mais il arrive souvent que la prévention, l'ignorance, & la science même produisent par un effet assez naturel, qu'on préfère un mal, & une douleur, qui nous préserve d'une plus grande; ou bien qui semble nous conduire à quelque bien cheri, qu'on achète volontiers, par supporter un chagrin qu'on se persuade inévitable, pour l'obtenir.

Enfin à force de jouir du plaisir, & à force de souffrir la douleur, la sensation n'est plus si vive, ni de l'un ni de l'autre. Leur pointe s'émouffe, & peu à peu on s'accoutume à se passer du premier, & à tolérer le second: ainsi qu'il est démontré par l'habitude du travail, & de

de l'étude, dont enfin on se fait un plaisir, après s'en avoir fait quelque tems un devoir. C'est bien par là qu'une loi qui vous préserveroit d'une telle douleur, ou qui vous procureroit un tel plaisir, deviendroît avec le tems froide, & bientôt après tout à fait inutile. Peut-être même odieuse, ainsi qu'une infinité d'exemples le prouvent manifestement. Une loi qui procureroit à un enfant le plaisir de se rassasier de fruits, & qui le mettroit à couvert de la nécessité d'apprendre à lire, à écrire, à étudier &c. auroit une force & une influence infinie pour lui, pendant son enfance: Mais tout aussitôt, qu'il ne goûte plus tant les fruits, & qu'il commence à goûter l'honneur de paroître parmi les honnêtes gens; la première loi n'auroit plus aucune force pour lui: & peut-être même l'abomineroit-il. Ce n'est pas la Loi qui change: c'est l'homme qui a changé, & le plaisir, & la douleur, ont changé avec lui.

Or je défie tout homme de se persuader qu'il ne mourra point: ou bien que les plaisirs & les chagrins de cette vie mortelle, ne changeront pas: de sorte qu'il puisse compter sur la jouissance continuelle des uns, & désespérer la délivrance des autres. Plus on y fait de réflexion, plus on en est convaincu: mais sans même beaucoup réfléchir, tout homme en général se défie de la constance des biens, & des maux présents; & prévoit mille cas possibles & probables d'un soudain changement. C'est donc là une autre source encore de foiblesse pour les Loix humaines.

maines. Vous auriez bien de la peine à parer le coup terrible, que cela leur porte; & je doute fort que tandis que les peuples n'auront d'autre idée de Bien & de Mal, que pour leur vie mortelle, on trouve des Loix assez fortes pour les régler, & les contenir dans les justes bornes de leur devoir. Vous leur persuaderiez encore moins, que les plaisirs qu'ils se proposent, & les douleurs qu'ils fuient, dépendent de l'observation des Loix. Mille réflexions, & cent mille exemples apprennent à tout moment, qu'on attrape le plaisir, & qu'on évite le chagrin, indépendamment des Loix, & quelquefois même en y contrevenant. Le Monde ne manque pas d'un certain goût dépravé qui trouve du plaisir à rompre en visière avec la loi même, & qui regarde comme un gêne insupportable, le droit salutaire, qu'elle prend sur les hommes.

Vous imaginerez-vous après cela, que la Loi soit bien forte entre les mains des hommes, qui n'auroient de connoissance, & de goût que pour les biens périssables, & changeans de cette vie mortelle? Si les prétendus Esprits forts faisoient quelque cas de la conscience, & de la sincérité, je m'en rapporterois volontiers à leur témoignage tout seul, pour décider là-dessus: car toute loi n'est pour eux, qu'un être de raison, un rien étonnant, ou plutôt un fantôme hideux. Mr. de M^{ou}, qui veut bien paroître avec sa Religion, s'en est laissé imposer par des doctrines semblables, en plus d'un endroit de son *Esprit des Loix*; & particulièrement au Chapitre II, de

de son XXVI^{me} livre, où il dit tout naïvement: *Il y a des Etats où les loix ne sont rien, ou ne sont qu'une volonté capricieuse & transitoire du Souverain.* Je dois bien inférer de cela, qu'il y doit avoir des Etats aussi, où les loix sont quelque chose de réel; mais je ne demande que ce simple aveu sincère pour le présent: car je sai bien que les loix ne sont rien, que pour les hommes d'un tel Etat. Ah! que les Souverains de cet Etat-là sont bien peu de chose, puisque les loix qui les établissent, & qui les garantissent, sont réputées pour un rien par leurs peuples.

CHAPITRE VII.

Tous les Legislaturs ont bien pensé différemment sur cet Article capital. Ils se sont bien gardés d'ignorer que la force est toujours relative au sujet, & à l'objet même: & qu'un être réel & puissant, peut devenir très foible en comparaison d'une résistance égale. C'est pourquoi ils ont tous compris, que pour faire prévaloir leurs Loix, il falloit commencer par établir parmi leurs peuples, la persuasion invincible d'une récompense, & d'une peine éternelle, qui ne seroit plus sujette à changement. C'est ainsi qu'un prudent Medecin bien persuadé qu'un tel régime de vivre est indispensable pour conserver la vie, & répristiner la santé

au

au malade ; ne fauroit le lui faire entreprendre, & goûter, fans lui remettre devant les yeux, le danger qu'il court, & les plaisirs qui accompagneront, & suivront sa guérison parfaite. Or tout cela est très réel, de quelque manière qu'on le prenne, & quelque tour qu'on lui donne.

Les Novateurs modernes se sont sottement moqués de Minos, de Licurgue, de Numa, & d'autres qui, pour donner du poids & de la force à leurs Loix, les ont publiées comme émanées de la Divinité. Ces hommes illustres connoissoient bien mieux, que nos sçavans le genre humain, la force des Loix, & le droit divin, qui est unique sur les hommes. Je suis honteux de le dire ; Mahomet les plus sot des mortels, a raisonné mille fois mieux que certains pedans incrédules. A la vérité ils se récrient contre l'imposture, qu'ils seroient fort embarrassés de prouver ; car que savent-ils, si une Intelligence ou un ancien Demon n'a point guidé ces Législateurs de l'antiquité ; ou bien quelque solitaire philosophe qui s'attribuoit comme Socrate la familiarité de quelque Génie. Est-ce que le monde doit croire certains sçavans sur leur parole toute seule, qu'il ne fauroit y avoir des Demons, & des Intelligences incorporelles ? Leur garantie arbitraire n'accommodé ordinairement que ceux qui leur ressemblent. Le gros du genre humain demande des preuves, & non pas des doctrines qui tendent uniquement à la dissolution de toute sorte de liens

capa.

capables de nous contenir dans les justes bornes de la société.

Mais ce qui sans contredit est très positif, c'est que le témoignage de Minos, de Licurgue, de Numa, & de tout autre Legislateur d'origine, & de Mahomet même, prouve qu'il faut que la Divinité intervienne pour obliger les hommes: & qu'à moins du respect religieux, qu'on lui doit naturellement, par la grande idée de sa Toute-puissance, & de sa bonté infinie, qui va au delà même des bornes de cette vie mortelle, on ne sauroit donner quelque force, & consistance aux Loix, qu'il est nécessaire de faire observer aux hommes, pour les rendre heureux autant qu'il est possible. Une fois que cette persuasion a jetté des fortes racines parmi les peuples, que la Nature invite d'embrasser; il ne reste plus qu'à démontrer la correspondance nécessaire de la conduite humaine, avec la Divinité; soit à l'égard de sa Nature suprême, soit à l'égard de l'objet qu'il s'est proposé en créant l'Univers, & l'homme qui sans contredit y joue le premier rôle. Aussitôt que cette chaîne est bien liée, on peut défier qui que ce soit de la rompre.

Mais il faut bien prendre garde, de ne se pas méprendre, en raisonnant des Loix par rapport aux hommes, & bien distinguer toujours la volonté intérieure, de l'exécution extérieure. Je m'attendois d'apprendre de nos Jurisconsultes fameux, quelque importante réflexion là-dessus? mais peut-être m'est-elle échappée

pée, ou bien je ne saurois m'en résouvenir. On ne se propose généralement que l'exécution de la Loi, sans se mettre en peine si elle sera comprise, approuvée, & si on la voudra sincèrement. Cependant toute exécution sans cela n'est que passagère & infidèle ; & comme elle ne dépend pas moins de la volonté intérieure, que des moyens extérieurs : ceux-ci ne dépendent pas toujours ni des hommes, ni de la Loi.

Un Battaillon doit à la pointe du jour, en relever un autre, pour soutenir un Fort qui est sur le bord opposé de la rivière. La nuit l'eau enfle de sorte, qu'elle emporte le pont, & tous les batteaux pour la traverser. Elle est profonde, & n'a point de gué. Le Soldat n'est pas censé de savoir nager ; & quand il le sauroit, on ne nage point en ordonnance. Cependant le Battaillon se présente du grand matin, & coûte qui coûte voudroit bien passer à son poste d'honneur. Mais que faire ? Il faut aller chercher des barques fort loin ; & en attendant les ennemis attaquent le Fort, & l'honneur de les repousser, reste à la garnison de la veille. Ce n'est pas la faute, c'est le malheur du Battaillon. Cet exemple en dit assez : mais je crois que cet Article mérite qu'on s'y arrête un peu, & que j'explique plus clair mon sentiment là-dessus.



CHA.

CHAPITRE VIII.

Pour faire que les hommes agissent, il faut les faire vouloir, & on ne fauroit faire vouloir par force. Sans chicaner sur les mots, je dirai uniquement ce qui est palpable à toute la Terre. On veut toujours librement, lorsqu'on préfère à la perte d'un bien que l'on aime fort, un mal qu'on ne voudroit pas, mais qu'il faut avaler, pour prévenir un plus grand dommage. Sans cela la plus grande violence n'est que foiblesse. Un homme qui ne craindroit pas de perdre la vie, les biens, l'honneur, & qui auroit la rage de se moquer des tourmens, des prisons, & de l'infamie; comment lui feroit-on violence? C'est donc l'attachement naturel pour ces choses-là, qui le détermine à vouloir: car sans cela, vous auriez beau faire, vous ne viendriez jamais à bout de rien avec lui. Il ne sauroit ni vouloir, ni agir. Une force extérieure pourroit bien lui mouvoir les bras & les jambes, mais ce ne seroit pas lui qui agiroit alors. C'est le principe dont les Stoiciens ont si fort abusé.

Ce qui nous fait vouloir, c'est la connoissance du Bien, que nous nous proposons, comme dépendant de l'action, qu'on entreprend de faire. Ce qui nous fait vouloir, c'est quelquefois l'abondance des moyens qui se présente d'elle-même, & qui excite notre volonté, par la

H

facilité

facilité d'agir, qu'elle nous propose. Ce qui nous fait vouloir enfin, c'est la nécessité, dans le sens qu'on a expliqué ci-dessus: car on ne sauroit se passer de vouloir notre Bien-être. Mais dans le fond, tout cela revient au même; & sans connoissance de cause, il est ridicule de dire, qu'on veut: & tous les honnêtes gens regardent comme une véritable folie, de vouloir je ne sai quoi.

A la vérité beaucoup de monde veut bien quelquefois des choses, qu'il ne connoît pas clairement & distinctement: & même ce n'est pas rare de vouloir par curiosité; mais il faut toujours une connoissance suffisante pour nous proposer quelque chose comme un Bien. On se trompe bien quelquefois aux apparences: mais on en revient aussitôt que l'expérience nous a détrompé, ou qu'on se prête aux avertissemens salutaires qu'on nous donne. Ce seroit fort mal à propos, qu'on appelleroit Volonté ce qui n'est qu'un tentatif passager, auquel on donne le nom de Veleité. Pour un principe agissant, il faut une connoissance suffisante, capable d'exciter l'amour, & déterminer par là notre volonté, à la recherche des moyens convenables, pour acquérir l'objet aimé, ainsi que l'entendement le propose à chacun, selon la propre étendue de chaque individu.

Tout homme comprend assez naturellement, que ce qu'il forme lui-même de ses propres mains, ne sauroit avoir plus de vertu & d'efficace,

eace, qu'il n'en lui donne. Que la reconnoissance & la dépendance respectueuse est fort convenable, envers l'Auteur de la Nature, source de toute sorte de biens, & liberateur de toute sorte de mal : Et envers des parens qui nous ont donné la vie, qui nous ont nourri, aimé, caressé, & qui ont pourvû à tous nos besoins. Y auroit-il quelqu'un, qui en ayant fait de même à l'égard de ses enfans, & de tout autre personne, n'en prétendît pas la revanche? C'est ainsi que comme on n'aîmeroit pas d'être tué, d'avoir sa femme enlevée, ni ses biens ni sa reputation; on comprend aussitôt assez clairement & distinctement, qu'il n'en faut pas faire de même aux autres: ni proposer un exemple semblable, & inviter tous les autres aux représailles. Qui est-ce qui ne comprend pas, que ce seroit se commettre cent mille contre un? Voilà donc la Loi forte, qui persuade & fait agir d'abord sur tout cela. Aussitôt compris, aussitôt voulu d'un cœur sincère & très efficace.

Mais il arrive bientôt, qu'un de nos semblables nous offense, & nous attaque: qu'une passion violente nous saisit, & nous porte à souhaiter furieusement la femme du prochain, ses biens, & sa reputation si elle traversoit nos poursuites. O pour lors la Loi divine & humaine, que nous approuvions, & nous aimions tant, pendant le calme, n'est plus la même pendant le trouble. Elle paroît nous gêner. On ne sauroit plus y consentir si volontiers. On est

porté à y résister, & à tout entreprendre pour en éluder les effets. Voilà donc la Loi foible; & c'est bien pour cela qu'on tache de la fortifier par le secours des menaces & des promesses; qui dans le premier cas n'étoient pas assurément nécessaires.

Direz-vous donc pour lors, que les hommes étoient foibles lorsque la Loi les guidoit aisément; & qu'à présent ils sont les plus forts? Point du tout. Au contraire ils sont tombés dans la dernière foiblesse, & c'est leur impuissance à la connoître, à la goûter, & à l'exécuter, ce qui arrête l'effet de la Loi. Peut-être voudroit-on bien pouvoir faire ce que la Loi ordonne: mais la force manque, pour faire la moindre démarche vigoureuse en sa faveur. Peut-être même qu'on se trouve tellement enveloppé de ténèbres sombres & palpables, qu'on ne discerne plus de clarté, & qu'on ne sauroit bouger de la situation, où on se trouve.

Un homme pressé du sommeil, abattû de lassitude, languissant par la faim, brûlant de soif, abandonné au chagrin, à une vive douleur physique; ou bien surpris par une terreur panique, par quelque passion impétueuse, & par une habitude invétérée, qui lui donne un penchant invincible; se laissera tuer mille fois plutôt, que de faire le moindre pas, pour suivre les traces d'une Loi, qu'il a toujours approuvée, aimée, & même suivie autrefois. Voulez-vous à présent qu'il y consente, & qu'il l'accom-

accomplisse : tirez-le de ce borbier fatal où il est plongé, car tandis qu'il reste dans cet état-là, il n'y a point de Loi qui vaille pour le faire agir.

 CHAPITRE IX.

Ce n'est pas tout encore. Il faut lui fournir les moyens requis, pour l'action proposée par la Loi, autant pour le positif, que pour le négatif: car sans cela la volonté même plus elle est forte, & tâche d'être efficace, plus elle devient un tourment, aussitôt que les moyens nous manquent. Et pourquoi voudroit-on, direz-vous, lorsqu'on manque de moyens? C'est que l'on est porté à vouloir par la connoissance que la Loi nous donne: mais qui ne fournit pas en même tems les moyens pour l'accomplir. Nous ne saurions nous passer d'aimer & de souhaiter ce qui nous semble beau & bon: mais les moyens pour y parvenir sont indépendans de nous, & nous ne sommes pas toujours les maîtres de nous en fournir à l'occasion. C'est ce qui n'arrive que trop lorsqu'on est une fois tombé malade. Pendant la santé on peut aller chercher, & se procurer de quoi vivre: mais quand on est malade, on ne sauroit plus ni gagner sa vie, ni trouver de quoi se guérir, sans le secours charitable de celui qui est en bonne santé.

De tout cela il m'est bien permis d'en déduire. I) Que toute Loi a beau nous imposer un devoir, que notre connoissance contrediroit intérieurement, & nous le représenteroit comme un mal. On pourroit bien quelques fois s'y conformer à contrecœur, pour satisfaire les apparences : mais que ne feroit-on pas pour nous en dispenser, toutes les fois que nous aurions l'adresse de ne rien hazarder des biens qui nous sont chers ? Que si le dommage, que nous présumons dériver de la Loi, surpasse celui qu'on pourroit encourrir en la transgressant, il est sûr qu'on n'en feroit jamais rien : & il n'est pas possible de fixer toujours la peine de la transgression, au-dessus de la peine qu'on croit avoir dans l'accomplissement. Plus les peines menacées sont rigoureuses, moins est-il permis de les infliger aux transgresseurs.

II) Quand même notre connoissance ne témoigneroit pas contre la Loi ; il suffit pour qu'elle ne soit pas accomplie, que notre connoissance ne témoigne pas en faveur de la Loi : car on n'agiroit plus alors par volonté, mais par nonchalance, ce qui ne vaut rien pour agir. On a beau supposer que les hommes sont des bêtes. Toutes bêtes qu'ils seroient, ils n'en seroient pas moins des raisonneurs incessans : & plus ils raisonneroient mal, tant pis pour la Loi, & pour le Législateur. Oseroit-on nier que les peuples les plus ignorans, sont les plus lâches observateurs des Loix, & les plus portés d'en secouer le joug, & à les changer & abolir
tout

tout à fait ? Pourquoi feroient-ils autrement, s'ils ne connoissent ni la justice, ni l'utilité de la Loi, ni le droit qu'elle doit avoir sur eux ? Au contraire les plus fermes & presque invincibles à tenir bon pour leurs Loix, sont les peuples les plus éclairés, & les plus persuadés intérieurement des biens que la Loi propose, & qu'on acquiert en l'observant. Quelques fois la persuasion va jusqu'à l'entêtement, & à l'obstination, dont les Sybarites, selon l'histoire ancienne ont fourni une preuve éclatante.

III. Il ne suffit pas qu'on connoisse la nécessité de la Loi, qu'on l'approuve, qu'on l'aime, & qu'on la veuille sincèrement. Il faut que les obstacles soient levés, & que les hommes soient pourvus des moyens convenables pour les accomplir : sans quoi tout est inutile, malgré les promesses, & les menaces qui l'accompagnent. On dira que la Loi est foible. Point du tout. Ce sont les hommes qui le sont, & qu'il faut fortifier, si vous voulez que la Loi s'accomplisse. En effet les hommes sont le sujet, & la matière, qu'il faut préparer, pour que la Loi y puisse travailler deffus, avec probabilité, d'un heureux succès.

IV. On ne vient à bout de cette préparation nécessaire, que par l'éducation de l'une & l'autre jeunesse : & par lui persuader, que l'observation, ou la transgression de la Loi, ont des récompenses, & des peines à attendre infailliblement, d'une main supérieure aux hommes, de laquelle on ne sauroit jamais se soustraire, ni échapper ; & qui les attend principalement

dans un état éternel, pour les rendre heureux ou malheureux à perpetuité. Que cette main ne les attrappe pas moins quand elle veut, pendant cette vie, où elle décide de leur sort, à proportion de leur conformité aux Loix qu'elle a fait émaner de l'origine du monde, & dont les traces sont assez manifestes dans la Nature. Que pendant cette vie mortelle, elle a beaucoup d'égard pour ses créatures, dont elle ne demande que le bonheur, moyennant la correction, & la réparation du tort qu'elles se font entr'elles, & du mauvais exemple qu'elles se donnent reciproquement, au grand dommage de la société. Mais qu'après la mort, ce qui fuit inévitablement pour les observateurs, est délicieux au suprême degré, comme c'est extrêmement horrible & misérable, pour les transgresseurs.

Sans cela on ne viendra jamais à bout de rien, ainsi que je dois l'avoir prouvé ci-dessus; & tout au plus on n'obtiendra qu'un effet casuel, & trompeur, qui arrêtera tout Legislateur. Le peu de bien même auquel on peut parvenir, ne reviendra que du plus ou du moins, que les peuples seront bien persuadés de leur Religion. Car pour ceux qui l'ont une fois égorgée, & qui la foulent aux pieds; on se trompe fort si on en espère quelque bon effet. Ces gens-là ne regardent toutes les Loix humaines, que comme un grand rien: ainsi que Mr. de M^{ou}. vient de nous le garantir. Il y aura bientôt en Europe quelque coin, où les tra-

traces mêmes de la Religion se vont effacer tout à fait, & la totale dissolution, le chaos & l'abîme, ne manqueront pas de suivre aussitôt.

CHAPITRE X.

Je ne saurois me dispenser en finissant cet Article, de faire quelque réflexion sur la proposition: *que la force des Loix humaines vient de ce qu'on les craint*, ce qui est bien parallèle au principe de Mr. Hobbes. Peut-être que Mr. de M^{ou}. ne s'est pas bien expliqué dans cet endroit-là, comme il n'arrive que trop à tout le monde; d'autant plus qu'en divers autres endroits de ses ouvrages, j'ai crû trouver des propositions incompatibles avec celle-ci. Mais quel que soit son sentiment là-dessus, je crois cette proposition insoutenable, lors même qu'il ajoute: *Les Loix humaines tirent avantage de leur nouveauté, qui annonce une attention particulière, & actuelle du Legislatateur, pour les faire observer.* Il est bien malaisé de tirer encore aucun sens juste & raisonnable, de ces paroles: car on ne devineroit pas aisément s'il parle des Loix nouvelles, ou des nouveaux objets de ces mêmes Loix; & quel avantage en tire le Legislatateur, pour les faire mieux observer. Si l'objet est nouveau tout à fait, on n'en sauroit conclure aucune attention particulière & actuelle, puisqu'il n'avoit plus paru jusqu'alors. Si l'objet est ancien, la Loi n'est que réitérée,

par l'oubli où elle étoit ensevelie, & par conséquent, je ne la dirois pas nouvelle; & je croirois lui donner un nouveau degré de force, en rapellant son ancienneté. Enfin c'est peut-être ma faute: mais je n'y vois goûte non plus, que dans tout ce qu'il dit de la Religion, au Chap. II. de son Liv. XXVI, de *l'Esprit des Loix*.

Je puis comprendre encore moins, comment on ose établir la crainte pour principe, puisqu'il est évident qu'on ne sauroit craindre, que de perdre ce qu'on aime, & que où il n'y a point d'amour il n'y a point de crainte. Ainsi le principe est l'amour, & non pas la crainte; & on ne sauroit expliquer la proposition ci-dessus, qu'en disant: *Que la force des Loix humaines vient de ce qu'on aime les biens, qu'elles menacent de nous enlever, si nous ne les observons pas.* Voilà peut-être le véritable sentiment de cet illustre Auteur.

En conséquence de ce principe-là, il faut donc que le Législateur pour donner de la force à ses Loix, commence par former ses peuples à l'amour de la vie, des biens, & de l'honneur, & qu'il leur fasse comprendre & goûter en quoi consiste une louable jouissance de tout cela. Ne dites pas, que cela est assez naturel & commun aux hommes, car l'expérience prouve bien le contraire. Ce n'est qu'en Grèce & dans l'ancienne Rome, que l'histoire nous conserve des preuves, que le menu peuple goûtoit la liberté, & l'honneur. Chez les Nations modernes de
barba-

barbarisées, où la Noblesse n'a pas encore tout à fait foulé le peuple, quelque sentiment d'honneur se conserve encore: mais peut-être est-il mal appliqué, & mal entendu; c'est pourquoi les suites en seroient peut-être embarrassantes pour un Legislatteur.

Quant aux biens l'abus en est tellement général, que je ne saurois qu'en augurer pour l'obéissance des Loix. Car peut-être n'y a-t-il rien au monde qui porte plus les hommes à les violer, que la passion des richesses. Le Bien suffisant, l'abondant, & le delectable réglé, n'est guères du goût des hommes corrompus comme ils sont. Pour parvenir aux richesses on cherche le chemin le plus abrégé soit bon ou mauvais; & la plupart y sacrifie le nécessaire, & la misère les accable bientôt. On se rebute par les obstacles, par la concurrence des pauvres, & par la faiblesse des puissans, qui ne laissent plus glaner sur leur terres. Rien n'est plus fréquent, que de voir les personnes abjectes désespérer des richesses, tomber dans la desolation; & ceux qui résistent à la tentation du vol, & du larcin, s'abandonner à une lâche servitude, dont on regorge parmi toutes les Nations civilisées. Cela auroit été horrible parmi les anciens Grecs & Romains.

Mais l'article principal qui est fondé sur l'attachement naturel, que tout homme doit avoir pour les Biens, c'est le travail & la fatigue des peuples, indispensable pour les acquérir. Cet
Arti.

Article est très important, puisqu'il est la base de toutes les forces d'un état, qui consistent dans les richesses des fonds propres, & des fonds étrangers, attirés par le commerce, moyennant l'industrie, & la culture des sciences, des arts, & des manufactures qui en dépendent. Voilà le véritable trésor de la paix, & de la guerre. Ne vous imaginez pas que la nécessité de vivre, & de fournir aux besoins de sa famille, auroit parmi le peuple assez d'influence, pour le faire travailler. J'en doute fort. La plupart des hommes misérables, qui ne travaillent que pour un morceau de pain, ne travaillent que peu ou point, & trouvent bien souvent à charge leur propre famille. Ce n'est que l'espérance & la probabilité de changer de condition, par l'augmentation des Biens, & par les richesses, qui est capable d'endurcir, & d'obstiner l'homme au travail assidû, & d'exciter un esprit d'industrie. Quelquefois le principe n'est pas bon, mais l'effet est louable. Un homme attaqué de la goûte, ou d'une retention d'urine, voit le feu qui prend chez lui, & qui gagne son appartement, il rappelle si bien les restes de ses forces, qu'il saute de son lit, se sauve, & guérit de sa maladie.

Or pour cet important effet du travail des peuples, & pour brider l'avidité des richesses, il faut que le Prince y donne des attentions toutes particulières. Il faut connoître & lever les obstacles, encourager les peuples, les fortifier autant que la situation du pais, leur génie, & leurs

leurs habitudes le permettent : mais sur tout il faut, qu'il leur fasse goûter l'honneur d'exceller dans les arts, & l'avantage de jouir, & de profiter avec assurance des produits de leur industrie.

Quant à l'amour de la vie qui paroît un sentiment tout à fait naturel, & nécessaire aux vivans; il faut qu'on ne vive pas pour souffrir & gémir incessamment, & pour voir la désolation ou l'oppression de sa famille; car je doute fort que dans un tel état, la Nature insinue l'amour & l'attachement à la vie, sans un fond de Religion admirable. Il ne faut pas moins se garder, que certaines doctrines impies ne gagnent la multitude: car tout est perdu inmanquablement. Une fois que les hommes du menû peuple, parviennent à douter seulement, s'ils sont quelque chose plus qu'une simple machine, ou un franc animal; les voilà tous prêts à secouer toute sorte de joug, & jusques à s'ôter la vie, s'ils désespèrent de parvenir au moindre but qu'ils se proposent. Une bête ne sauroit rien faire de pareil, car c'est une bête: mais tout homme sera capable de le faire aussitôt qu'il croira d'avoir tout à craindre pendant sa vie, & rien à espérer après sa mort. Ne voit-on pas que les hommes ont tant de peine à se contenir dans les plaisirs sensuels, par la crainte même de la verole, qui est une des plus dangereuses & abominables maladies, par laquelle on risque, ou de perdre la vie, ou de la traîner languissante pour toujours? Dans quelque coin

coin de l'Univers on trouve des hommes qui se cassent la tête d'un coup de pistolet, pour ne pas languir d'une semblable maladie, & même pour ne la pouvoir plus gagner. Si des exemples aussi détestables ne sont pas fort communs dans le genre humain, & même parmi les plus barbares, c'est qu'on a de la peine d'effacer toute les traces de la Religion, & de l'humanité, qui en est inséparable.

Oh! je demande à Mr. de Mon. si la loi aura jamais quelque force, pour des gens qui se tuent de sang froid eux-mêmes, parce qu'ils s'imaginent de n'avoir rien à craindre ni à espérer après leur mort? Ajoutons-y, que selon le sentiment qu'il a expliqué dans son livre, les peines pour les plus grands scelerats, ne seroient que le bannissement, & la prison. N'est-ce que la crainte de cela, qui donneroit toute la force à ses Loix? Cependant le même Auteur dit, que ce n'est que ceux qui croient une vie à venir, qui échappent au Législateur. Cela est bien dur.

CHAPITRE XI.

On appelle la Loi plus ou moins forte, lorsqu'elle se peut promettre un accomplissement plus ou moins étendu & infallible. Voilà comme on l'entend généralement: mais il s'en faut beaucoup qu'on entende bien. Point de Loi

Loi humaine pas même la Divine a été jamais assez forte, pour surmonter avec assurance la foiblesse des hommes. Il en faut supposer toujours une violation presque générale, & c'est bien par là, qu'il fallût une Loi supérieure à toute autre, qui accorde des excuses, & le pardon général aux transgressions; autrement toute Loi n'auroit de véritable effet, que de perdre le genre humain. Tout ce que la loi peut se proposer, c'est d'être goûtée, & pratiquée le plus souvent qu'il est possible, & de se faire connoître & aimer généralement, de sorte que lors-même qu'on est poussé à la violer, on en avoue la convenance, & que le repentir de la violation suive aussitôt. On ne sauroit en demander davantage, vû le changement très fréquent d'homme en homme, & quelquefois d'homme en brute; de sorte qu'on se tromperoit fort de prétendre que le même homme pensât, voulût, & agit toujours de même. Cette métamorphose est l'écueil fatal des loix: & c'est ce que tout Legislatteur ne doit jamais perdre de vue, pour n'être pas la dûpe de ses bonnes intentions.

Quoique l'humanité soit la même dans le fond, les individus qui la composent sont fort différens entr'eux, & cela n'est que trop manifeste par le corps humain. La Figure humaine, & l'organisation du corps, est bien pour l'essentiel la même en tous: mais les traits naturels, les tempéramens, les habitudes qui en découlent, cent autres choses & jusques les maladies,
diver-

diversifient les hommes, de façon que ce qui convient aux uns, ne convient nullement aux autres. Les remedes qui guérissent ceux-ci, tuënt ceux-là inmanquablement. Les choses qui flattent le goût des uns, choquent celui des autres: & on auroit toutes les peines du monde, de faire désister les premiers de ce qui leur plait, & de rapprocher les seconds de ce qui les rebute. Ce n'est pas tout. Les inclinations, & les goûts changent dans le même homme, qui abhorrera présentement ce qu'il poursuivoit avec une passion extrême autrefois. Quel fond reste-t-il donc à faire, sur la force permanente des loix, qui flottent sur une mer autant infidèle, que les hommes?

Je sai bien qu'il y a toujours quelque chose de commun aux uns & aux autres; & que la nécessité se fait bien sentir à tous, & les contraint quelquefois de faire même ce qu'ils ne voudroient pas: mais cela même n'est pas un fond stable, pour y fonder la loi; car qui peut ignorer combien les nécessités varient dans les corps malades? Ajoutez que cette nécessité pour être agissante, doit se faire connoître, & sentir bien précisément, & très vivement par les hommes; car tant qu'on ne sent pas la maladie, on ne pense point à prendre de medecine, & à se soumettre au régime convenable pour guérir. Y a-t-il rien de plus commun aujourd'hui, que d'entendre des hommes, qui en ont du moins la figure, soutenir que le libertinage, & la licence, sont conformes à la Nature? Comment per-

persuaderez-vous à ces gens-là de se soumettre à la Loi qui les défend? Si vous leur menacez une peine, ils tâcheront de l'éviter, de se soustraire aux inspecteurs; & toutes les fois, qu'ils s'en croiront à couvert, ils se moqueront d'une loi, qu'ils condamnent déjà dans leur cœur; & quelquefois même ouvertement par leurs paroles. Persuadez premièrement les hommes, fixez leur fond, posez-les sur un solide d'où ils ne puissent branler, & pour lors imposez leur des loix: mais si cette préparation n'est pas faite préalablement, ne vous attendez pas à un grand succès, quelques loix que vous leurs donniez.

Je m'étonne que Mr. de Mon., qui ne peut s'empêcher d'avouer: *Qu'il est pourtant nécessaire à la Société qu'il y ait quelque chose de fixe, & que c'est la Religion qui est quelque chose de fixe:* aye en même tems si fort séparé les Loix divines des humaines, & nous les représente comme incombinables. *Ces deux Loix, dit-il, diffèrent par leur origine, par leur effet, & par leur nature.* Que reste-t-il après cela pour rapprocher cette différence totale? Cependant, à son avis, il n'y a rien de fixe dans la Société que la Religion, & celle-ci est toute d'une autre nature que les Loix humaines, qui restent par conséquent ce *Rien* dont l'auteur parle dans le même endroit.

Licurgue pour rendre la force & le penchant des corps également distribué à son peuple, a

eu recours à l'éducation, à la Gymnastique, & jusqu'à la nourriture de la jeunesse, pour lui former des habitudes, & des inclinations convenables à l'observance de ses Loix. Il ne désespéroit pas même d'en faire peu à peu découler les penchans phisiques, par la génération. Tous ces soins-là ont bien produit de bons effets pour la guerre: mais en même tems les Lacédémoniens ont pris un certain air brusque, des manières rudes, impolies, malhonnêtes, & quelquefois brutales, pour ne pas dire inhumaines. Le grand objet de l'égalité ne s'est point soutenu. Les sciences & les beaux arts, n'ont point fleuri, & le commerce encor moins. D'où vient cela? C'est qu'aussitôt qu'on veut pousser une vertu à son plus haut degré, on saute son juste milieu, & on s'éloigne de toutes les autres. L'homme n'est pas capable de tout en perfection; & dès qu'on prétend à quelque universalité, il faut se contenter du moien, & tempérer la force avec la foiblesse. L'homme que vous voulez trop fort, en devient aussitôt trop foible: & c'est ce que la Medecine nous apprend, & nous fait toucher à la main.



CHAPITRE XII.

Du premier moment qu'un sage Legislatateur publie une loi, il en doit présumer la violation, & en préparer les excuses & le pardon: car sans cela c'est un Tiran, ou plutôt un franc-ignorant de l'humanité. La loi se viole bien volontairement quelques fois par malice, indépendamment de toute connoissance de cause; & sans savoir si elle est juste ou injuste, avantageuse ou non. On résiste à l'autorité qui l'impose, on la méprise; & ce n'est pas rare de faire tout cela par dissimulation, pour éluder la peine. C'est en quoi consiste la véritable violation de la Loi.

Quelques fois aussi on la viole involontairement, par défaut d'attention, & de réflexion; tout comme par distraction, & par nonchalance, on neglige des choses très nécessaires & utiles à la vie, & quelquefois même délicieuses. On se dispense quelques fois, de prendre une Medecine, sans mépriser le Medecin, & sans savoir précisément pourquoi. Peut-être n'y a-t-il, que quelque présomption de quelque amertume à la bouche; & n'a-t-on en vue, que de temporiser, pour la prendre après, si l'occasion le demande.

Enfin on viole quelquefois la loi à contre-cœur, & en dépit de soi-même, faute de moyens,

par une foiblesse naturelle, & par une aversion physique qui nous paroît invincible: mais en même tems on l'approuve, on l'aime, on tâche de l'accomplir, on y porte les autres, & on déplore hautement son malheur, en ne l'accomplissant pas. On seroit bien injuste de confondre tous ces trois violateurs ensemble. Le premier est un coupable qu'il faut punir. Le second il faut l'avertir, & l'encourager: Et le troisième il le faut non seulement excuser, mais le placer bien au-dessus d'un observateur qui n'agit que par habitude, par ignorance, ou par crainte du châtement.

C'est d'un principe aussi évident que celui-ci, qu'il m'est permis de déduire les conséquences suivantes. 1) Que l'observation de la Loi, proprement dite, ne dépend que des dispositions intérieures, & des secours extérieurs des hommes auxquels on l'impose. 2) Que la force consiste dans sa clarté & précieuseté, qui la fait persuader & goûter aux hommes, par la combinaison de ses lumières, avec celles qu'ils tiennent préalablement de leur nature, de leurs inclinations, & quelquefois de leurs nécessités accidentelles. 3) Que la foiblesse de la Loi dépend non seulement du défaut de cette combinaison: mais encore de l'incertitude de leur effet, soit pour obtenir les biens qu'elle propose, soit pour éviter les malheurs qu'elle menace. Une loi qui ne se propose pas pour objet quelque bien pour la société, n'est plus loi elle-même, & n'a plus de droit sur les hommes.

Mr.

Mr. de Mon, a très bien dit: *Que les Loix sont souvent des grands biens cachés, & des petits maux très sensibles.* En effet tout le monde n'est pas en état de connoître les biens, au premier coup d'œil, & ne laisse pas de sentir les maux du premier instant: mais la connoissance des premiers ne tarde pas long-tems à se développer par la pratique, comme aux enfans.

De tout ce que nous avons examiné jusqu'ici, il semble que ce n'est que fort équivoquement, qu'on appelleroit Loi, toute volonté, & toute ordonnance arbitrairement imposée, qui ne lieroit pas les hommes, par l'intérieur de l'entendement, & de l'amour, pour les conduire à témoigner leur consentement par l'action extérieure. Tout ce qui ne lieroit, & contraindroit que le corps, ne s'appelleroit loi qu'abusivement, parce que les hommes ne seroient jamais censés d'y consentir librement.

Ajoutons enfin, qu'on n'auroit pas mal pensé de regarder toute loi, comme un Contracté entre le Legislatéur, & les peuples, dont le reciproque seroit le bien réel, qu'on lui auroit promis, en conséquence de l'observation de la loi; Bien qui doit être clairement, & distinctement connu, & librement accepté, sans séduction ni violence: ce qui renverse de fond en comble, toute la prétendue force des loix par la crainte. Je ne pousse pas da-

davantage cette considération : car on diroit que plusieurs Jurisconsultes regardent les peuples comme des bêtes. Les plus modérés les regardent comme des petits enfans. Non non. Il faut les regarder comme des hommes foibles par leur Nature, & infirmes par leur faute: Mais on passe fort bien des contrats avec des malades, qui ne sont ni fols, ni en délire. Les Testamens en sont une preuve parlante.



LE



LE VÉRITABLE
ESPRIT DES LOIX.
TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.



On appelle Esprit parmi les hommes, ce qui les rend intelligens, amoureux, & agissant : Il faut donc que ces mêmes hommes appellent Esprit, parmi les animaux, les végétales, & les minéraux, ce corps subtil, délié, imperceptible, & mobile au dernier point, qui manifeste dans ces mêmes corps, les marques, & les signes extérieurs de l'intelligence, de l'amour, & de l'activité humaine. C'est ainsi qu'en parlant des Loix, on ne sauroit concevoir pour leur Esprit, que ce qui les rend intelligibles, aimables, & agissantes parmi nous ; c'est à dire leur objet principal & universel, qui ne sauroit

être que le bonheur du Genre humain : Bonheur réel, complet, & durable; & quand cela ne se pourroit pas, d'en approcher du moins, le plus qu'il est possible, pour rendre les hommes moins malheureux dans les maux qu'ils ne sauroient éviter, & plus heureux dans les biens dont ils peuvent jouir.

Je ne sai si on pourroit attribuer aux Loix d'autre objet, que celui-ci; car je doute fort, que les hommes se môqueroient d'une ordonnance, & d'un commandement, qui ne les intéressât pour rien, & moins encore qui répugnât directement à leur subsistance, & à leur bien-être. Si des Loix telles se sont publiées quelques fois par les Tirans les plus inhumains, soutenues par la violence des plus cruelles menaces; ce n'a été toujours qu'un orage passager, qui s'est aussitôt dissipé, & qui à été suivi de la détestation générale. Il est donc impossible d'attribuer aux Loix d'autres objets, que le bonheur des hommes auxquels elles sont imposées. Cela dût éclater tôt ou tard dans quelque Loi qui ait jamais subsisté dans le monde, & qu'on puisse y publier à l'avenir. Des Législateurs peuvent bien se tromper quelquefois: mais leur intention ne sauroit être absolument différente.

Je ne disputerai point, s'il y a un Bien réel, complet, & toujours durable, qui puisse appartenir aux hommes: mais je ne crois pas qu'aucune personne raisonnable puisse douter un moment, que tout homme ne le souhaiteroit véritablement.

véritablement tel, s'il espéroit de l'obtenir; de sorte que ce n'est que l'espérance qui décide de cet important objet. En effet il ne sauroit y avoir d'homme au monde, qui à moins de tomber en démence, préférât un bien chimérique au réel; un bien partagé à un complet; & un bien périssable à un durable pour toujours, lorsqu'il se persuade de le pouvoir obtenir. En comparaison des biens réels, complets, & durables, les chimériques, les partagés, & les passagers, passeroient pour des maux, si on contraignoit les hommes de les préférer aux premiers. Mais en défaut de ceux-ci, les seconds sont bons encore: & c'est sur la même règle qu'on raisonne des maux. Les moins aigus & les moins durables, sont toujours préférables aux autres, particulièrement lorsqu'on présume, qu'on peut s'exempter par ceux-ci, des maux dont la fin est fort éloignée, & la force est violente; ou bien lorsqu'on espère par la souffrance des maux légers & passagers, de parvenir aux grands biens qu'on se propose.

Il n'est donc pas même douteux, que l'objet principal des Loix doit être le bien réel, complet, & durable autant qu'il est possible. Qu'en défaut de celui-ci, le bien imaginaire, partagé & passager, peut avoir lieu; & quelquefois aussi le moindre mal, s'il nous préserve d'un plus grand, ou bien s'il nous sert de degré à quelque bonheur important. C'est cela qui a trompé bien de raisonneurs superficiels, dans

les contrariétés & différences essentielles, qu'ils ont crû trouver dans les Loix particulières des différens peuples. Toute cette contrariété auroit fans doute disparû, si on s'étoit donné la peine de combiner les Loix, avec les inclinations, les habitudes, les circonstances, & les convenances des Sociétés particulières, auxquelles on les avoit imposées. Car le Bien est sans contredit, ce qui est conforme à la Nature, & à la société humaine, dans quelque circonstance où elle se trouve. C'est de là que la faignée, & l'amertume du spécifique, qui sont un mal pour les hommes en santé, ne laissent pas d'être un bien, & un grand bien pour eux aussitôt qu'ils tombent malades. Une fourrure de peau qui incommoderoit fort les habitans du Malabar, seroit fort commode & nécessaire pour des Lapons.

Ajoutons, qu'on ne débarbarise point les Barbaresques, par la douceur des Loix, quoique leurs chevaux se guident par un fil de foye, ce qui ne serviroit de rien pour ceux d'Allemagne. Les peuples docilisés se revolteroient bientôt par la rudesse des Loix; la plupart des femmes, & des honnêtes gens, ne sauroient souffrir la dissection anatomique d'un animal vivant. Le déshonneur c'est tout comme rien pour les peuples Turcs, & pour leurs esclaves. Au contraire il est si cruel aux païs où la Noblesse est connue, qu'on y préfère mille fois la mort à l'infamie. A la guerre le brigandage est honoré, & c'est une horreur pendant

la

la paix. La Piraterie est un métier pour des Nations entières, qui sacrifient tout pour y réussir; & ce n'est pas leur faute. Pendant la guerre nous avons aussi nos Armateurs, tout civilisés que nous sommes, & les uns valent toujours bien les autres; puisque les Pirates sont toujours en guerre.

Mais malgré toutes ces différences-là, & d'autres infinies, qu'il seroit trop long de rapporter: l'esprit de toutes ces Loix est unique, uniforme, & constant, & n'agit que pour le bonheur de la Société telle qu'elle est parmi ce peuple particulier; à mesure des dispositions, des penchans, des habitudes, des convenances, & des circonstances du tems & du lieu, où les hommes se trouvent. En effet le même esprit qui agit dans le corps humain pour y produire la vie, la santé, & tant d'autres parfaites qualités; ne laisse pas d'y produire lui-même la maladie, & la mort, aussitôt que le corps sur lequel il agit, est corrompû, foible, & en désordre.

CHAPITRE II.

C'est cet unique Esprit qu'il faut chercher dans toutes les Loix; & c'est par lui seul qu'il les faut toutes interpréter, & combiner. C'est lui seul qui se fait connoître, aimer, & ce n'est que lui qui fait agir les hommes, pour accomplir la Loi: car comme chacun veut son bonheur, il est impossible qu'il n'aime & ne profite des moyens



moyens qu'on lui propose pour l'obtenir, & qu'il connoît avantageux pour cela. Tout aussitôt qu'on comprend que la Loi produit nôtre bonheur, on ne sauroit se passer de l'aimer, & de l'accomplir autant qu'il dépend de nous. A la vérité on n'attrappe pas aussitôt cette connoissance, & il ne faut pas se fier à l'avis de chaque particulier sur une affaire aussi importante que celle-ci; comme je crois l'avoir démontré dans la première partie: mais toutes les fois qu'on se prend sérieusement à cette connoissance, on ne sauroit la manquer, ni se tromper, moyennant les considérations suivantes.

I. Une Loi n'obligeroit point en France, si elle y étoit publiée en vieux Gaulois, que les François d'aujourd'hui ne sont plus censés d'entendre. Ainsi est-il manifeste qu'à moins d'être intelligible, elle n'est plus Loi. Elle l'est encore moins, si elle attaque la vie, les biens, & l'honneur des hommes, puisque personne au monde ne sauroit s'obliger à s'ôter la vie, les biens, & l'honneur; ni à faire la moindre démarche contre soi-même: à moins que ce ne fût dans l'intention de se les préserver. On hazarde quelquefois une partie, pour sauver le tout: & on doit bien sacrifier des plaisirs, & des avantages passagers, & superficiels, pour s'assurer des Biens réels & durables. Il faut bien aussi que la Loi n'exige rien au-dessus des forces du peuple, & des moyens dont il est pourvû pour l'accomplir, car on ne sauroit obliger personne à l'impossible.

De

De ces considérations-là; il en doit bien dériver, que toute Loi qui n'est pas intelligible, aimable, & proportionnée aux forces des hommes, n'est plus Loi pour eux. Que par la même raison; une Loi Arabe est bien pour l'Arabie; une Turque pour la Turquie; une Siamoise & Japonoise, pour le Siam & le Japon; & non pas pour la France, pour l'Europe, & pour des Chrétiens. Une Loi aussi peut être telle en Allemagne, & non pas en France, ni en Russie. La différente forme des Gouvernemens politiques, exclut réciproquement bien des Loix particulières. Enfin une Loi pour des Montagnards forts & robustes, ne seroit plus Loi assurément pour des peuples délicats, foibles, ou malades. La Loi pour des enfans ne sauroit être la Loi des hommes faits. Tout cela est de la dernière évidence.

II. Il faut bien prendre garde seulement, que le sentiment soit général, car il ne faut pas s'arrêter au particulier. C'est l'Esprit des Loix qui le veut ainsi: et il n'a pas tort. Cet Esprit suprême & unique, ne vise proprement qu'au bonheur commun & général des hommes; & ne descend qu'à particulariser ses soins à chaque individu, qu'autant qu'il entre à composer la totalité. C'est pourquoi il ne cesse d'agir, pour pousser chaque particulier à occuper sa place, & à remplir son office: & pour exclure en même tems les parties inutiles, corrompues, & contagieuses, s'il ne peut les guérir. Il ne se donne point de relâche, qu'il ne les ait séparées & détruites, pour mettre le reste en sureté.

On

On ne sauroit avoir la moindre idée du corps humain, ni quelque principe de Mécanique, sans comprendre parfaitement tout cela. Le Bien & le Mal qui fait à notre sujet, n'est pas simplement idéal, il doit être sensible & même très sensible: de sorte que c'est le sentiment général qui en décide; & qui se fait remarquer par le plus grand nombre, qui tôt ou tard en impose toujours. Sur quoi il faut ajouter, que si le grand nombre même tomboit malade, il faudroit encore pour lors s'en rapporter à lui, & tâcher petit à petit de le ramener, sans lui rompre en visière. Par la force ouverte, on vient rarement à bout de rien avec le grand nombre: & tout aussitôt qu'une Loi rébute un peuple, qui n'en comprend pas la justice & l'utilité, il faut convenir avec lui; & la douceur & le tems, ne manque jamais de la lui faire goûter & accomplir, s'il est fourni de force, & des moyens pour cela.

S'il n'y a de gâté dans une Machine, que quelques parties, on peut bien, & on doit même les ôter aussitôt, & les remplacer par d'autres nouvelles & parfaites: mais si la corruption a gagné la plupart des parties, les principales, & les grands ressorts, il ne reste plus qu'à refondre toute la machine entière, sans épargner le reste qui tout bon qu'il seroit, est déjà inutile, & prêt indispensablement à se perdre aussi. Que s'il n'est pas permis de la refondre, on n'a qu'à temporiser, & ne pas hâter du moins sa totale ruine, & sa dernière destruction, comme il n'arrive que trop, lorsqu'on s'y prend par la rigueur,

gueur. La rigueur n'est utile que pour les particuliers, afin d'arrêter la corruption générale. Une fois qu'elle a gagné le dessus, il ne reste plus que la douceur, & l'adresse. Voilà ce que l'Esprit des Loix nous apprend.

III. Puisque les hommes changent, les loix doivent changer aussi. Dès qu'on tombe malade, il faut changer de régime; & selon les différentes maladies, user de différens remedes. Peu à peu on gagne des inclinations, des penchans, des habitudes, & des goûts différens; il faut donc changer de règle & de régime de la même manière, pour traiter les hommes, & les conduire dans un état de santé, si non de perfection permanente. Pour lors la nécessité ou la convenance des premières Loix cesse. Elles deviennent inutiles, & font place aux secondes, qui changeront aussi, puisque les hommes changent. Mais tous ces changemens successifs, ne sauroient avoir d'autre objet, que leur bonheur; & c'est bien pour cela, qu'elles changent. Le changement des Loix est donc aussi naturel, que le changement de nourriture selon les âges, les climats, & les maladies: & que le changement d'habits selon la saison, les pais, & la mode. Les anciens vieillissent & deviennent incommodes, & quelquefois dangereux: mais cependant on ne sauroit se passer d'habits & de nourriture; & le changement qu'on en fait, n'a d'autre objet que de nous conserver la vie, nous procurer des plaisirs, & nous défendre des injures de l'air, du feu, &c.

CHAPITRE III.

Il ne faut pas confondre les réglemens, & les Ordonnances, & statuts particuliers, avec la Loi. Cet équivoque est fort commun, & c'est ce qui fait l'apparence des contradictions incessantes des Loix, & de leur inutilité lorsqu'elles vieillissent. A proprement dire, ce qui est Loi ne change jamais: & c'est l'esprit des Loix qui est toujours le même, quoique le corps change successivement. Cet Esprit ne sauroit désister un moment de vouloir le bonheur des hommes, & de le procurer de toutes les façons imaginables, & par toutes les combinaisons, qui pourroient se présenter. C'est tout comme l'Ame dans le corps composé de plusieurs membres, pour les offices différens auxquels ils sont destinés; qui quelquefois paroissent agir les uns contre les autres, & cependant, c'est cette contrenitence, qui fait subsister, & agir la machine.

Dans le fond on ne sauroit dire qu'aucune Loi particulière eût une bonté intrinsèque, car c'est toujours un gêne, un frein, & un fardeau imposant sur les hommes; d'autant plus qu'elle suppose toujours l'infirmité, & la foiblesse de la nature humaine, qui n'est rien moins qu'un objet charmant. C'est ainsi que la saignée & les remèdes ne sont bons que relativement aux maladies, & sont des maux à les considérer pour les hommes en bonne santé. Cependant il les faut appliquer, & on n'a de salut que par eux, & c'est ce qui les fait appeller bons, puisqu'ils sont nécessaires,

faïres, pour produire des bons effets. Au contraire l'Esprit des Loix est d'une bonté intrinseque & parfaite; & toutes les Loix particulières ne feroient être bonnes, qu'autant qu'il les anime.

Cette vérité n'est pas l'éponge de toutes les difficultés qu'on peut faire sur les Loix de Moÿse: mais sur toutes les difficultés infinies, qu'on peut faire sur toutes les Loix du monde. Pourquoi Mr. de Mon. ne parle-t-il de cette éponge, que pour les Loix de Moÿse? Si vous n'êtes pas bien au fait de l'humanité, vous trouverez des difficultés par tout: & si vous avez une juste idée de la Divinité, vous n'en sauriez trouver aucune dans les Loix de Moÿse; aussitôt que le peuple Juif vous soit connu d'origine, & que vous n'ignoriez pas le siècle du monde où il a reçu des Loix, le país d'où il sortoit, & celui où il alloit s'établir.

La Loi la plus simple & la plus générale est toujours la meilleure. C'est celle qui représente mieux son Esprit. Il n'y a rien de tel, que d'aimer Dieu de toutes ses forces, son prochain comme soi-même, & rompre commerce avec les mal-honnêtes gens, sans leur refuser les secours naturels, dont ils ne pourroient se passer. Voilà tout, & il n'y a rien davantage dans la Loi de l'Evangile. Mais comme on y prévoit bien des violations accidentelles & fréquentes, presque indispensables à la foiblesse humaine: on annonce aux fidèles un Médiateur suprême, une victime unique, qui efface toutes les violations; qui reconcilie les transgresseurs, & leur donne les secours convenables par la foi, l'espérance, & la charité, pour finir du moins à la mort, leurs

K

trans-

transgressions, leurs foiblesses, leurs craintes, & les préparer à un bonheur éternel. Qu'on propose aux hommes tels qu'ils sont, quelque chose de meilleur, s'il est possible? Voilà le véritable esprit, le modèle, & l'exemplaire des Loix.

Ne me demandez pas après tout cela, ce que c'est que l'Esprit des Loix. Je crois bien le connoître: mais je n'ose le dire, que par ressemblance. C'est justement ce que c'est que l'Esprit des Lettres Persannes, qui ont si fort charmé l'Europe, & qui en ont fait débiter tant d'exemplaires. Vous attendiez-vous à quelque chose de si positif & qui quadre mieux au sujet? Demandez donc à l'illustre Président de Montesquiou, ce qui c'est que l'Esprit des Lettres Persannes, où il loge, & comment il a si fort brillé dans cette première production. C'est lui-même qui vous donnera une réponse satisfaisante, par le même Esprit, sans que je choque certaines préventions, qui sont de la mode des sçavans.

Pour moi je sai bien que l'Esprit d'un ouvrage est le même qui anime son Auteur. Je crois même avoir insinué, & peut-être démontré pour quelqu'un, que la Loi est originellement, & essentiellement l'idée & le dessein de la Nature, & de l'humanité, qui sont l'ouvrage d'un Auteur. C'est donc dans cet Auteur suprême que se trouve infailliblement l'esprit des Loix. C'est là que je le cherche sur les traces qu'il a marqué lui-même dans ses productions, & qu'il a réimprimé de tems en tems, pour resister à la foiblesse de la matière, aux injures du tems, & à la malice des méchans.

F I N.



ESSAIS

ESSAIS
SUR
L'ORIGINE NATURELLE
DES
GOUVERNEMENS
POLITIQUES
PAR
LE COMTE J. DE CATANEO.

K 2

ESSAIS
SUR
L'ORIGINE NATURELLE
DES
GOUVERNEMENTS
POLITIQUES
PAR
LE COMTE J. DE CATANEO.

K 2





PRÉFACE.

Je n'ignore pas tous les efforts, que les plus grands génies ont fait depuis un siècle, pour tracer une forme naturelle de Gouvernement politique parmi les hommes, & la déduire du fond de la Nature générale du Genre humain. C'est probablement ma faute: mais j'ai toute la peine du monde, de comprendre leurs raisonnemens, & de convenir avec eux sur cet important article. Je n'ai pas moins été surpris de ce qu'on en dit dans *l'Esprit des Loix*, & particulièrement, lorsque son illustre Auteur prétend prouver, que le principe agissant, & le principal ressort des Républiques est la vertu; des Monarchies, c'est le Point d'honneur; & la Force, du Despotisme. Je n'en saurois tomber d'accord: mais qui suis-je moi, pour lever le bouclier, contre des auteurs aussi respectables; & pour hazarder des pensées, qui ne sauroient être nouvelles, que par rapport à l'enchaînement, & à la disposition que je leur ai donné? J'en conviens par

K 3

avance;

avance; & c'est cela même qui me donne le courage de les produire, soit par reconnaissance envers les sources d'où elles découlent; soit pour faire honneur à la liberté du Genre humain, & au droit des personnes d'étude.

Je n'ai garde d'attaquer les raisonnemens de Mr. de M^{eu}. Cela me méneroit trop loin; & j'éviterai toujours de faire l'Analyse des trois formes du Gouvernement politique, pour prouver que la vertu & la force entrent également par tout: car pour le prétendu point d'honneur, je ne fais ce que c'est, si ce n'est pas une vertu, ou un vice. Je me contenterai de faire le rapport de ce que j'ai pensé sur le Gouvernement naturel parmi les hommes, pour le bien-être de la Société nécessaire à leur bonheur; sans contester, ni prétendre qu'on respectera les méprises, qui pourroient bien m'être échappés, comme cela n'arrive que trop à tout le monde.



ESSAIS



ESSAIS
SUR
L'ORIGINE NATURELLE
DES GOUVERNEMENS
POLITIQUES.

CHAPITRE I.

La crainte, qu'on taché d'élever sur le trone, comme le principe originel de toutes les sociétés, m'a parû toujours si éloigné de la vérité, & du bon sens, que je n'ai pû m'empêcher de l'attaquer dans plusieurs endroits de mes ouvrages. Fort longtems auparavant que les hommes pussent se craindre les uns les autres, & disputer pour la possession des biens; un penchant naturel, & une habitude familière, les portoit à s'unir entr'eux; & mille indispensables besoins, auxquels un solitaire ne peut jamais suffire, quelque adresse dont il soit pour-

vû, devoient les lier ensemble; & mille plaisirs auxquels nous sommes naturellement portés, devoient ferrer les nœuds de la société, sans laquelle on ne sauroit parvenir, à quelque bonheur. Ce fait incontestable a de tout tems précédé la crainte, & les frayeurs qui ont succédé à l'envie, à la jalousie, & à la rage de s'enlever les biens naturels: Et même malgré tous les maux, que les hommes corrompus ont glissé dans la société, elle faut encore mille fois mieux, que s'il étoit possible de l'abolir.

Ferions-nous le tort au bon sens naturel, de vouloir lui prouver en détail, ce qu'il avouë lui-même en gros à tout moment? Quel est l'enfant qui naît avec des inclinations de haine contre ses semblables, ou de crainte contre les plus forts que lui? Peut-on se refuser aux témoignages de l'amitié, & de l'amour naturel, qui éclate dans la plus tendre jeunesse? Il lui faut bien des rudes expériences, pour la porter à craindre quelque chose. L'éducation même a beaucoup de peine à rendre les enfans circonspects. Ce seroit une véritable chicanne, que de soutenir le contraire. La crainte ne sauroit que suivre l'amour.

Des hommes nés comme des champignons dans les forêts, d'où la faim, & cent autres besoins, les auroient chassés, comme des bêtes féroces, ce sont des imaginations creuses, non seulement destituées d'autorité, & de vraisemblance: mais convaincues de fausseté par l'histoire, & par toutes les expériences de nos jours,
ainsi

ainsi que je l'ai bien démontré ailleurs. Je dis l'expérience, car tous les contes qu'on nous fait de quelque figure aprochante de l'humaine, tirée des forêts, qui grimpoit comme le singes sur les arbres, ont assez fait connoître l'impossibilité de l'apivoiser, de lui apprendre un langage, & de la reformer sur le modèle d'une véritable humanité. On en a dit de même de certains sauvages isolés des coins les plus reculés de la Terre. Toutes ces historiettes si chéries de certains auteurs modernes, ne les ont pas cependant détrompés encore de la prétendue origine forétiere du genre humain.

Ce n'est pas non plus, pour s'assurer la juste possession, & la distribution de la vie, de l'honneur, & des biens, que la Société se seroit originellement introduite parmi les mortels. Cela est évidemment faux: car point de vie, point d'honneur, point de biens, sans la société; & presque point de raisonnement complet. Un homme sauvage, auroit-il jamais imaginé, que la société pourroit lui être si utile & nécessaire, sans l'avoir appris par l'expérience? De quel front ose-t-on dire, que de misérables créatures sorties des plus sombres forêts, sans ressentir d'autres résorts que la peur, qui fait fuir ses semblables, auroit compris & concurrû à établir des sociétés? C'est trop abuser des termes, & en imposer aux simples, que de commencer par là. Depuis tous les siècles, dit-on, les hommes ne font que des bêtes, & cependant on leur attribue, ce qu'aucune autre espèce

d'animaux, n'a jamais fait. Quelle contradiction ?

Le grand objet de s'assurer la possession tranquille de la vie, de l'honneur, & des biens, ne vient qu'après les avoir obtenus, & en avoir goûté la douceur; ce qui ne sauroit dériver, que de la société même. C'est d'elle uniquement, qu'on obtient la vie, l'honneur, & les biens; & c'en est son principal but. Cela est si constant & incontestable, que bien des Sociétés se sont soutenues assez longtems, & se soutiennent encore, sans que les peuples fussent fort assurés de la possession tranquille de tout ce qui leur appartient; pourvû que généralement leur société les pourvût généreusement des moyens sûrs, aisés, & durables, de se procurer toute sorte de biens, & de plaisirs. N'est-ce pas ce qu'on voit aujourd'hui parmi le Despotisme Turc, & presque dans tout l'Orient, où la vie, l'honneur, & les biens dépendent du caprice du Sultan, & des Bachas, comme ceux-ci dépendent de la fureur populaire? La société n'en subsiste pas moins parmi eux, qu'au milieu de la République la mieux policée. En effet les hommes ne risquent-ils pas généralement, leurs biens, & leur vie même, pour leurs plaisirs, & leurs avantages; & pour en jouir à leur aise? Ils sont assez instruits des casualités auxquelles toute sorte de bien est inévitablement sujet, pour fonder sur une possession infaillible. Ce qui les flatte le plus, c'est de les obtenir à bon compte & d'en profiter tant qu'ils peu-

peuvent. Peut-être même que généralement l'avarice, n'a d'autre prétexte que les casualités auxquelles tous les biens sont sujets: c'est pourquoi on en cherche de tout côté, pour que les uns au moins restent, si les autres se perdent. Le principal objet de la société, c'est donc d'obtenir les biens, & les plaisirs, quoique passagers: & c'est à cela qu'aucune crainte préalable, ne sauroit avoir part. Je suis fort étonné que tant d'illustres & sérieux Jurisconsultes, & Philosophes, n'ayent que peu ou point réfléchi là-dessus.

Les meilleurs Politiques mêmes ont très souvent échoué contre cet écueil. Un Législateur qui ne s'est occupé, qu'à fixer la conservation tranquille des biens de son peuple, n'est venu à bout de rien, s'il ne l'a auparavant fourni des moyens convenables pour s'en pourvoir, & pour en jouir, par les arts, & par le commerce, selon que la situation du pais le peut permettre. Que conserveroit-on, quand on manqueroit de tout? Aussitôt que la famille se multiplie, la question n'est pas de juger des Procès, & d'infliger des peines: c'est d'avoir de quoi vivre, & de quoi fournir à tous ses besoins, aussi-bien qu'à tous ses plaisirs. Personne ne se trouve pas fort accablé d'avoir des procès, pour avoir des grands biens, & jouir d'une infinité de plaisirs. Il vaut encore mieux avoir l'un & l'autre, que de manquer de tous les deux.

La première chose dont il est question dans la société, c'est de cultiver la terre, de nourrir du bétail, de travailler à toute sorte de draps, & d'avoir quelque sorte d'Architecture. C'est là le principal objet de la société, où la crainte ne peut rien influer. Or pour labourer la terre, il faut la fouiller auparavant, pour en tirer le fer, le travailler dans la forge, & en former les instrumens nécessaires, pour réduire le bois même en charrues, en brouettes, & construire cent autres machines, sans lesquelles on ne sauroit obtenir ce qui est nécessaire pour soutenir la vie, & la rendre heureuse. Car la vie & tout ce qui en dépend, n'est rien aussitôt que le plaisir manque. Elle devient même à charge dans la misère, dans la douleur, & dans l'ennui. La jouissance est aux hommes aussi naturelle, que la vie même, & ne dépend aucunement de la peur. Y eut-il quelqu'un au monde, porté à se divertir, & à se rejouir, par la crainte? Cette chaîne infinie de sciences, d'arts, de manufactures, & d'ouvriers, qui fait essentiellement le soutien & le bonheur de la société, quelque chicanne éternelle qu'on ose faire, n'a aucun rapport avec la peur de Mr. Hobbes.



CHA.

CHAPITRE II.

Cependant je puis sans les nommer, dire que plusieurs grands génies, qui ont brillé quelque tems, par les productions hardies de leur esprit, ne se sont pas donné la peine d'examiner le faux principe, sur lequel ils ont bâti leurs Systèmes. Le terrain de l'humanité, originellement très solide & fort, à bien changé dans la suite, par les accidens qui lui sont survenus. Il est devenu marecageux, où il faut des bons pilotis pour y élever un édifice qui subsiste. Il faut fouiller jusqu'au roc, & ne pas se laisser emporter au gré d'un raisonnement vague, & léger. L'édifice peut être imaginé selon les règles, & les proportions plus justes & plus belles de l'Architecture. Les ouvriers peuvent être très habiles: mais à quoi bon tout cela, si le fond manque? La ruine en sera plus grande, & plus déplorable.

La foiblesse du raisonnement humain, paroît d'abord à l'abus général qu'on fait de son activité, en franchissant presque toujours les bornes, qui lui sont naturels, de quelque côté qu'on le pousse. Du moment qu'il se met en train de reconnoître sa propre suffisance, le voilà s'ériger en magistrature pour décider de tout, avec un empire absolu; & rejeter arbitrairement tout ce qui se trouve hors de la sphère de sa capacité. Mais comme il rencon-

tra

tre trop souvent des obstacles, qui l'arrêtent; & qui lui reprochent sa médiocrité; il regimbe, & tombe avec les Pyrroniens dans l'excès opposé, renonçant même à sa propre nature, pour se confondre avec les brutes. Un véritable fond d'orgueil le pousse à la dernière lâcheté: & il refuse avec obstination, de se prêter aux connoissances plus claires & palpables, qu'on lui fournit. Il en vient jusqu'à mentir l'évidence des choses, sur lesquelles il lui faut incessamment fonder, malgré qu'il en ait.

Ce sont là deux extrémités opposées, qui forment deux partis irréconciliables dans le pais des savans, & qui ne sont pas moins éloignés de la vérité, les uns, que les autres. Tout est possible aux uns. Rien n'est possible aux autres. Ils ne sauroient convenir qu'il y ait du possible, & de l'impossible; & cela même par différens degrés, selon que l'esprit humain a plus ou moins de culture. On n'auroit pas grand tort de regarder l'Entendement humain, comme l'élasticité d'un ressort, qui ne viendrait jamais degagé pour déployer sa force, tandis qu'il n'est pas cultivé. Ce seroit comme un rien, quant aux effets; quoiqu'il fut véritablement quelque chose, quant à la puissance.

Le raisonnement ne vient qu'après. Car qu'est-ce que la Raison; si non une vérité manifestative d'une autre, par les rapports & les combinaisons, qu'elle développe? C'est pourquoy, il ne sauroit y avoir de Raison au monde, sans des vérités préalablement connues, & dont

dont on soit entièrement convaincu. On a beau imaginer de petits enfans, élevés dans les bois, & privés de toute éducation, pour leur prêter des raisonnemens, que le poëte forge dans son cabinet, pour donner apparence à ses préjugés particuliers. On aura moins de peine à prouver qu'un petit chien raisonne, élevé parmi les hommes; qu'un enfant raisonne, élevé parmi les bêtes.

Aussi - bien voyons-nous, que la mort, les mésalliances, les disgrâces, & les crimes des peres, jettent dans la honte, & dans la misère leur posterité; & que faute d'éducation leurs enfans restent grossiers, vicieux, ignorans; & peu à peu, dégèrent de façon, qu'ils perdent les traces même de toute politesse, de toute vertu, & presque de l'humanité. C'est là l'unique & palpable raison de la totale corruption des peuples, & des Nations entières, qui se font brutalisées au point de revoquer en doute s'ils ne sont plus de la même espèce. Pourquoi chercherions-nous d'autres raisons, après ce que nous voyons tous les jours arriver parmi nous, malgré nos sociétés si bien policées? Combien ne voyons-nous pas de familles, se défigurer même dans le corps, dans le langage, & dépérir peu à peu, par les défauts, & maladies héritées de leurs peres? L'invasion des barbares n'a-t-elle pas réussi à barbariser plus d'une fois, le monde entier?

Enfin est-il possible, qu'il y ait encore des Philosophes au monde, qui puissent ignorer, que

que l'Entendement humain n'est qu'une incessante activité pour comprendre & recevoir ce qui est intelligible, dans tous les objets, dès qu'ils se présentent à lui? C'est à peu près comme une cire molle, capable de recevoir toute sorte d'empreinte; qu'on veut faire sur elle; & dont la dernière reste toujours, tandis qu'elle ne soit effacée par une autre. L'unique différence qu'il faut remarquer à présent, c'est que l'Entendement humain est capable d'apprendre à combiner ensemble, les différentes notions qu'on lui fournit; sans cependant pouvoir jamais rien produire de soi-même.

Les idées que les Platoniciens supposent innées, sont, selon leur doctrine, apprises des ames là-haut, long-tems avant d'être reléguées dans les corps: mais en considérant la nature de l'esprit humain, Platon a fort bien connu, qu'il n'est qu'un simple & nud principe actif: & il paroît qu'à l'action près, c'est la *Tabula rasa* d'Aristote. N'est-ce pas insinuer précisément, qu'il n'a rien de lui-même; & que tout ce qu'il a, ou qu'il paroît avoir, lui vient, & lui doit venir d'ailleurs?

En effet d'abord qu'on presse les savans là-dessus; il faut bien qu'ils tombent d'accord, que tout homme doit immédiatement recevoir des autres un amas de connoissances, & de principes: & même apprendre d'eux la manière de les combiner, & de les rapporter ensemble, ce qui s'appelle raisonner dessus. De sorte que chez nous, tout est tradition. Qu'on se déb^{atte}

bâtte tant qu'on voudra, c'est là qu'il en faut toujours revenir, comme on le voit dans toutes les sciences & dans tous les arts.

Or s'il y eut un prémier homme de la même nature, qu'il a transmise aux autres: comme celui-là n'auroit rien pû apprendre par tradition, puisqu'aucun autre ne l'a précédé: il faut donner la tête contre la muraille, pour ne pas avouër, qu'il doit avoir tout reçu par Révélation, pour devenir la source naturelle, & nécessaire de la tradition envers ses enfans, d'où est sorti tout le genre humain.

Comme nous n'avons qu'un seul Livre, où il soit parlé de l'origine du monde; & que ce livre s'est concilié beaucoup d'estime, & de veneration parmi les plus honnêtes gens, pendant plus de trente sept siècles; il peut être permis d'y faire quelque attention. Aussi-bien n'a-t-on eu jamais rien de raisonnable à lui opposer, & voit-on que tous les savans font grand cas d'Herodote, de Diodore, de Tite Live, & de tant d'autres, malgré le merveilleux, où ils ont donné quelques fois.

Il y a d'autres ouvrages par lesquels on a développé les marques certaines, d'un caractère bien supérieur, & bien plus respectable, qui éclate dans l'histoire de Moyse, que dans tout ce qu'on peut produire des autres auteurs connus: mais ce n'est pas le moment d'en repeter les preuves; pour ne pas dis-

L

continuer

continuer un raisonnement, dont la force dépend de la suite des propositions, qui se reciproquent leur clarté.

CHAPITRE III.

Mais s'il y a quelque chose, qui marque à un coin infallible, l'extravagance de l'Esprit des hommes, c'est de trouver tant de graves Auteurs, qui ont donné dans la fausse idée du Genre humain, originellement répandu comme les bêtes, dans les bois, & par les campagnes, sans aucune société. Ils se sont même donné toutes les peines imaginables, pour attribuer à ces hommes farouches, une opposition à la sociabilité, qu'on n'osa vaincre, que par la terreur, ou par les amorces de quelques plaisirs, comme par les charmes d'Orphée.

Ne diroit-on pas, que ces Auteurs, auroient tout à fait oublié, que les hommes généralement par tout, naissent du mariage, dans des familles toujours associées ensemble: & que si par des hazards très rares, quelque couple d'hommes s'est allé cacher dans les bois, pour sauver sa vie: la misère a bientôt contraint ses descendans d'en sortir, & demander quartier au Genre humain; qui n'a jamais refusé de les rémener à la société, & de les cultiver, par un droit que la Nature même impose?

Est-il possible, qu'on n'ait pas d'abord aperçu l'égarment de ces Auteurs-là, & la fausseté mani-

manifeste du fondement qu'ils posoient? Quand même ils n'auroient pas connu par la tradition, & par le consentement général, que tous les hommes ont leur source d'un seul pere, & qu'ils doivent avoir formé d'abord une famille toute seule, & quelque tems après une grande société: ce qui arrive présentement sur toute la terre, ne suffisoit-il pas, pour les rémener de leur égarement? Point du tout. Lorsqu'une fois la prévention s'est emparée de l'esprit; il n'y a pas même le témoignage des sens, qui soit capable de nous redresser.

C'est la nécessité manifeste de pourvoir à la subsistance des hommes infiniment multipliés, qui a donné lieu à leur séparation; pour défricher des nouvelles terres, & presser leurs riches & intarissables seins, afin d'en tirer la nourriture des différentes nations, qui ont peuplé le monde. Cependant elles se sont divisées toujours en grandes Sociétés, avec les secours des sciences & des arts, appris de leurs progéniteurs. La vaste surface de la terre ne s'est pas peuplée autrement.

Ce qui paroît encore plus extraordinaire, dans l'imagination, qui a si fort flatté ces Auteurs, c'est qu'il n'y a pas la moindre trace, dans toute l'histoire, pas même dans les fictions poétiques, d'aucune assemblée ni générale, ni particulière, pour convenir de la Religion, des loix, & des usages généralement établis chez les hommes. Les Poëtes tous unanimement, ont parlé du Genre humain, comme de la race des

Dieux mêmes : & ont soutenu par toute sorte d'inventions , que toutes les sciences & les arts, venoient aux hommes par Révélation immédiate. Les historiens, qui vinrent après, n'ont pas parlé autrement, & n'ont changé quelques fois, que la Révélation, en tradition. Enfin le Philosphisme est venu, qui n'a point été d'un autre sentiment. Cependant parmi tant d'habiles gens, comme il y eut aussi des sectes qui forgèrent bien des sophismes, & des absurdités, on trouve parmi ces dernières, quelques traces des hommes répandus sur la terre, comme des bêtes. C'est là probablement, que quelque Jurisconsulte a puisé le creux fondement sur lequel il batit sa jurisprudence.

A la vérité il peut bien être arrivé, que les enfans rebelles à leurs parens, incommodés à leurs familles, & pernicieux à leurs sociétés, pour se mettre à couvert des châtimens qu'ils s'étoient attirés, se soyent échappés, & ayent cherché des asiles dans de rudes climats, & des pais où les bois, les montagnes, & les rivières, formoient une barrière naturelle. C'est par là, sans doute, que quelque étincelle d'humanité, s'est peu à peu obscurcie, & a presque éteint toute lumière de bon sens, & de vertu. Mais qu'est-ce que cela en comparaison de l'universalité du genre humain : qui a persisté incessamment, dans des sociétés nombreuses & policées, par une successive tradition ?

Peut-on ignorer que la Caldée, ancien berceau du monde, après le Deluge universel, est la
nou.

nouvelle pépinière, d'où sont sorties toutes les nations, emportans avec elles les traditions, les loix, & les coſtumes de leurs ancêtres ? Les Scythes, les Indiens, les Egiptiens, & les Phéniciens, ont tiré de la Caldée toutes leurs connoiſſances, & leur police. C'eſt un fait hiſtorique dont on ne ſauroit diſconvenir. Les Phéniciens, & les Egiptiens, ont cultivé les Grecs; & ceux-ci tout le reſte de l'Europe.

Les traditions en paſſant de main en main, ont ſouffert des alterations conſidérables, par les préjugés des hommes, qui s'en emparèrent, & s'en firent les dépoſitaires, & les promulgateurs. On courroit même riſque, que les véritables fuſſent entièrement effacées un jour: mais le Pere, & l'Auteur des hommes, y avoit pourvû depuis longtems. Il a trouvé bon de choiſir un peuple particulier, pour le faire le dépoſitaire des véritables traditions; de le diſtinguer par une marque ineffaçable; & de le faire briller aux yeux de toute la terre, comme un favori de la Providence, auquel on pourroit toujours avoir recours, pour retrouver les véritables traces de la Nature, de la Religion, des Loix, & des Droits de l'humanité. C'eſt par là, que la Tradition rédigée par écrit, a été tirée des mains prophanes & téméraires du raiſonnement humain, qui flotte inceſſamment au gré des paſſions, & des préjugés les plus affreux, dès qu'il n'eſt pas borné, par une éducation ſalutaire, & par une autorité ſuprême, qui le faſſe ſentir.

C'est ce que nous allons voir par le seul rapport historique de la création; où l'on marque aussi la véritable origine de la dépravation générale, par laquelle le culte même du premier Etre, & l'amour du prochain, devoit se confondre, & presque périr tout à fait, sans le secours d'une nouvelle Révélation divine.

CHAPITRE IV.

Rien n'est plus simple & plus naturel, que ce que le Créateur a fait, en formant l'homme, pour l'engager à l'honorer, & à l'aimer au-dessus de tout autre chose; & à aimer tendrement son prochain comme soi-même; ce qui est le grand bût de toute loi, & de toute justice.

Adam est créé d'abord tout seul, pour lui faire sentir le penchant naturel à la société; qu'aucun autre avantage au monde ne sauroit remplacer. Il est bientôt consolé de ce premier ennui, par une compagne tirée de son propre corps, pour n'hésiter pas d'un moment à s'attacher à elle. Tous les attraits, & tous les charmes imaginables, mirent la dernière main à l'œuvre; & l'homme apprit du premier moment à aimer son semblable comme soi-même.

Tous les objets extérieurs, non obstant la nouveauté de la sensation, n'ont rien qui partage cet amour naissant; & tout ce qu'ils présentent

sentent d'agréable & délicieux, ne satisfait ces tendres époux, qu'autant qu'ils en goûtent ensemble. Dieu même s'y plaît, & paroît ne pas disconvenir, qu'Adam prononce des tendresses à son Epouse, lorsqu'il ne paroît pas avoir rien dit encore, pour témoigner sa reconnaissance, & son culte, à son suprême Auteur. En effet n'est-il pas naturel de commencer par aimer nos semblables, pour s'élever ensemble à aimer Dieu? Aussi-bien est-ce Dieu même qu'on aime, dans tout ce qui est aimable: & rien ne manque pour lui rendre un culte naturellement parfait, lorsqu'on connoît d'aimer souverainement Dieu dans ses ouvrages.

Il n'y a rien, dans tout ce que Dieu venoit de créer, qui puisse présenter la moindre idée, ni exciter le moindre sentiment de haine, & de terreur. L'innocence n'est pas compatible avec cela. Dieu lui-même se présente toujours à Adam, avec une figure semblable à celle, qu'il venoit de lui donner. Il parle son propre langage, & ne paroît occupé, qu'à lui procurer toute sorte de biens, & de plaisirs. Après l'autorité qu'il lui donne sur toute la terre, le jardin délicieux où il le place, & l'admirable compagne par laquelle il comble son bonheur; pourroit-il encore manquer quelque chose de la part du Créateur, pour se faire aimer d'Adam, & par lui de toute la nature humaine?

Pendant il fait plus encore. Comme il n'ignore pas qu'il y a pour l'homme tout nouveau sur la terre, le danger, qu'il ne com-

menée à se nourrir par un fruit excellent, dont l'usage incomparable ne devoit se faire, qu'après avoir goûté du fruit de la vie; il l'en avertit, par une tendresse paternelle, & daigne lui en marquer la raison; car dit-il, ce seroit pour vous un poison mortel.

Cet avertissement apprend en même tems, à un esprit jaloux, l'unique moyen de se défaire des hommes: & sans balancer, il l'embrasse aussitôt, attaquant cette jeune fille, & lui faisant comprendre, qu'il étoit à part du secret de l'Eternel. C'est par là qu'il s'insinue, pour contredire l'arrêt Divin, & en démentir les funestes conséquences, glissant malicieusement quelque mot, pour faire prendre en mauvaise part, l'avertissement salutaire, que le Créateur venoit de lui donner.

La pauvre innocente qui ignore s'il y a d'autres figures dans le monde, qui parlent le langage de son époux, & qui n'est pas encore susceptible de crainte, n'ayant point d'idée, ni de sentiment d'aucun mal, & bien moins de la mort; ne prend point d'ombrage de la conversation; & flattée par les attraits du fruit défendu, elle le porte inconsidérément à la bouche, & en fait part à son mari, qui ne sauroit lui rien refuser & qui en mange avec elle.

Voilà le grand coup porté sur la nature humaine, malgré les soins du Créateur, pour se conserver le plus parfait des ouvrages de sa toute-puissance formé pour un bonheur éternel. Dans le moment, ces deux premières créatures

sont

sont averties de leur faute, par des frissons intérieurs, qui poussent en même tems la rougeur au visage, & leur donnent les premières sensations du froid, & de la honte. Ils cherchent d'abord à se couvrir; & ce fut là, la première interruption du parfait amour, dans lequel ils avoient été placés, par leur création.

D'abord l'avertissement paternel du Créateur, est regardé comme une menace; & le dérangement intérieur, ne leur fait que trop appréhender des suites mortelles. En faut-il davantage, pour n'oser plus soutenir la face de leur Maître, qu'ils commencent à redouter alors, comme un vengeur de leur crime? pour ne pas ressentir de l'aversion & de la haine, contre la trahison du serpent; & l'appréhension mortelle de périr à tous momens, & de renoncer à tous les biens, dont ils ne faisoient que goûter? Le retardement même à mourir, ne devoit-il pas aussi leur donner quelques espérances, & les faire douter un peu de l'effet des menaces du Tout-puissant; ou bien leur persuader que la mort n'étoit autre chose, que l'état où ils se trouvoient? On voit bien que l'état malheureux où ils tombèrent d'abord, les poussa jusqu'à interrompre le parfait amour, qu'il y avoit entre ces deux premières créatures humaines; puisqu'Adam ne hésita pas de rejeter sa faute, sur la compagne, *que Vous m'avez donné*, ose-t-il dire à Dieu.

Voilà donc tout d'un coup, l'amour & la foi, si naturelles à l'homme s'affoiblir, se con-

fondre, & prêtes à périr tout à fait, au premier choc de la première épreuve. Le raisonnement humain auroit-il pû tirer Adam & Eve de la seule incertitude de leur sort, source fatale des ténèbres dont fut bientôt inondée l'humanité? Pouvoit-il démêler si Dieu auroit pardonné aux hommes, ou non? s'il auroit réparé leurs dommages, ou non? s'ils alloient mourir, ou non? Il ne faut que s'éloigner un moment de la foi, & de l'amour qui nous attachent à Dieu, pour tomber dans une obscurité si déplorable.

C'est Dieu tout seul, qui vient les tirer de la triste situation, où ils se trouvent, par une nouvelle Révélation. Il appelle les coupables, leur fait connoître, que leur malheur n'est venu, que de lui avoir manqué de foi, & d'obéissance. Il confirme lui-même d'abord la haine, & l'inimitié, contre un ennemi, qui ne feroit pas détruit si tôt, & qui leur livreroit bien des combats, avant que d'être écrasé sous leurs pieds. Mais en attendant il leur annonce une vie de peines, & de douleurs, qui ne finiroit que par la mort, après laquelle on leur ouvroit quelques espérances. Enfin on les chasse du jardin délicieux, & on les renvoye travailler la terre, pour en tirer de quoi vivre, & nourrir leur postérité.

Tout cela n'étoit encore, qu'une seconde épreuve, & l'unique remède à leur faute: mais les hommes n'en jugent pas ainsi; & le défectueux raisonnement humain le fit regarder comme

me

me un châtement, & une punition sevère. Nos peres n'aimoient pas de mourir sans doute; mais ils n'auroient pas voulu non plus, mener une vie de travail, & de langueur. Tout le bien qu'on leur fait esperer, est fort éloigné; & tout le mal est présent. Quelle opposition, entre ce dernier état, & le premier!

Je n'ose pas toucher à la funeste Tragédie, qui suivit bientôt après entre les deux premiers freres; & qui mit le comble au renversement de l'amour & de la foi, chez les hommes. Le principe actif de l'amour naturel, n'osant plus se fier aux objets extérieurs, rentra dans soi-même, & tourna sur lui toute son activité; ce qui produit ce qu'on appelle Amour propre. C'est là l'obstacle presque insurmontable à l'amour du prochain; & d'autant plus pernicieux, qu'il est souvent imperceptible; qu'il se déguise aisément; & qu'on en est presque toujours la dûpe.

CHAPITRE V.

Par ce détail abrégé, & tiré, je puis dire, mot à mot de la narration de Moÿse; on comprend aussi clair que le jour, qu'on n'en pouvoit faire davantage pour des créatures intelligentes, que ce que le Créateur fit d'abord pour fixer la nature humaine, sur une base aussi solide, qu'on l'auroit pû imaginer, pour la rendre éternellement heureuse; en la faisant vivre

vivre d'un parfait amour envers lui, & envers elle-même.

On ne voit pas moins, par quel hazard cet admirable ouvrage s'est ruiné tout d'un coup; & a précipité le Genre humain, dans les foiblesses, les tenebres, et la furieuse dépravation, qui furent les suites presque nécessaires de la première erreur. C'est uniquement par la faute du raisonnement humain, que tant de malheurs ont suivi de si près. Dès qu'il a une fois secoué le joug qu'il lui faut, & franchi les bornes de la Révélation divine; il n'y a plus d'écart, de fougues, & de précipices, auxquels on ne doit s'attendre.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer l'ignorance où ce fameux Raisonnement tant vanté de nos jours, se trouve par rapport à Dieu, à son prochain, & jusqu'à l'Amour même, quoiqu'il lui soit inséparablement attaché. Après cela, oseroit-on avec quelque apparence, s'en rapporter à lui tout seul, sur la Religion, & sur les Droits des Princes?

Peu à peu la dépravation universelle, ayant éloigné des hommes en général, la présence sensible de leur Créateur, & la Tradition persistant constante, à soutenir l'existence d'un premier Etre éternel, Auteur de l'humanité: mais sous les différens aspects, dont nous avons fait mention ci-dessus, c'est à dire: tantôt comme d'un bon Pere, tantôt comme d'un juge rigoureux: tantôt comme tout-puissant, & tantôt comme supportant le contraste d'un esprit rebelle,

rebelle, & la ruine de son chef d'œuvre: le Raisonnement humain se mit d'abord en campagne, pour chercher, & forger mille extravagances; dans la resolution de combiner tout cela, selon les caprices, & les passions des hommes.

On n'a qu'à jeter les yeux sur l'ancienne idolatrie, & sur les différens cultes établis, même parmi les Nations les plus policées; pour comprendre du premier coup d'œil, des abus effroyables de la droite raison, & du sens commun. Les Philosophes, qui vinrent après, ne furent pas non plus d'accord entr'eux; car les uns préférèrent à des bonnes sources: mais d'autres se livrant en proie à leurs raisonnemens, s'abandonnèrent après des chimères, quelquefois pires que l'idolatrie. Enfin lorsque toute l'humanité convenoit de l'existence d'un Dieu Tout-puissant éternel; presque tous les hommes disconvenoit de l'idée qu'on en devoit former, & du culte, qu'on devoit lui rendre.

Il ne furent pas moins dans une incessante contradiction, par rapport au Prochain; & la dispute a pris de si fortes racines, qu'on en voit bien de rejettons de nos jours. L'un, commence par dire, qu'il fuffit d'être homme pour être prochain. L'autre, n'en connoît que dans sa Religion. D'autres enfin demandent la Nation, le país, le langage, les liens du sang, de la famille, de l'amitié, & des bienfaits. En général, le prochain est celui de qui on se flatte de tirer quelque profit: & pour tout le reste
des

des hommes, c'est bien assez de leur donner quelquefois l'aumone.

Il y eut toujours parmi les hommes, des gens de bien, & religieux, des amis, des parens, des freres: aussi-bien que des scelerats, des impies, des ennemis, des traîtres, des ingrats, & des millions d'inconnus. Tous ces différens hommes n'ont pas les mêmes droits sur notre amour; & on seroit également stupide, & injuste, de le refuser, ou de l'accorder à tous. Ce qui est encore plus embarrassant, c'est que les mêmes hommes passent souvent d'un caractère à l'autre; & que d'autres ne changent jamais. On a beau recourir sur tout cela, au tribunal du raisonnement humain: on n'en fera pas plus avancé pour la théorie, qu'on l'est généralement pour la pratique.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est ce que nous allons remarquer par rapport à l'amour, qui est un sentiment également partagé à tous les hommes, & dont leur raisonnement ne paroîtroit pas pouvoir abuser; puisqu'il n'a, qu'à réfléchir sur soi-même. Or tout homme quand il aime, se plaît d'aimer; & la satisfaction intérieure, où il se trouve alors, fixe d'abord sa pensée sur l'objet aimé; & c'est par une telle réflexion, qu'il découvre, ou qu'il lui attribue des nouvelles beautés, qui l'y attachent toujours davantage. Toute autre pensée l'ennuie, & le rebute. On ne s'y soumet qu'avec peine, & rien ne nous est plus ravissant, que de s'entretenir avec ce qu'on aime,
 &

& de parler à d'autres de lui. Sans cela toute conversation languit, & on y préfère la solitude, où malgré la rigueur des loix Dramatiques, les soliloques n'arrivent que trop naturellement.

Ce n'est pas tout. On n'a de satisfaction, qu'à faire ce qui plaît à ce qu'on aime; & on ne croit jamais l'estimer & l'honorer assez. On tâche de porter les autres à en faire de même; & qui n'y consent pas, ne sauroit être de nos amis. Quiconque fait le contraire, est notre ennemi déclaré. Que si par hazard on a le malheur de déplaire à l'objet aimé; on ne cherche point d'excuses; on avoue la dette; & on n'oublie rien pour la satisfaire. C'est de là même qu'on prend occasion de redoubler les marques de tendresse, & de les porter quelquefois à des excès extraordinaires. Enfin on ne craint rien tant, que de déplaire à ce qu'on aime; & on appréhende sur tout, de n'en être pas aimé.

Voilà sans le secours des Poètes & des Philosophes, ce que c'est qu'aimer, parmi les hommes; & peut-être n'y en a-t-il pas beaucoup, qui n'ayent été quelquefois dans le même cas. Cependant si l'on demande aux hommes en général, ce que c'est qu'aimer, on a mille sortes de réponses à s'attendre. Le plus grand nombre est persuadé, que ce n'est que l'action animale, qui regarde la génération. D'autres que c'est; ne pas faire du mal. D'autres que c'est faire quelque bien, des politesses, & des honneurs.

D'au-

D'autres enfin, que c'est flatter les uns, caresses les autres, mentir & faire même des bassesses, pour leur faire plaisir, pour gagner leurs bonnes graces, & nous attirer quelque bienfait. En un mot, on répond presque toujours, qu'aimer les autres, c'est nous aimer nous mêmes. Chaqu'un avoue, qu'on n'aime pas sa femme, comme son prochain; ni son prochain, comme son Dieu: mais on est fort embarrassé de nous en marquer précisément la différence.

CHAPITRE VI.

Il n'est pas à présumer qu'après avoir fait quelque réflexion là-dessus, il puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui a le sens commun, de faire quelque fond sur le raisonnement humain, pour décider tout seul de la Religion, & des Droits des Monarques. Tout le monde tombe d'accord, que le culte de Dieu, & l'amour du prochain, sont le fondement solide, & unique de toute loi, & de toute justice: & cependant il paroît par tout ce que nous avons remarqué, que ce fondement, est tout à fait creux & chancelant, si on l'abandonne au raisonnement humain, et aux idées frivoles qu'il se forge de la Nature, d'abord qu'il s'émancipe de la Révélation divine, & de la Tradition naturelle.

Sans cette suprême loi, on radortera toujours sur les Droits des Princes, tout comme

on

on fit sur le mariage, et sur tous les autres devoirs de l'humanité. Platon, ce grand Philosophe, après même avoir puisé à quelque bonne source, n'a pas laissé de donner dans l'extravagance de faire les femmes communes dans sa République. Licurgue en a fait presque de même dans la sienne, & renversé tout à fait les idées d'une juste pudeur parmi les filles. Minos en Crète, qui les a précédé, avoit imaginé la communauté des enfans, & renversé les droits & la tendresse naturelle des parens. Voilà les fruits sauvages de cet arbre tant vanté, dès qu'il n'est pas cultivé par la Révélation : car tous ces gens-là ne manquoient pas de raisonnemens plausibles, pour justifier leurs loix.

Il n'en coûteroit pas beaucoup, pour faire des remarques à peu près semblables sur bien d'autres Articles; & prouver, *qu'en considérant l'homme ou comme créé de Dieu; ou comme doué par son Créateur de certaines facultés tant de corps, que de l'ame, desquelles l'effet est fort différent selon l'usage qu'il en fera, ou enfin comme porté & nécessité même par sa condition naturelle, à vivre en société avec ses semblables*: si toutes ces trois relations sont abandonnées entre les mains du raisonnement de chaque particulier; il y aura presque toujours, *quot capita tot sententia*. Que si sur cela on se doit rapporter plutôt aux uns, qu'aux autres, pour en décider, & y poser des bornes convenables; il faut toujours en revenir à quelque autre tribunal d'autorité, & capable d'en

M

imposer

imposer par respect, & veneration, au simple raisonnement particulier. Celui-ci, dès qu'il s'abandonne à lui-même, se perd nécessairement dans le vaste océan où il flotte au gré des opinions, des passions, des intérêts, & des préventions humaines; vents instancables, & furieux, qui ne cessent jamais de produire les orages, & continuer la tempête.

C'est pourquoi il ne fera pas hors d'œuvre, de marquer le plus en abrégé qu'il sera possible, l'institution naturelle des Gouvernemens politiques, sans aucune dépendance de l'invention arbitraire: mais par une loi de nécessité, que le Créateur a bien voulu imposer, dès qu'il a prescrit la forme de la génération, & de la multiplication des hommes. L'Entendement humain est destiné à la connoître dès qu'on la lui propose; & le Raisonnement, à la rechercher dans une véritable tradition; & à combiner ensemble les dispositions, les évènements, & les conséquences, pour en juger selon les principes de l'équité suprême, qu'il doit avoir puisé dans la source de la Révélation Divine.

Puisque tout le Genre humain est dérivé d'un seul pere, qui obtint presque aussitôt la primauté sur sa femme; il est hors de doute qu'il a eu soin de ses enfans, & qu'il a pourvu à leur subsistance, & à leur éducation. C'est lui qui gouverna d'abord sa famille; car sa compagnie trop prévenue par le commandement immédiat du Créateur, de lui rester soumise, ne doit

doit pas avoir entrepris de le contrecarer si tôt. Cela n'est venu qu'après.

Le Gouvernement d'un seul, est ce que le Grecs ont apellé, *Monarchie* : & la force du mot n'en dit pas davantage, quoiqu'on ait voulu distinguer après le Gouvernement *Monarchique* du *Patriarchique*. Celui-ci, dit-on, n'étoit le Gouverneur de ses enfans, que parce qu'il étoit leur pere. Le Monarque, ne l'est pas naturellement de ses peuples. Mais puisque le Patriarche ne gouvernoit pas moins ses domestiques, & ses esclaves, quoiqu'ils ne fussent pas sortis de lui; la différence, ou distinction supposée, s'évanouit aussitôt d'elle même.

Pendant tout le tems qui précéda le Déluge universel, il n'y a aucune trace d'autre forme de Gouvernement, que le Patriarchique, pas même chez les enfans rebelles, descendus de Cain. Après la première catastrophe générale, Noé resta le seul pere, & nouvelle source du genre humain. Il eut trois enfans, & 16 petits fils, qui eurent chacun une nombreuse postérité; & qui restèrent assemblés dans la pleine de Senaar, jusqu'à la cinquième génération, à laquelle ils se partagèrent, en conséquence de la confusion des langages.

Ce Phénomène prophétique marque admirablement bien, que du moment que les hommes prétendent convenir d'eux-mêmes, par une assemblée générale, pour prendre quelque résolution: il faut bien que les langues se confon-

dent, & que les différentes opinions fassent échouer l'entreprise. En effet depuis ce tems-là, on n'osa plus rien entreprendre de pareil; & cela est devenu enfin également impossible, qu'il est extravagant & inutile. Le Conseil même des fameux Amphictions en Grece, quoique d'une très petite province, n'eut jamais aucun bon succès, dans la suite. C'est au Tout-puissant qui connoît ce qu'il a fait dans les hommes, ce qui leur convient, & qui les aime avec une tendresse, & une puissance paternelle, à leur marquer, & préférer ce qu'il leur faut; & ce qui est possible, & avantageux parmi eux.

Comme Noé vécut 350 ans après le Déluge, & que selon le texte hebreux, dont je me défie beaucoup, la dispersion des hommes arriva 130 ans tout au plus après ce baptême universel; ce Patriarche auroit vû ses enfans se partager 220 ans avant sa mort; & son gouvernement déchiré tout d'un coup, sans en conserver que la moindre partie. Malgré l'improbabilité qu'il y a dans ce détail, & qui est parfaitement réparée par les Septantes: il est fort prudent, de ne point fonder sur un fait, où l'on veut questionner. Ainsi nous nous retrancherons sur ce qui arrive nécessairement par la génération humaine, même de nos jours; ayant posé une fois pour toutes, un premier gouvernement Patriarchique, d'où nous verrons couler infailliblement, toutes les différentes formes de Gouvernement politique, qui se sont soutenues parmi les hommes. L'invention & le raisonnement
humain

humain a bien voulu faire plusieurs expériences, qui ont toujours mal réüffi. Il a fallu enfin revenir à ce que le Créateur avoit indiqué par la nature.

CHAPITRE VII.

Posons d'abord qu'un Patriarche eût dix enfans, dont chacun en produisit autant, & toute la famille vint à se former de cent onze personnes toutes mariées, selon la loi naturelle. Chacun de ces petits fils, supposons encore, eut dix enfans, de sorte que la famille s'augmentât jusqu'à mille cent onze personnes, toutes sorties du même unique pere, qui gouvernoit toujours en chef sa famille. Enfin ce n'étoit pas impossible, que de l'origine du monde, le même Pere pût voir encore tous ses arrières petits fils mariés, & procréer dix enfans chacun; en sorte que cette première famille devint sous ses yeux, nombreuse de onze mille cent onze personnes, & autant de femmes, ce qui revient à 22 mille ames; quoique le plus ou le moins dans le nombre, ne fasse rien à l'objet, que je me propose.

Il suffit de comprendre, que le premier unique pere, devoit gouverner ses enfans, selon ses connoissances, & ses tendresses naturelles envers eux, & qu'on sait augmenter sans cesse en descendant. Je doute qu'on convienne d'a-

bord, que ce bon Patriarche eût sur tous ses arrières petits fils, la même autorité, qu'il avoit du commencement, & pendant leur jeunesse, sur ses propres enfans. Je serois même porté à croire, qu'il partageoit volontiers le soin de tout ce menû peuple, avec ceux qui en étoient les peres immédiats. Il avoit sans doute besoin de leurs conseils, & de leurs personnes, pour se reposer sur eux, presque de tous les soins, qui l'auroient accablé à son grand âge. Mais qui oseroit revoquer en doute, qu'en agissant ainsi avec ses enfans, il y en eût plusieurs qui osassent lui faire résistance, lorsqu'il trouvoit à propos d'ordonner quelque chose par lui-même? Quand même on en auroit trouvé quelqu'un de rebelle, le reste auroit suivi le respect, & la soumission duës à leur commun pere, ce qui revient au même.

Enfin le bon Patriarche vient à mourir: & peut-être même auparavant son grand âge, & ses infirmités, le firent retirer tout à fait des soins d'une si nombreuse famille. Quoiqu'il en soit: voilà donc ses dix enfans, tous également freres, & chefs d'autant de familles, qui restent assemblés, & depuis leur naissance, accoutumés de vivre ensemble, & de gouverner avec une intelligence reciproque, leur postérité. Quand même chaqu'un d'eux n'eût pas hérité des mêmes maximes de leur commun pere, & renonçât à tous les avantages de la société de ses freres: il n'est pas à présumer que la plupart en fit de même, & trouva convenable de
don-

donner des exemples pareils à ses propres enfans, & à tous ses descendans.

Voilà donc j'ose dire, démontré que huit ou dix peres, riches de deux mille descendans chaqu'un, restent ensemble à la tête de leurs familles, qui forment déjà un peuple nombreux. Or demeurant ensemble, il falloit convenir dans les maximes de la société, & de la concorde; persévérer dans l'unité du même objet; & rendre pourvû de tout le nécessaire, content, & heureux, autant qu'il est possible, tout leur peuple.

Mais comme il n'arrive que trop des accidens qui attaquent les principes, & les directions les plus sages, & les plus utiles, au grand dommage de la société; il falloit sans doute, consulter ensemble, & s'en rapporter à l'avis qui seroit connu le meilleur; car l'affaire devenoit commune à plusieurs égards. Voilà donc un Conseil politique, que la nature propose, & qu'elle assemble elle-même: dans lequel, je crois écouter les harangues fraternelles, sur les incidens & les avis proposés; sur le profit ou le dommage général: & l'unique texte allegué, ce seroit l'exemple, ou les sentences de leur commun pere. C'est-là l'unique Code, & l'autorité naturelle, & primitive, qu'on pouvoit alleguer, sans qu'il y eût aucune convention préalablement établie, ni d'autre invention humaine, pour l'introduire, & le faire valoir. Cela découle par nécessité, de la forme de la génération, & de la multiplication humaine.

L'art ne vient qu'après la nature; & tout ce qu'on peut demander d'elle, c'est de l'imiter. Très souvent même la copie ne vaut pas l'original, quelque imparfait qu'il soit devenu.

Or pendant que cet ordre-là continue; voilà l'ainé des dix freres, qui vient aussi à mourir, & laisse dix enfans. Que faire pour lors? Si tous ses dix enfans entrent dans le conseil avec leurs neufs oncles, qui restent: toujours l'intérêt de la seule famille des neveux, l'emporterait sur celui de tous les autres ensemble, & une seule famille prevaudrait à toutes. Ainsi rien n'est plus naturel, que d'appeller l'ainé des neveux, comme le plus proche aux Oncles par son âge, & par son expérience, pour l'introduire comme égal, dans le Conseil des anciens; & y faire valoir à la place de feu son pere, les droits & les intérêts de toute la branche ainée, & d'y représenter tous ses propres freres. Voilà le droit d'ainesse assez bien indiqué par la nature même; ainsi que la Révélation n'a pas manqué de le dire. Voilà pour la première fois un chef moral proposé, & une subordination morale pratiquée naturellement pour le bien de la société, parmi des personnes parfaitement égales entr'elles. Enfin voilà un chef d'ordre, & un commencement de Hiérarchie naturelle, fondé uniquement sur l'âge, selon la force du mot; sans qu'aucune invention humaine s'en mêle.

Achevons ce prototype. Le second Oncle vient à mourir après. Pourquoi ne suivra-t-on pas

pas la même règle; puisque les mêmes principes, & les mêmes raisons subsistent, aussi-bien que les mêmes personnes? On ne sauroit guères douter, qu'on n'en fit de même à la mort du second, du troisième, & de tous les autres Oncles, jusqu'au dernier. Pour lors les cent neveux, n'ayant plus aucun de leurs peres, rentrent dans leurs droits naturels de paternité; & par conséquent sont les maîtres de former un Senat de cent personnes, s'ils veulent; ou bien de continuer à s'en rapporter aux aînés de leurs branches, s'ils sont contens de leur gouvernement, auquel ils s'étoient accoutumés.

Je ne déciderai point ce qui soit plus probable. Il me suffit que la nature toute seule m'ait conduit jusques-là, pour connoître la Monarchie, & l'Aristocratie naturelles: l'une toujours un peu mêlée avec l'autre, & s'aidant réciproquement, pour le bonheur des peuples. En effet si le premier pere avoit besoin du secours de ses enfans, & devoit se décharger sur eux d'un grand nombre de soins; tout de même après sa mort, ses enfans pour consulter entr'eux, & pour régler leur société, devoient reconnoître parmi eux quelqu'un qui représentât un chef d'ordre, soit par rapport à l'âge, soit par rapport au mérite personnel, qui donna plus de crédit, & d'autorité qu'aux autres.

 CHAPITRE VIII.

Jusqu'ici on ne sauroit comprendre originellement aucune trace d'autre sorte de Gouvernement politique, que le Monarchique, & l'Aristocratique. L'un & l'autre, qu'il soit électif ou successif, n'importe. Cela ne change rien à la forme: mais que les délibérations en dernier resort, appartiennent à tous les chefs de famille, ou à tous les citoyens, & au peuple, cela n'a jamais rien valu; & ne sauroit avoir lieu parmi les hommes, que dans une situation extrême, & délabrée. Anacharsis a décidé fort laconiquement, que dans la Démocratie, les sages proposent, & les fots décident. Il paroît même que la Démocratie est contraire à la nature, puisqu'il n'est pas vraisemblable, que tous les arrières petits fils, chefs de leurs particulières familles, voulussent s'élever contre leurs peres, & attenter à l'autorité paternelle, pour se mêler du Gouvernement, & donner l'exemple de la Démocratie.

Mais rien ne paroît plus décisif, pour connoître le véritable penchant de la nature humaine, que la considération de la forme du Gouvernement politique, qu'elle a constamment adopté & suivi depuis son origine, jusqu'au tems de Thésée, où l'on remarque pour la première fois dans le monde l'idée d'une République

blique en Grece. Pendant la suite de presque quarante siècles on ne trouve parmi les hommes, dans tous les pais peuplés, que le gouvernement d'un seul, soit sous le nom de Patriarche comme parmi les Hebreux & les Scythes; soit sous le nom de Roi, même dans les plus petites villes, dans toute autre Nation.

Ce qu'on dit de la République de Crete, instituée par Minos, n'étoit qu'une Monarchie assistée, & fortifiée par un Conseil, & un Senat; aussi bien que le Gouvernement de Lacédemone; & à peu près comme Romulus avoit établi à Rome, en instituant le Senat. Est-il possible que tout le genre humain ne se soit jamais avisé, pendant près de quatre mille ans, d'instituer une République; & que pour cela, il ait fallu décrier les Rois, par des catastrophes les plus horribles de cent petits Tirans? Cela n'est même arrivé, que dans un petit coin de l'Europe; & tout le reste de trois parties du monde connu, n'a jamais pensé à cela. On vient enfin de connoître le reste; & on n'a jamais trouvé aucune trace d'autre Gouvernement que Monarchique. Il faut donc tomber d'accord, que la tradition, & les exemples anciens, n'avoient rien fourni de meilleur à l'humanité.

Il ne faut pas non plus oublier, qu'aucune République ne fut durable, & qui il n'y en eût pas une, où il n'eût fallû faire des fréquens changemens, pour continuer. Sans cela on n'en parleroit dans l'histoire, que comme des phé-

phénomènes passagers. Pour peu qu'on considère Athenes, Rome, & Venise, on conviendra que leur durée n'est qu'une apparence, ayant toutes de tems en tems changé l'essentiel de la forme de leur gouvernement; & c'est par là qu'elles de sont soutenues des siècles. Toutes les autres Républiques ne paroissent que comme des éclairs dans l'histoire; & celle de Genes n'a pas moins changé de forme que les autres; outre que sa médiocre étendue, & sa situation l'ont souvent mise à couvert des grandes révolutions dont elle étoit menacée. C'est aux Suisses & aux Hollandois de nouvelle date, à donner s'il est possible, des exemples différens.

A la vérité on fait grand bruit, sur l'institution de la République des Hebreux, qu'on prétend établie par Moyse, à l'occasion qu'il institua les septante deux juges subalternes, par le conseil de Jethro dans le désert. Dieu qui voulut bien approuver cette institution, pour décharger & soulager Moyse, n'a que trop précisément marqué sa volonté, par la succession des Juges, & par la prédiction des Rois, qui entroient trop manifestement dans l'économie divine, *ante constitutionem mundi*. En effet y a-t-il rien de plus manifeste, & parlant contre l'existence de la prétendue République d'Israël, que de voir une suite presque régulière de Juges, qui déclarent la guerre de leur propre mouvement, qui assemblent le peuple, qui se mettent à la tête des armées; qui font la paix, comme bon leur semble; qui jugent le peuple

en

en dernier resort; & qui ne font eux-mêmes élus de personne sur terre, ni reconnus, ou installé par le prétendu Sanhedrin, auquel ils n'ont jamais témoigné aucune dépendance, ni soumission? Appelleroit-on cela une République? Flave Joseph a si bien reconnu la force d'un tel raisonnement, qu'il n'osa donner au Gouvernement primitif des Hebreux, aucun des noms connus parmi les Nations; & n'a pas craint de l'appeller Théocratie, nom tout nouveau & sans exemple parmi les autres peuples. Il raisonne même là-dessus avec tant de force, qu'on ne sauroit en disconvenir.

Tout cela trouvera sa place, & j'en parlerai en son lieu autant, que ma petite activité le permettra. Il suffit à présent de connoître que parmi le Genre humain, depuis son origine & pendant la suite de presque quarante siècles, les hommes n'avoient connu d'autre Gouvernement politique, que la Monarchie; & que non obstant tous les désordres, les cruautés, & les tyrannies d'un grand nombre de Monarques, on n'a jamais pensé de changer cette unique forme, quoique le Genre humain ne manquât pas de personnes parfaitement éclairées, & d'excellens Philosophes, parmi les Caldéens, les Egyptiens, & les anciens Persans, & les Gimnosophistes.

En suivant la force du raisonnement humain, à qui tout seul je n'oserois me fier jamais, je suis persuadé qu'on pourroit fort bien démontrer, que si tous les hommes étoient aussi parfaits que les Anges; il ne leur conviendrait
d'au-

d'autre Gouvernement, que la Monarchie. Plus ils s'approchent d'un état si parfait, plus elle leur convient; & ce n'est qu'au défaut de la Monarchie, que l'Aristocratie peut avoir lieu quelque tems, pour le bonheur des peuples, & pour aider & secourir les Monarques.

Ce n'est pas pour flatter le Roi mon maître, ni pour faire honneur à ma patrie, & à mes ancêtres Aristocratiques, que je pense de cette façon-là. J'abandonnerois l'un & l'autre, du moment que la vérité divine se présenteroit pour manifester le contraire: mais c'est-elle-même qui parle ainsi, par l'ordre naturel, & par la tradition universelle, & qui a bien voulu en décider tout de même par la Révélation reconnue de tous les gens de bien.

CHAPITRE IX.

Rien ne me paroît plus pressant, & plus démonstratif pour persuader, que le Gouvernement d'un seul, tire son établissement d'une autorité toute divine, que de considérer tout ce que le raisonnement humain a inventé, pour le combattre, & l'infirmer dans l'esprit des hommes. Non seulement il a toujours échoué dans cette entreprise: mais il est parvenu par le plus rude, & plus obstiné contraste, à démontrer également sa propre foiblesse, & la force

force surnaturelle dont le Tout-puissant investit, & soutient les Monarques.

Voici en abrégé tout ce que les plus fins ont pensé, & publié pour persuader, que le Gouvernement d'un seul, est impossible parmi les hommes. J'avois même été séduit autrefois là-dessus, par les préventions héritées de mes ancêtres, & par les maximes généralement répandus dans ma patrie Aristocratique. Je n'en suis revenu, que par la force de la vérité émanée de la Révélation, qui m'a fait réfléchir aux désordres & malheurs qui accompagnent nécessairement tous les Gouvernemens républicains, du premier relâchement de l'observance la plus rigoureuse des loix.

D'abord que la famille & la postérité d'un Pere s'augmente; la nature même, dit-on, apprend, qu'il ne sauroit remplir tous ses devoirs, envers ses petits fils, sans partager avec ses propres enfans, ses domestiques, & avec des étrangers mêmes, en qualité de précepteurs, & administrateurs, les soins naturels, & nécessaires, pour l'entretien, la direction, & la bonne éducation de sa postérité. Sans cela, non seulement ses petits fils, & arrières petits fils, resteroient sans aucune éducation; mais sans subsistance aussi, puisque l'une autant que l'autre, dépend d'un ordre exact, d'une juste distribution, & d'une connoissance incessante des besoins particuliers d'un chaqu'un. Que s'il est impossible à un Pere, de remplir tout seul tous ces devoirs; il l'est bien plus à un Roi,
pour

pour tout ce qui est indispensable à un grand peuple. *Qui nimis probat, nihil probat.* Tout Pere qui n'est pas sot remplit tous ses devoirs, avec tant soit peu d'assistance: & tout Roi sage les remplit également, par une assistance un peu plus grande: & tout le raisonnement va en fumée.

On ajoûte, qu'un Pere n'a pas seulement les devoirs de pourvoir à la subsistance, aux nécessités, & commodités de toute sa famille: mais aussi de l'instruire, la conduire, l'encourager, & la corriger également par la voix, & par l'exemple. Tout Pere donc, pour le moins, lorsqu'il vieillit, n'est rien moins qu'en état d'accomplir tout seul tous ces devoirs-là, qui demandent une assiduité, & un travail corporel très pésant, lorsqu'il a plus besoin de repos, & de tranquillité.

Quand même il feroit dans un âge robuste, & vigoureux; tous ces devoirs-là ne sont pas moins accablans, pour une personne toute seule qui ne fauroit se passer d'une inquiétude, & d'une peine continuelle, à laquelle personne ne fauroit résister longtems. Cependant un Pere est porté à cela par la nature; & les douceurs de l'affection naturelle, qui l'y engage envers ses propres enfans, en diminuent infiniment le poid, & en rendent mille fois plus aisé l'accomplissement. Ses enfans mêmes, & ses petits fils ne sont pas moins inclinés par la nature, à la dépendance, à la soumission envers leur Pere, & à se rendre souples & faciles, à tout ce qu'il

qu'il demande d'eux. Un Roi n'a, dit-on, aucun semblable secours. Il ne tient rien de la nature qui l'attache à ses peuples; & ce ne feroit être que par réflexion, ou par intérêt, qu'il en prendroit soin: mais ce qui est plus encore, c'est que tous les soins, que les Monarques prennent de leurs peuples, lors même qu'ils sont les plus innocens & salutaires, paroissent toujours attenter à leur liberté naturelle, & contraindre & gêner les intérêts des particuliers, qui ne s'y prêtent jamais volontiers.

Enfin, dit-on, quoique plusieurs eussent entrepris, en montant sur le trône, de s'y comporter en véritables Peres de tous leurs peuples; ils ont toujours été la dupe de leurs meilleures intentions: & il ne se passe pas long-tems, qu'entraînés par une espèce de nécessité, attachée à l'incompétence de leur poste, & séduits par leurs ministres, ils font peu à peu de leur *bon plaisir* particulier, la loi, la mesure, & le droit, des actions, de l'honneur, des biens, & de la vie de tous leurs sujets.

C'est là où le meilleur Monarque du monde, en doit venir enfin; & que toute Monarchie dégénere en Despotisme, selon le moderne adoucissement, ou en Tirannie, selon l'expression du moyen âge. Les Grecs du meilleur siècle ont indifféremment apellés Tirans, ceux que nous apellons Rois légitimes, les plus doux & benins,

N

aussi-

aussi-bien que tous ceux qui ont usurpé & envahi le trône, & s'y sont comportés avec la dernière cruauté, & perfidie. On prétend que la Monarchie ne borne point les Rois, pour être plus l'un que l'autre, & que la différence ne dépend, que de l'inclination naturelle, & des circonstances, où chaque monarque peut se trouver.

Sans m'arrêter à refuter ici tous ces paradoxes, je crois devoir uniquement réfléchir, que tout cela n'a point empêché, que la Monarchie se soutienne constamment parmi les hommes; & que si même quelque part on en a interrompu la suite; cet exemple n'a rien valu, pour toutes les autres parties du Monde, & là aussi où le gouvernement Republicain avoit pris racine, il fallut en revenir tôt ou tard à la Monarchie.

Il ne faut pas dire, que cela soit arrivé par une violence extérieure, puisque personne ne peut ignorer, que toute République n'est tombée que de soi-même, & que la seule corruption intérieure, a donné lieu aux étrangers de l'abattre enfin pour toujours. Car ainsi qu'il fut dit ci-dessus, toute Aristocratie peut bien être un bon & véritable Gouvernement; particulièrement lorsqu'elle seroit établie aussi sagement qu'à Venise, où l'excellence de ses loix incomparables seroit croire presque impossible, qu'elle dût jamais périr. C'est véritablement
un

un chef d'œuvre, si on la considère dans la perfection de ses maximes politiques, & dans les arrangemens qu'on a pris pour la perfectionner, ainsi que nous aurons lieu d'en parler plus d'une fois; car sans contredit elle surpasse de beaucoup toutes les Républiques les plus anciennes. On ne sauroit assez déplorer la foiblesse humaine, qui ne permet pas de pouvoir prévenir, qu'il ne se glisse peu à peu, tels relâchemens & défauts, qui l'entraînent enfin dans les plus grands malheurs. C'est ce qu'il n'est pas possible de réparer, que par des violens remèdes, dont l'application n'est pas moins difficile que dangereuse; car il y va toujours de la forme du Gouvernement, ainsi qu'on le voit par l'institution des Dictateurs dans Rome.

La Monarchie n'a rien à craindre de ce côté-là, & n'est jamais exposée à des si grands revers; car du moment que le plus cruel Tiran vient à mourir, on n'a qu'à lui donner un successeur plus humain, pour que tout soit accommodé, sans aucun danger, ni dommage des peuples, & de l'Etat. C'est là aussi un des plus grands avantages du Gouvernement Monarchique.



 CHAPITRE X.

Ce que j'ai considéré jusqu'ici, n'est pas pour faire rejeter absolument le raisonnement humain; car au contraire c'est par le même raisonnement, que je suis parvenu à toutes ces connoissances, pour en former un discours suivi. Mais en même tems je crois qu'on en doit avoir assez, pour ne pas s'y fier, & s'en rapporter à lui seul, y ayant toujours trop du pour & du contre, avec lui.

En effet après avoir raisonné à perte de vue, sur la sociabilité, & sur la société humaine; les uns ne sauroient rien trouver qui autorisât la Monarchie; & les autres n'y trouveroient peut-être que cela, pour fixer le bonheur des hommes, autant qu'il est permis ici bas. Les uns & les autres, quoique diamétralement opposés, s'appuyeroient sur le raisonnement, & comme il arrive à la guerre, combattoient par les mêmes armes, sans qu'elles soient capables d'assurer jamais la victoire, qui ne dépend que de l'adresse, de la Tactique, de la valeur, & des accidens. La victoire même ne décide pas de la justice de la cause; car elle ne dépend rien moins que de cela: & je ne hazarde rien à soutenir, que les raisonnemens humains sont précisément les armes dont la nature a pourvû les

les hommes presque de leur naissance, pour se défendre, & s'il le faut, quelquefois prévenir par l'attaque ceux, qui oseroient entreprendre de nous insulter, & de forcer les retranchemens de la justice à notre égard.

Chaqu'un a les mêmes armes; un peu plus, un peu moins de bonne trempe, polies, & richement ornées, ou simples & quelquefois rouillées encore: mais c'est la force du bras, la chaleur du cœur, le sangfroid à la tête, & sur tout une main suprême, qui donne la supériorité aux uns, & l'infériorité aux autres; sans cependant prétendre décider par là du droit, de la justice, & de l'équité. Il n'arrive que trop, qu'un mauvais raisonneur remporte l'avantage sur le plus sensé, par l'influence de la prévention, de l'autorité, & de la cabale.

Quand même on n'auroit jamais hazardé la doctrine, qui met la souveraineté des Etats dans les peuples, il étoit bien naturel d'y parvenir, par toutes les propositions, que les Jurisconsultes modernes plus renommés, ont posé pour bafe de toute la Politique. Cependant l'absurdité d'une telle doctrine paroît manifestement & palpablement, par la seule réflexion, que c'est tout de même, que de mettre la puissance paternelle dans les enfans. Y eut-il jamais un absurde semblable? Je sai fort bien, qu'on se donnera la torture, pour forger des distinctions scholastiques, à fin d'échapper par

ces faux fuians des prises invincibles de la vérité: mais c'est autant de perdu, que toutes ces pitoyables défaites.

Le Genre humain a commencé par un seul pere, à qui la nature apprit à gouverner ses enfans, qui étoient pour lors l'unique peuple au Monde, & qui n'exigeoient pas moins d'être conduits par des justes règles d'Economie, que de Politique. Ce premier Pere n'est mort, qu'après que sa famille étoit infiniment augmentée, pour peupler le Monde. La nécessité a contraint ses enfans de se séparer; & pour lors un gouvernement général ne pouvoit avoir lieu. Il fallut en faire plusieurs, sur le même modèle; car la séparation se fit par familles, sous leurs chefs naturels. Si donc la doctrine de la souveraineté des Etats dans les peuples doit avoir lieu aujourd'hui, & se reconnoître comme la base essentielle de tout gouvernement politique; tout de même devoit-elle subsister dans les premiers siècles du Monde; & par conséquent les enfans étoient les dépositaires naturels de la puissance paternelle, sur leur propre pere. Quelle extravagance, & quelle absurdité!

Quand même on voudroit fortir des bornes de la nature, & recourir à la violence, & à la corruption, qui l'a toute bouleversée; on n'en seroit pas plus avancé: car si un Tiran & conquérant par la guerre est réüssi à opprimer
ses

ses voisins oseroit-on dire, que la souveraineté fût alors dans les esclaves? Or par l'histoire, nous ne saurions comprendre d'autre origine des gouvernemens politiques, que les deux ci-dessus, également disfavorables à la souveraineté des peuples.

Sans toucher à présent à l'évenement de Thésée par rapport aux Atheniens; je ne manquerai pas de considérer, que soit par la mort prématurée d'un père, ou par le massacre d'un conquérant, les enfans aussi-bien que les esclaves, rentrent, dit-on, dans leur liberté, & indépendance naturelle. Mais comment rentrer dans un droit, qu'on n'avoit pas auparavant? Peut-être en peut-on acquérir de nouveaux, en différentes manières, soit par donation, soit par contract, soit par conquête. Qu'on dise un peu ce qui en est, dans les deux cas supposés? Je l'avoue: je ne saurois y rien comprendre de semblable. J'ai vû dans toute la primitive Eglise chrétienne, les peuples conjointement avec le clergé, élire leurs Eveques, sans qu'on ait jamais imaginé que la puissance ou le Ministère Episcopal, soit originellement dans les peuples. J'ai vû que Moÿse a bien ordonné aux tribus de choisir six hommes chaque parmi elles, pour en former septante deux juges, sous lui; sans la moindre apparence, que chaque personne de toute tribu, eut le droit de se juger de soi-même, auquel elle ait renon-

cé par cette élection expressement ou implicitement. Je vois bien ce qui est dit; (Num. XI, 25.) *Que descendit Dominus per nubem, & locutus est ad eum, auferens de spiritu qui erat in Moysè, & dans septuaginta viris.*

CHAPITRE XI.

Mais qu'il me soit permis de pouvoir un peu développer l'équivoque, car l'illusion générale n'est pas sans excuse.

Rien n'est plus commun, que d'entendre prôner la liberté naturelle, également partagée parmi les hommes; de sorte que toute créature qui naît avec la figure humaine, en ait sa part aliquote, pour le dire en mathématicien. Cependant si l'on demande en quoi consiste cette liberté, on ne sauroit répondre, si non qu'elle consiste à déterminer sa propre volonté par un principe intérieur, indépendant. Cette unique réponse, qu'on peut donner, est fort sujette à caution: car tout homme a beau déterminer sa volonté pour agir, ou pour ne pas agir, ni souffrir; que si les forces, & les moyens lui manquent, comme il n'arrive que trop; tout homme tomberoit dans la folie de vouloir l'impossible; & pour n'être pas sot & misérable, il lui faut vouloir ce qu'il peut, & ce qui lui est permis, & rien davantage.

Malgré

Malgré cela, on s'obstine à soutenir que dans le fond, la nature humaine a cette liberté originelle; & j'en tombe d'accord, si l'on prend bien garde à ce qu'on va dire. On s'imaginera que c'est un Philosophisme outré, & peut-être une application forcée, celle que je vai faire: mais tant soit peu qu'on s'apriivoise avec la vérité, on sera contraint d'avouer, que la nature humaine n'a d'autre liberté au monde, que la capacité de participer à la sagesse divine, qui seule est véritablement libre de sa nature, car elle connoît & peut tout ce qui est beau & bon. *Si filius vos liberaverit, vere liberi eritis.* (Ev. Iohan. VIII, 36.) C'est le même dont il fut dit: (Proverb. VIII, 15.) *Per me Reges regnant, & legum conditores justa decernunt.* Voici la raison: *metum enim est consilium & aequitas, mea est prudentia, mea fortitudo.* Voilà ce que c'est qu'être libre. Tout le reste n'est qu'illusion, ainsi qu'on va le démontrer.

Aucune créature humaine ne sauroit être libre du moment de sa naissance. Elle ne sauroit le devenir de son enfance; car elle ignore tout à fait, & du moins ne sauroit-elle faire aucun usage de son principe intérieur, indépendant, pour déterminer sa volonté. Si un enfant veut quelque chose, ce n'est que par instinct, ou par l'influence de la nourrice. Dès qu'il s'avance à la virilité; il ne sauroit rien acquérir, que par l'éducation, & par la réflexion,

xion, s'il apprend d'en profiter par les règles, qu'on lui doit avoir apprises traditionnellement, ou de vive voix, ou par l'exemple. C'est donc par là qu'il acquiert cette liberté tant vantée; & qui n'appartient aucunement à la nature humaine, qu'autant qu'elle est inclinée & capable d'y participer, par la connoissance de la vérité, & l'impression τῆς ἀθανάτου φύσεως, & qui se manifeste par les habitudes de la Vertu.

Qu'on considère les hommes dans l'état d'innocence, tout comme dans l'état de corruption; dans le fond c'est toujours la même chose. La différence essentielle de ces deux états, c'est que dans l'innocence, tout conspire à nous rendre éclairés & vertueux; de sorte que l'on n'a qu'à suivre toujours le penchant naturel, sans jamais y trouver d'obstacles. Au contraire, parmi la corruption, les obstacles à chaque pas se présentent. Il faut se contraindre, & se gêner incessamment. Il faut combattre, surmonter, & bien loin d'être secondé & poussé par la nature, on est presque aussitôt rebuté par le contraste perpétuel, & abattu enfin tout à fait par le sentiment de notre propre foiblesse, & d'une totale impuissance.

Quiconque n'aime point à se faire illusion, doit convenir que tout homme, dans l'état corrompu où il se trouve; si on l'abandonne tout seul à soi-même, il faut de toute nécessité, qu'il tombe dans une constitution cent fois pire,
que

que celle des brutes, environné comme il est de mille besoins, plus qu'eux, sans les moyens d'y pourvoir de lui-même. Ce n'est que par la société qu'on y satisfait; & qui en même tems les multiplie à l'infini; sans être dans son fond assez riche, pour satisfaire à tous les besoins qu'elle produit, lors même qu'elle suffit à satisfaire ceux que la nature demande. Est-ce là cette liberté naturelle, dont on fait tant de parade? Sans la sagesse, tout n'est qu'esclavage parmi les hommes. Plus les ténèbres sont épaisses pour eux, plus la prison, & les chaînes sont dures & indissolubles: & le petit enfant quoique héritier, ne diffère point de l'esclave, durant tout le tems qu'il manque de connoissance, & de force; car c'est là uniquement ce qui donne la liberté.

Il ne faut pas séparer la connoissance de la force, pour être véritablement libre, car *qui addit scientiam, addit & dolorem.* (Eccles. I, 18.) Et rien n'est plus chagrinant, que de connoître ce qu'il faut faire pour notre propre bonheur, & pour le bien commun; & voir en même tems, que tous les moyens nous manquent pour agir, selon une volonté éclairée & juste. C'est delà que la patience, l'humilité, & la longanimité sont des vertus parmi les honnêtes gens, qui connoissent du moins ce qui leur est convenable, & ce qui est convenable aux autres, quoique les forces & les secours leur manquent, pour l'effectuer.

On

On ne sauroit donc disconvenir, que parmi les hommes, ceux qui sont les plus éclairés, & le mieux pourvus de moyens pour agir selon leurs justes connoissances, sont toujours les plus libres; & que par là même ils acquèrent un droit naturel de conduire & de soutenir les aveugles, & les impuissans d'entre leurs semblables. Or qui oseroit revoquer en doute, que les Princes souverains soyent les plus pourvus de moyens, pour faire valoir ce qu'ils connoissent de juste, & d'équitable? Ainsi leur institution ne sauroit être que divine, pour travailler au bonheur des peuples, & les rapprocher le plus qu'il est possible de l'état par lequel on marche à la perfection.

Auroit-on quelque peine d'avouer, que cette connoissance, & cette force, n'est rien moins que commune entre les hommes? Parmi la corruption générale de la nature humaine, peut-on s'attendre plus des uns que des autres? Il faut, j'ose dire, quelque chose de surnaturel, pour former, & conserver un véritable Monarque, quoique la main invisible employe bien souvent des moyens d'un extérieur naturel.

On s'est presque déchainé contre l'Empereur Justinien, sur ce qu'on trouve dans sa Nouvelle CV. qu'il dit en parlant des Empereurs; *ἦγε καὶ αὐτὸς ὁ Θεὸς τὰς νόμους ὑπέθετε; νόμον αὐτὸν ἐξέδουχον κατὰπέμψας ἀνθρώποις.* C'est à dire que Dieu a soumis les loix aux Monarques,

ques, ayant envoyé ici bas la loi vivante ou animée parmi les hommes. Peut-être que sur la faute de quelque copiste, on a voulu attribuer une impiété à cet Empereur, comme ayant voulu dire que Dieu dans la personne même des Empereurs avoit envoyé aux hommes une loi animée. C'est pousser la mauvaise humeur au delà des bornes, contre un Prince du moins assez politique, pour ne dire rien de semblable de Neron, Domitien, d'Eliogabale, & de tant d'autres. Tout au contraire, par ce texte même il fait éclater sa piété, se rapportant à la loi vivante que Dieu avoit envoyée ici bas aux hommes, dans la personne adorable du Sauveur; d'autant plus que cet *ἐπιβουλον νόμον* a bien du rapport aux expressions des Conciles de Constantinople. Les Empereurs d'Orient affectèrent toujours de se faire considérer, comme les représentans & vicaires du Seigneur, comme les Papes l'ont prétendu depuis ce tems-là. Les médailles, & les ornemens des Empereurs d'Orient, marquent précisément, combien ces Monarques affectoient cet honneur.

Du reste n'est-il pas évident que Dieu a soumis aux Monarques les loix? Ne faut-il pas les faire valoir, les interpréter, les corriger, & les changer même, selon les tems, les circonstances, & le besoin des hommes; & pour le dire en un mot selon l'Équité? A qui est-ce que cela doit appartenir si non aux Monarques?
N'est-

N'est-ce pas là la signification naturelle du mot *ἰσοπέδεια*? On ne sauroit ignorer, qu'il y a une Loi éternelle immuable de justice, qui est la source & l'exemplaire sacré de toutes les loix humaines écrites ou non écrites: & qu'il y en a une supérieure encore Architectonique, qui impose de proportioner la justice à la foiblesse & infirmité des hommes, & qui est la suprême loi d'Equité. Or cette foiblesse & infirmité humaine étant dans un changement continuel & successif; il est indispensablement nécessaire de faire des réglemens continuels dans les loix humaines; d'en abroger même quelques unes; d'en substituer d'autres, & d'en introduire de nouvelles. Qui aura le droit de faire ces changemens, si non celui qui est le dépositaire, le garant, & le vengicateur des loix?

Oseroit-on dire, que les peuples après avoir renoncé au droit de faire valoir les loix, se sont réservé le pouvoir législatif? La proposition est si absurde, que je ne m'arrêterai pas longtems à la refuter. Les mêmes Jurisconsultes qui ont donné là-dedans, fondés sur leur liberté naturelle; seroient bien embarrassés de prouver, que les enfans également libres que leurs peres, puissent être obligés, par des loix que leurs peres leur auroient imposées, sans leur consentement. Ne convient-on pas généralement, qu'un Pere ne sauroit obliger ses enfans,

enfants, ni leur imposer aucune condition onéreuse, sur les biens qu'il ne leur transmet pas originalement; & sans compenser l'obligation par des avantages réels? Mais après tout, ce pouvoir législatif, seroit-il dans tous les hommes également partagé? Seroit-il dans le plus grand nombre? Et pourquoi? Seroit-il dans le petit nombre, des plus sages, & des plus vertueux? Mais qui est le juge sûr & connu de la sagesse, & de la vertu des hommes? Enfin on ne se tirera jamais de ces contradictions, qu'en reconnoissant le pouvoir législatif, émané de Dieu seul, & confié aux Ministres qu'il a lui-même caractérisé, & autorisé parmi les hommes.

CHAPITRE XII.

Ce n'est pas que tout ce qui passe par la main des hommes, ne soit sujet à se corrompre, & à produire pour lors des effets pernicieux. Cela est si véritable, que la loi même toute juste, & nécessaire qu'elle est, a passé pour être presque la cause de la transgression. (Ad Rom. IV, 15.) *Lex enim iram operatur. Vbi enim non est lex, nec prevaricatio.* (ibid. V, 13.) *Vsque ad legem enim peccatum erat in mundo: peccatum autem non imputabatur, cum lex non esset.* (v. 20.) *Lex autem subintravit*

trahit ut abundaret delictum. (ibid. VII, 7.)
Quid ergo dicemus? Lex peccatum est? Absit.
Sed peccatum non cognoui, nisi per legem.
Nam concupiscentiam nesciebam, nisi lex diceret: non concupisces. Occasione autem accepta, peccatum per mandatum operatum est in me omnem concupiscentiam. Sine lege enim peccatum mortuum erat. Ego autem vivebam sine lege aliquando, sed cum venisset mandatum, peccatum reuixit. Ego autem mortuus sum, & inuentum est mihi mandatum quod erat ad vitam, hoc esse ad mortem: nam peccatum occasione accepta per mandatum, seduxit me, & per illud occidit. Itaque lex quidem sancta, & mandatum sanctum, & iustum, & bonum. (Ad Gal. III, 24.) Itaque *lex pædagogus noster fuit.* Aucun Jurisconsulte au monde n'a mieux développé l'embaras de cet article important; & ce qu'on vient de marquer sur la loi, répand une lumière éclatante sur tout ce qui a rapport aux Monarques, qui ne sont pas moins d'institution divine, que la loi même.

Il faut donc bien prendre garde, qu'on ne nous en impose, par des certains raisonnemens, que la fourberie des uns, & l'ignorance des autres, ont rendu communs, & répandus presque par toute l'Europe. On objecte incessamment un prétendu Despotisme, pour décrier la Monarchie, en lui attribuant une signification arbitraire, qui n'a aucun rapport avec le mot grec

grec *δυστορα*, d'où il est dérivé. La pratique n'est pas moins contraire à l'interprétation qu'on lui donne, que la Théorie; & j'ai quelque raison de douter, qu'en effet le *stat pro ratione voluntas*, ne soit qu'un jeu de mots, tout à fait vuide de réalité, inventé pour en imposer au monde.

S'il y a une volonté parmi les hommes, c'est assurément celle de parvenir enfin à un état parfaitement heureux. Du premier Monarque, à la moindre Entité humaine sur terre, ce même & unique sentiment-là, est ineffaçable du cœur humain. Il ne sauroit donc y avoir d'autre différence, que sur l'objet, & les moyens de nous rendre heureux; sur lesquels on peut bien se tromper, & on ne s'égare même que trop. L'égarement & l'illusion en proposant quelquefois des objets de simple apparence sans aucune réalité, ne laisse pas d'y faire particulariser, & déterminer cette volonté générale: mais dans cette même détermination faite par l'erreur qui nous séduit, le fond de la nature, n'en est pas pour cela renversé. La volonté intime qui ne sauroit s'effacer, presse toujours instancablement après le véritable bonheur de l'humanité; & pousse même à travers de toute sorte d'illusions, & par tous les égaremens imaginables, au grand but, dont elle n'a pas encore une idée claire & distincte. On n'a qu'à l'éclairer, & à la tirer de l'égarement où elle est, pour comprendre ce

O

qu'elle

qu'elle veut véritablement, & où elle se porte par sa propre nature, qu'elle ne fauroit jamais démentir.

Peut-on comprendre après cela, qu'il soit possible, que la raison nous éclaire, & nous persuade du véritable objet d'un bonheur accompli, & des moyens sûrs & aisés d'y parvenir; & qu'il soit en même tems permis d'y opposer sa volonté? On peut bien par une forte illusion, ne pas écouter tranquillement la raison, la contester avec fureur, & se prévenir contre ses attraits: mais de la laisser agir sur nous, de s'en laisser persuader, & de déterminer sa volonté contr'elle; c'est ce qui doit paroître une contradiction manifeste. Ainsi je ne comprends pas dans la sphère des possibles, qu'aucune volonté, sans quelque raison, puisse avoir lieu dans la nature; si ce n'est l'originale volonté d'être heureux, qui précède toutes les réflexions humaines, & à laquelle il n'est pas permis de renoncer jamais.

Un Monarque peut bien ignorer qu'il ne fauroit être heureux, qu'en faisant le bonheur de ses peuples, & s'égarer là-dessus: mais le peuple est bien plus sujet à donner dans la folie d'attribuer au caprice du Monarque, ce qui est effectivement la production d'un raisonnement le plus juste, & le plus nécessaire; quoiqu'il ne soit pas juste de le rendre public. Bien souvent ne seroit-il pas compris, & peut-être l'effet en seroit traversé. Rien n'est plus fré-

quent

quent, qu'un tel phénomène, entre les malades & leur medecin; entre les enfans, & leur pere; entre les soldats & leur capitaine; entre les peuples & leur souverain.

Je ne saurois me passer de faire ici une réflexion, qui me parût toujours fort équitable, & que je ne saurois pardonner à tant d'auteurs de l'avoir négligée. Les Rois ne sont pas inombrables ni infinis sur la Terre, & sans doute leur nombre est bien le moindre de toutes les autres conditions humaines. Il ne seroit pas donc si difficile de distinguer entr'eux les monstres de cruauté & d'injustice, d'avec les précieux exemplaires d'équité, de douceur, & d'affection envers leurs peuples. Le plus grand nombre seroit après pour ceux qui ne sont memorables, ni par des grandes vertus, ni par des grands vices. A la vérité ce sont les violens qui ont le plus fait parler d'eux; car la nature humaine se ressent bien plus de la moindre chose qui la blesse, que de tous les biens & les plaisirs qui lui sont convenables: mais dès qu'on regarde au criterium de la vérité; cette déformité tant exagérée, disparoît à peu près comme un songe au reveil.

Il est même très rare, que les plus méchans entré les Princes, n'ayent aussi fait de grands biens, que leur cruautés ont empêché de mettre sur leur compte: mais qu'un juste juge ne doit pas oublier. Peut-être même que le plus sage, & le plus doux des monarques est quel-

ques fois tombé dans des excès déplorables; mais on pardonne à celui-ci, & on ne sauroit rien épargner à l'autre.

Pendant même les Gouvernemens les plus rudes, & les plus barbares, oseroit-on faire quelque comparaison entre ceux qui ont souffert du Tiran, & ceux qui ont passé paisiblement & gaiement leur vie, sans rien perdre de tous leurs biens, & de leurs honneurs? Tout le peuple peut bien avoir été étonné & intimidé par les spectacles de plusieurs malheureux: mais toujours le grand nombre en a été quitte pour la peur. Aucun Tiran n'a été de longue durée, car le Ciel a toujours veillé pour le renverser au plus vite.

Enfin si l'on se donnoit la peine de faire les mêmes recherches, dans tous les Gouvernemens Républiquains, comme on les fait sur les Monarques; on y trouveroit bien plus de tyrannies, de violences, & d'injustices, qu'on n'en trouve sous les Tirans; & qui ne sont point passagères. Athenes, Lacédémone, & Rome, entre les anciennes Républiques, fournissent des exemples de violation de foi, d'injustices, & de barbaries criantes. Depuis ce tems-là, le peu de Républiques qui ont succédé, n'en ont pas moins fait; & la plus sage, & la plus modérée de toutes, a donné lieu à l'histoire d'en rapporter d'effroyables, particulièrement avant que l'Aristocratie y fut établie. Si un certain ouvrage faussement attribué au fameux P. Paul Sarpi

Sârpi, étoit effectivement de cet auteur, & qu'il fût suivi par les Inquisiteurs d'Etat à Venise: ce seroit un terrible témoin de la tyrannie républicaine: mais ce livre-là peut fort bien se joindre au Prince de Macchiavel; & regarder l'un & l'autre, comme des productions inventées, pour donner de l'horreur des Républiques, & des Princes souverains, aux peuples. Indigne objet d'un honnet-homme.

CHAPITRE XIII.

Si je voulois même analiser les anciens Etats Democratiques, je pourrois former des argumens très forts, pour prouver, que la vertu n'y parût presque jamais, que comme un éclair, & le vice y a très souvent prévalu, à moins qu'une certaine rudesse, & sévérité n'ait contenu le peuple pour quelque tems dans son devoir. Encore cela ne s'est-il jamais fait, que par des contrastes horribles, & par verser beaucoup de sang, & exiler grand nombre de citoyens. Appelez-vous cela un Gouvernement où la vertu est le principal ressort? Il est même évident par l'histoire, que sans la Dictature parmi les Romains; sans les Rois dans Crete & dans Sparte; & sans quelques Pericles, & quelques Aratus, les Républiques auroient bien hâté leur fin tragique.

Il Ce seroit au moins une vertu bien foible, celle qui auroit agi dans les Republiques, puisqu'elles ont si mal soutenu leur moment heureux. Les Aristocratiques qui ont duré le plus, ont enfin dégénéré en Oligargie, le plus vilain des Despotismes, ou sont tombées dans l'Oclocratie, toutes les fois que le Senat s'est rendu trop nombreux: car le grand nombre le remet aussitôt à niveau du menû peuple. Où trouvez-vous qu'on ait également évité ces deux écueils, sans donner tantôt dans l'un, & tantôt dans l'autre, & n'en revenir qu'avec perte. Ce n'est pas un petit bonheur de s'être soutenu dans la suite de quelques siècles, à travers de plusieurs délabremens, ce qui n'a pû même arriver jamais aux Etats purement Democratiques.

Il faut avouer, qu'en comparant peuple à peuple, dans son aspect le plus favorable; pas un ne sauroit égaler celui d'Athenes, sur le rapport de l'histoire la plus avérée. Les plus sages, & les plus polis des Romains, en tombent d'accord: & cependant ce peuple généralement très estimé, qui possédoit bon nombre de particuliers très polis, & vertueux, n'a pû s'empêcher de changer plusieurs fois de forme de Gouvernement, & même en changeant, ne s'est soutenu que fort peu de tems. Sa décadence & sa ruine, n'est survenue que de sa corruption interne, ainsi que chez toutes les autres Republiques. Les Extérieurs n'ont ja-
mais

mais prévalu sur elles, que par leur propre délabrement.

Celles qui se sont le mieux soutenues, dans la suite de tous les siècles, n'ont pas été assurément les plus vertueuses: mais celles qui n'ont pas entrepris de s'aggrandir, & qui ont conservé sagement leur liberté, quasi par composition avec les plus forts. Qui ont cherché de rendre service à tous les Princes, sans leur être à charge le moins qu'il fut possible; & qui ont pris part tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, & se tirant toujours honnêtement les premières de la dance, pour donner du poids au parti pacifique. Mais cette conduite qui n'a rien de commun avec une générosité d'héroïsme; ne sauroit convenir à des peuples qui se ressentent enfin de leur bonne fortune; & qui boivent à longs traits l'idée d'une liberté imaginaire. Ils ne sauroient se contenir longtems dans cette louable moderation; car leur vertu franchit les bornes immançablement, & dégénere aussitôt en vice. Un peuple de Nobles, c'est comme un peuple de Rois. Tout cela n'est bon, que pour les Contes des Fées.

Ajoutons que si la connoissance de la nécessité, de la convenance, & de l'utilité des Loix, est ce qui fait leur force; il n'est pas étonnant, qu'elles soyent si foibles dans les Républiques, où les peuples en général ne sauroient avoir les talens & le loisir de pénétrer dans

dans un détail semblable. Pour que les effets
 persuadent, il faut observer les Loix quelque
 tems; & pour lors le peuple en juge passable-
 ment: Or en attendant les loix étant foibles,
 sont guères observées, & leur mérite reste
 presque toujours équivoque. Voilà pourquoi
 il y a tant de changemens dans les loix Re-
 publicaines; même dans celles qui appar-
 tiennent à la forme & à la subsistance du
 Gouvernement politique. Il n'y a point de
 lien qui tienne contre l'inconstance des peu-
 ples, à moins que la Religion n'intervienne
 pour garantir les loix. Licurgie fixa pour un
 tems les Lacédemoniens par la religiosité du
 Serment, jusqu'à ce que l'habitude rendit plus
 aisée & familière l'observance des rudes loix,
 qu'il leur imposoit. Minos & Numa y firent
 intervenir les Dieux, & le Legislatteur d'Athe-
 nes qui comptoit trop sur la seule Philosophie,
 eut le chagrin de voir échouer ses loix, de son
 vivant même.

Les loix tiennent bien plus dans le Gouver-
 nement Monarchique, quoiqu'elles paroissent
 dépendantes de l'avis d'un seul, & d'un seul
 qui change successivement, & n'est que fort
 rarement d'accord avec son prédécesseur. Ce-
 pendant le Monarque, & le petit nombre de
 ses Ministres, en connoissent mieux la conve-
 nance & l'utilité, & protègent les loix avec
 une religiosité, qui manque rarement son ef-
 fet. Ce qui surprend d'abord, c'est que les
 con-

conquerans mêmes, pour la plupart, au lieu d'imposer leurs loix, & leurs coûtumes aux vaincus, ont volontiers adopté celles du pais conquis, & temperé par là presque toujours la rigueur de leur conquête. Toutes les fois qu'ils n'ont pas rendu le peuple esclave, ils lui ont préservé l'honneur de ses loix, & de ses coûtumes. Par tout où les Romains ont envoyé des Colonies, ils établirent leurs loix, & contraignirent les plus grandes villes d'y consentir, par l'adresse de leur communiquer les droits, & les honneurs de Citoyens Romains: ce qui ne fit aucun bien durable à leur Empire.

Pour moi je ne vois par tout de vertu, que dans les Legislatteurs, & les interprètes des Loix, soit dans les Republicques, soit dans les Monarchies, & dans les Despotismes. Je trouve par tout que la soumission populaire ne dépend que de la Religion, & de l'habitude. La première en persuade la nécessité, & la seconde rend aisée l'exécution. Je n'ose point fouiller dans l'intérieur de certains peuples, que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* paroît favoriser: mais l'histoire de France ne marque pas assez, que les Parlemens ayent contribué à la tranquillité, & au bonheur du Royaume. S'il y en a autres parts, je sai bien qu'il seroit embarrassé de prouver par l'histoire ancienne, & moderne, un sort plus favorable. Enfin par tout où on s'approche par le grand nombre, de la condition populaire, on n'y voit que

trouble, & qu'inconstance. Le bonheur n'est guères plus durable que les saisons. Quoi, que pour former une Orquestre, il y ait toujours un choix bien marqué: il est indubitable, qu'aussitôt qu'elle devient trop nombreuse, les dissonances sont inévitables.

CHAPITRE XIV.

Dans les Republiques, les recompenses & les peines sont très foibles, & très incertaines. Les fautes qui sont les plus communes, & par là même les plus dangereuses, sont guères ou foiblement punies, car le peuple appréhende toujours d'y être compris avec le grand nombre: & les crimes qui n'appartiennent qu'au petit nombre des scelerats, y sont punis avec atrocité, car on n'en croit pas généralement sujet à les commettre. Or la cruauté ne vaut jamais rien dans le suplice; car elle excite toujours la pitié; & ce n'est pas rare qu'un peuple poli sauve par compassion un criminel, pour s'épargner l'horreur du spectacle. Chez les barbares on s'y accoutume, & l'exemple devient aussitôt inutile. C'est tout le contraire dans les Etats Monarchiques. Je m'en rapporte à l'expérience, aussi bien qu'à l'histoire.

Quant aux recompenses, le peuple a toujours de la peine d'en faire: car il paroît persuadé,

suadé, qu'il s'arrache à lui-même, ce qu'il donne aux autres; & n'est guères d'humeur à marquer des différences entre les sujets qui le composent. Il prétend toujours à l'égalité. Il porte fort haut le devoir de citoyen envers la patrie; pour couvrir sa honte dans le refus qu'il fait d'avouer le mérite des actions les plus héroïques. Il en est frappé sur le champ, comme d'un éclair: mais donnez - lui deux jours pour se reconnoître, il change de blanc en noir, car il garde rarement le milieu. Quiconque ne se sacrifie pas pour lui, passe pour un traître; & si le sacrifice est fait, & qu'il ait bien réussi, lorsqu'on parle de l'avouer & de le récompenser, il vous dira, qu'on n'a fait que son devoir. Si vous ne réussissez pas, vous êtes un sot, ou un malheureux par votre faute.

C'est des Républiques Démocratiques, qu'est sorti dans le monde, le principe stoïcien: que la seule satisfaction de faire des actions louables, en doit être l'unique récompense; dont le surplus l'affoiblit. Foible excuse pour ne pas récompenser. Le Ciel ne nous a point appris cela, ni par ses doctrines, ni par ses exemples divins. Il ne diffère jamais ses récompenses, pour tout ce qui est même d'un devoir indispensable, que pour rendre la personne plus vertueuse, & plus digne d'une gloire assurée; quoique l'on tiende de sa source uniquement, les talens, la force, & le bonheur de toute action vertueuse. Ce n'est pas moins

une

une justice parmi les hommes: car si le bien qui dérive de l'action que vous faites, se répand sur tous par des effets réels & durables; pourquoi tous ceux qui en profitent, ne vous doivent-ils pas un bien équivalent, ou du moins proportionné à celui qu'ils reçoivent? Les louanges, les honneurs, & les avantages sensibles, ne sauroient se refuser aux grandes & belles actions, qui font le bonheur des peuples. Aussitôt que les suites heureuses en découlent aussi dans la postérité, il n'est pas moins juste, que les honneurs, & les privilèges dérivent aussi dans la postérité de celui qui les a faites. Voilà le principe juste & véritable de la Noblesse, dans toutes les sociétés débarbarisées; mais dont le monde a infiniment abusé: car il ne faut pas moins de juste proportion dans les recompenses, que dans les peines. Tout excès est vicieux: mais il est moins dangereux dans les premières, que dans les secondes.

Pour justifier votre mérite, vous direz, que tout autre citoyen pouvoit & devoit faire, ce que vous avez fait, par le même droit de citoyen, & par amour de la Patrie: mais comme aucun autre n'a osé de l'entreprendre, & n'y auroit peut-être pas réussi; ainsi le droit à la recompense, ne sauroit vous être contesté. Mais quand ce raisonnement seroit tout à fait juste, il ne s'en suivroit pas, que vous puissiez prétendre à fouler le peuple, que vous auriez
sauvé;

fauvé; ni que vous ayez aucun droit de lui arracher la récompense. Vous n'aurez d'autre droit, que celui de la demander: & quiconque ne le fait pas, est un orgueilleux insultant, qui témoigneroit du mépris ou du chagrin contre sa Patrie, & contre tout ce qu'elle peut lui donner. La moindre reconnoissance monte à un prix infini, lorsqu'elle provient d'une Patrie qui avoue la dette. La vertu consiste tant d'un côté que de l'autre à donner un juste prix à l'action héroïque ou louable; à le proportionner aux forces, aux circonstances, & aux conséquences; & à n'en prétendre pas davantage. Il est vertueux de demander ce qu'on vous doit, & de ne pas insister davantage lorsqu'on vous refuse. Aussitôt que la récompense la plus juste, pourroit dégénérer en mauvais exemple, & avoir des suites pernicieuses pour l'Etat où elle se fait, c'est un devoir de s'en désister, & décliner modestement de la recevoir. Or toutes ces vérités sont autant de chimères, pour le peuple.

Les raisonnemens seront apparens tant que vous voudrez: je vous passerai même, qu'ils sont beaux & bons: mais aussitôt qu'ils sont contredits par l'expérience générale de tous les siècles, ils ne méritent plus qu'on s'y arrête. Bien de choses sont justes & très avantageuses pour une société d'hommes qui se portent bien: mais si par malheur la contagion se mettoit parmi eux, tout cela ne conviendroit plus, & la

la société même feroit leur perte. On ne traite pas les hommes en santé, comme les malades & vous aurez bien de la peine à persuader, qu'un grand peuple ne soit pas une Société, où il y a de grandes maladies à traiter, & bien souvent contagieuses. Je ne sai pourquoy Mr. de M^{ou}. a trouvé bon d'attribuer aux Républiques la vertu, & de la refuser au reste du monde. Rien n'est bon dans les Républiques que l'Aristocratie, dont la Démocratie, & la Monarchie même ne sauroit se passer: car il faut par tout des Conseils, des Magistrats, qui ne subsistent point sans ordre, & sans choix. Si toute la différence ne consiste, que dans le droit de choisir les Conseillers, & les Magistrats, quel seroit le Gouvernement où le choix se feroit par les sorts, & les lots, ce qui n'est pas inconnu aux anciens, & aux modernes?

Oserois-je soutenir que le Gouvernement politique de la Société humaine, ne sauroit être qu'un seul: & que la triple différence imaginée par le Philosphisme des Grecs, ne change rien à la substance, & au bonheur des peuples? Une Tyrannie qui foule la liberté naturelle, & qui rende les hommes successivement esclaves, ne sauroit subsister dans le monde. Les fols qu'on lie; les forçats qu'on met à la galère; les criminels qu'on enferme dans les prisons, tout comme les ennemis qu'on fait prisonniers de guerre; aussitôt qu'on le reconnoît pour un mal

mal nécessaire, n'ont plus de rapport avec la Tyrannie. Mr. de M^o prouvera peut-être qu'il vaut mieux encore d'ôter la vie à son ennemi, que de le rendre tout à fait malheureux, & de le rabaïsser à la condition des bêtes: mais pour le surplus il pousse trop loin ses raisonnemens: & ne se rappelle pas, que dans la plupart des actions humaines, il faut s'accommoder aux Loix générales, aux coutumes des tems, & des lieux où l'on agit. J'en reviens toujours là. Les malades se traitent bien autrement que les personnes en santé. L'Auteur de *P'Esprit des Loix* raisonne toujours des hommes, comme s'ils n'avoient ni vices, ni vertus. Il se trompe fort. Les premiers sont inséparables du grand monde: & c'est du grand monde qu'il faut parler.

On ne fait pas plus de tort aux fols & aux forçats de les ferrer dans les chaines; qu'aux Barbaresques & aux Pirates de les mettre à la galère, où ils y mettent eux-mêmes tout le reste du monde. Parmi les Nations policées, on pourroit peut-être se promettre, que la liberté qu'on accorderoit aux vaincus, n'auroit aucune fuite dangereuse, car tout le peuple entier seroit censé d'en répondre. Ainsi lorsqu'il ne vous reste rien à craindre, vous pouvez donner librement; & la générosité étant sage, elle devient un devoir, pour les honnêtes gens. Mais une générosité imprudente & téméraire, n'est que pour les fols.

C'en

Il C'en est tout de même à l'égard de la pitié & de la compassion envers les criminels. Aussitôt que ces malheureux, par une suite d'actions pernicieuses à la société, font présumer, qu'ils sont incorrigibles; & qu'en les épargnant, ou en adoucissant les peines, le mauvais exemple enhardiroit les autres: il ne faut pas hésiter à leur ôter la vie. Cela ne sauroit être trop tôt fait. Il faut sauver le total, par la résection des parties corrompues & contagieuses. Si par hazard un innocent en souffre, ce n'est pas toujours le défaut du chirurgien. Pourquoi après l'expérience de tous les siècles dans toute la Société humaine, voudrions-nous reformer cet Article-là? Mr. de M^{ou}. apprendroit bientôt, que la douceur de son tempérament le séduit, s'il pouvoit une fois gouverner un peuple, le seul espace d'un mois. Mais cela même fait beaucoup d'honneur à la bonté de son naturel.



CHAPITRE XV.

Dans toute sorte de Gouvernemens politiques, il ne faut que la vertu pour établir, & pour observer les loix, tandis que les hommes sont hommes : & il faut la force & l'adresse par tout, dès que les hommes sont des enfans, dès qu'ils tombent malades, & bien plus lorsqu'ils deviennent des bêtes. Si le point d'honneur n'est pas une vertu, c'est une folie, qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. A la vérité il y a quelques fois des folies assez générales, pour avoir une influence très manifeste parmi les hommes; puisqu'il y a même des vices, qui produisent quelques fois des effets avantageux. Cependant ces effets ne sont que passagers, & pour reparer un plus grand mal; car aussitôt que cela est fait, les conséquences changent, & deviennent tout à fait ruineuses; ainsi qu'on le voit dans le Luxe, qui est bon quelques fois pour rendre les peuples industrieux, & faire couler les trésors des avarés. Or la durée de tant de siècles dans les Gouvernemens Monarchiques, prouve, qu'ils sont fondés & soutenus par quelque chose de plus réel, que le Point d'honneur, que l'Auteur de l'Esprit des Loix, seroit fort embarrassé de trouver dans toutes les Monarchies du monde ancien & moderne.

P

le

Je ne crois pas non plus qu'on puisse revoquer en doute, que parmi les Etats Despotiques d'aujourd'hui, la plupart des peuples sujets ne soyent généralement aussi bien pourvus, divertis, & libres, que chez les Républiques. Vous n'avez qu'à interroger les Romains, les Russiens, & les Turcs mêmes. Les comparaisons sont odieuses, & ne se font que trop naturellement parmi les hommes. Or où les faits témoignent contre le raisonnement, il faut reformer celui-ci, & s'en tenir aux autres.

On fait grand bruit sur la liberté, qui paroît uniquement réservée aux Etats Républiques : mais ce n'est qu'un Echo, qui retentit, des anciens rochers de la Grece. L'imagination en est frappée : mais aussitôt qu'on y réfléchit meûrement, on ne trouve plus qu'un grand vuide. La seule République de Venise, que je sache, a donné des marques d'une supériorité d'Esprit & de Cœur, à laquelle on n'a jamais atteint autres parts. On dit par proverbe, chez elle, que mille Nobles Esclaves commandent à des millions de personnes libres. Il faut la plus grande magnanimité du monde pour donner un air de vérité à ce paradoxe.

Selon l'institution de cette illustre Aristocratie, la Noblesse n'a jamais consenti à la moindre exception des Loix, mêmes les plus onéreuses; ni à la moindre distinction extérieure

eure de tout le reste des citoyens. Les Magi-
 strats, & les Tribunaux supérieurs qui gouver-
 nent, n'ont aucune récompense utile à se pro-
 poser de droit; & celle de l'honneur, qui n'
 est pas toujours assurée, est mise au plus haut
 prix. Les personnes les plus illustres par leur
 sang, par leurs talens, & par leur vertu, sont
 prêtes à tout moment de renoncer aux postes
 brillans qu'ils ont mérité, & louablement rem-
 pli, pour rendre un compte exact de leur con-
 duite, à ceux-mêmes, qui quelquefois ne leurs
 ressemblent pas. C'est beaucoup dire, que
 l'honneur tout seul aye pour le moins autant
 de pouvoir parmi le Corps de la Noblesse Veni-
 tienne, que les peines les plus cruelles par
 tout ailleurs. Si cela n'est pas le véritable
 point d'honneur, en quoi pourroit-il consister?
 Et cependant on est fort loin à Venise de toute
 Monarchie.

Ce Corps également respectable & nom-
 breux, (car je ne m'arrête pas à tous les individus,
 où bien de défauts & corruptions, se sont glis-
 sées avec le tems) doit avoir renoncé même à
 la liberté naturelle, pour le Bien public. La
 Noblesse ne sauroit pas même s'habiller à sa
 fantaisie, ni se faire servir chez elle par ca-
 price. Aucun ne sauroit s'exempter du service
 public, à moins d'être malade, ou de prendre
 le petit colet. Il faut servir aussitôt que le
 Gouvernement l'ordonne. Il vous tire de la
 campagne, de la ville, de vos propres affai-

res, & de vos plaisirs mêmes, toutes les fois qu'il le trouve bon; & ne consent pas toujours à vous satisfaire, lorsque vous vous jettez vous même dans le Gouvernement.

Il n'est point permis, à qui que ce soit parmi la Noblesse, d'aller servir une Puissance étrangere, ni de chercher fortune ailleurs. Ce n'est que par une permission expresse, qu'on peut entreprendre un voyage hors des Etats; & quand même on l'auroit obtenue, on la revoque aussitôt qu'on le trouve à propos, sans qu'il y ait mot à dire. On veille avec un soin scrupuleux sur les connoissances, & le commerce de la Noblesse avec les Etrangers, particulièrement lorsqu'ils ont la moindre odeur de Ministère Public. Il n'y a point de droits dont aucun puisse s'exempter; & les Inquisiteurs mêmes d'Etat, tout suprêmes qu'ils sont, ne laissent pas d'être jugés par les Magistrats ordinaires dans leurs affaires domestiques. La moindre violence qui feroit du bruit, ne manqueroit pas deux jours après de faire descendre l'auteur du poste éclatant, sans qu'il pût y remonter de sa vie. Les plus sages & les plus vertueux, s'ils n'ont pas l'adresse de persuader par leur éloquence, succombent nécessairement au grand nombre, quelque poste & quelque autorité qu'ils soutiennent. La raison, le droit, le mérite, & l'éclat, ne tiennent point contre le plus grand nombre, auquel il faut non seulement céder aussitôt; mais d'abord que la re-

solution est passée, il faut se joindre à tous pour en faire valoir l'exécution, malgré qu'on en aye, & toute la persuasion intérieure qui la combat. Y a-t-il un esclavage semblable? Et cela est commun à toutes les Républiques.

C'est tout autrement pour les peuples. Aussitôt qu'ils ne choquent pas ouvertement la douceur des loix: chacun peut vivre chez lui comme bon lui semble. On ne contraint personne à servir dans les troupes, ni dans les Fermes; & on fait l'accueil le plus gracieux, à tous ceux qui veulent se pousser dans le service public. Rien n'empêche qu'on n'entre dans les services étrangers, à moins de quelque circonstance particulière qui se fasse remarquable: & toute l'Europe ne sauroit désavouer, que dans les Etats de Venise, on ne pense, on ne parle, & on n'agisse aussi librement, que dans tout autre endroit du monde, pourvû qu'on ne trouble point l'Etat, & qu'on ne scandalise le peuple.

Du reste il arrive ici comme par tout ailleurs, que les personnes de bon sens, & de probité, doivent observer une espèce de milieu en tout; & se garder d'attirer sur elles les regards du grand Monde, soit en bien comme en mal: car par tout où il se rencontre des hommes, les vices qui les accompagnent de leur naissance, ne manquent pas de s'y rencontrer aussi. Ceux qui s'imaginent de les brider par des loix, se trompent plus que les autres, & se sédui-

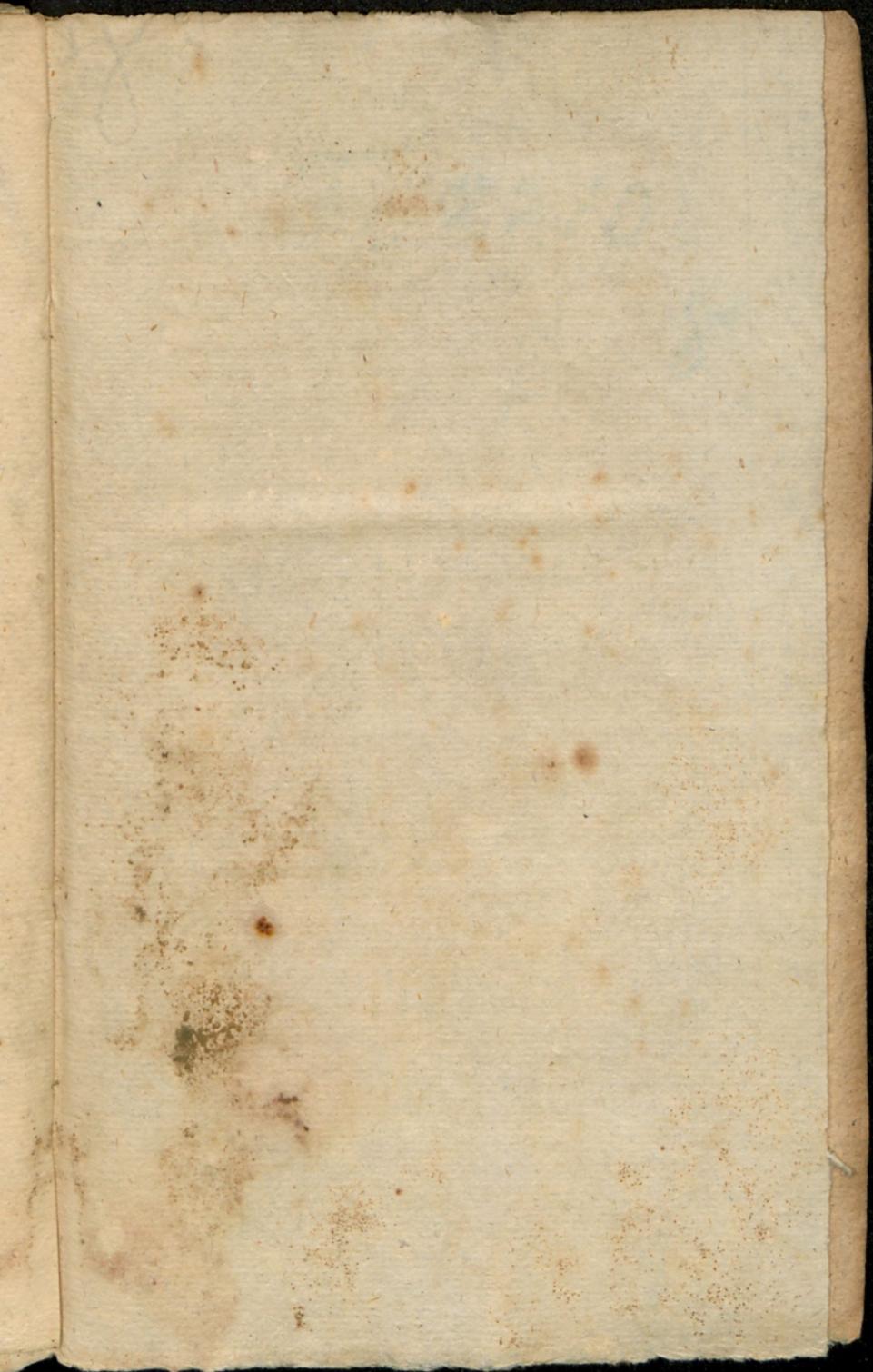
sent eux-mêmes, ne faisant qu'empirer la Société, selon le fameux principe : *nitimur in vetitum*. Moins de loix, moins de crimes, & plus de liberté. Les Républiques sont les plus abondantes en loix, & par conséquence en transgressions. La Liberté prétendue n'y sauroit obtenir jamais plus d'étendue, que dans toute autre forme de Gouvernement : & tout homme sincère en doit bien convenir après y avoir réfléchi comme il faut. Vertu par tout, Honneur par tout. Force par tout, pour instituer, & conserver un Gouvernement qui puisse rendre heureuse la Société humaine.

I O B. XI, 12.

Vir vanus in superbiam erigitur : & tanquam pulchrum onagri se liberum natum putat.

F I N.





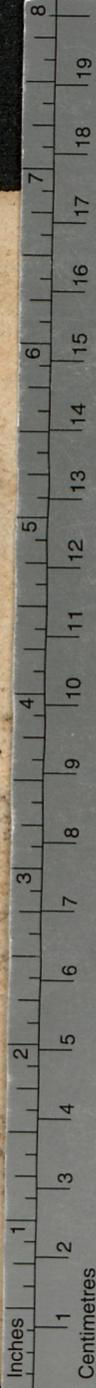
Fc 2210

S
P

Gu

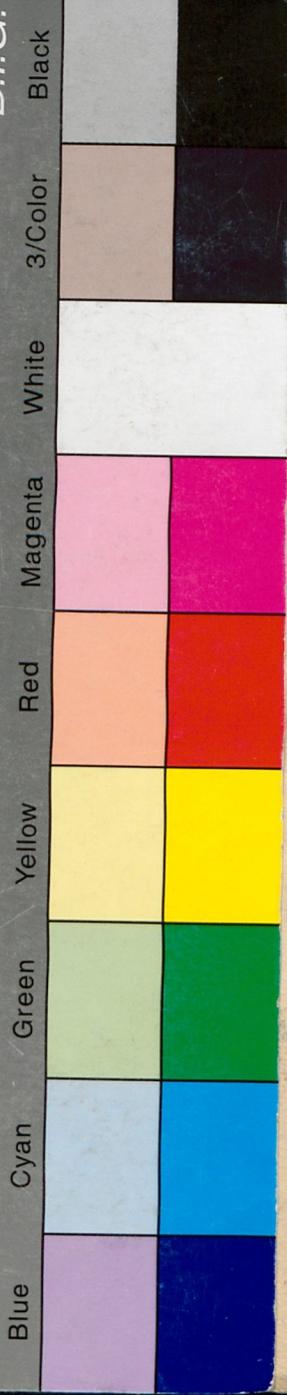
U





Farbkarte #13

B.I.G.



LA SOURCE, LA FORCE
ET
LE VÉRITABLE
ESPRIT
DES LOIX,
ESSAIS

DU COMTE J. DE CATANEO.

On y joint aussi

Un Effais sur l'origine naturelle des
Gouvernemens Politiques dans la
Société humaine.

PAR
LE MÊME AUTEUR.

A Berlin & Potsdam,
CHEZ CHRÉTIEN FREDER. VOSS.

1752.

